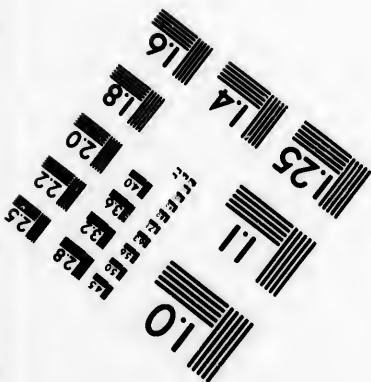
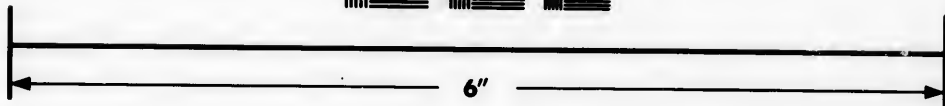
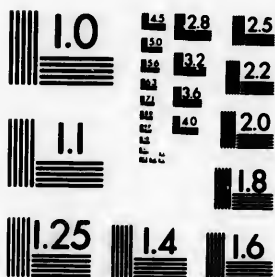


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1982**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires:  |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

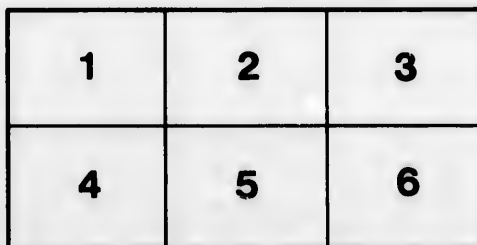
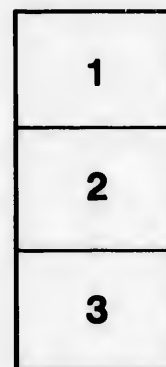
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re  
détails  
es du  
modifier  
er une  
filmage

es

errata  
to

pelure,  
on à



*HISTOIRE*  
*D'EMILIE MONTAGUË.*

*par l'Auteur de*  
*JULIE MANDEVILLE.*

*Traduit de l'Anglois.*

*1.<sup>e</sup> Partie.*



*A AMSTERDAM*  
*Chez D. J. CHANGUION,*

*MDCCLXX.*

J  
m  
à  
po  
va  
co



HISTOIRE

D'EMILIE

MONTAGUE.

---

PREMIERE PARTIE.

---

LETTRE I.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, à Paris.

*Cowes, le 10 Avril 1766.*

JE suis ici depuis trois jours : je les ai  
J passés fort agréablement avec des  
amis qui m'ont fait voir tout ce qu'il  
y a de beau & de curieux dans l'île.

J'ai vu le château de Carisbrook, & je n'ai pu  
m'empêcher de donner quelques tendres larmes  
à la mémoire de l'infortuné Charles I. Je parts  
pour l'Amérique. Vous savez mon dessein : j'y  
vais former l'établissement auquel j'ai droit  
comme Lieutenant-Colonel à demi-apointe-

I. Part.

A



mens. Après quelques informations & une mûre délibération, je préfère le Canada à la Nouvelle York, pour deux raisons: le Canada est plus sauvage, & les femmes y sont plus belles. La première raison ne sera peut-être pas approuvée de tout le monde, la seconde aura sûrement votre suffrage.

Si vous trouvez mon projet un peu romanesque, je dois vous dire que l'activité de mon tempérament ne s'accommode point du tout de la vie oisive d'un officier réformé. J'ai le cœur trop haut pour me borner à mon état présent, je le trouve si resserré; d'un autre côté, je me sens trop bien né pour partager une fortune modique qui suffit à peine à l'entretien de ma mère & de ma sœur, sur le pied auquel elles sont accoutumées.

Ce que vous appelez un sacrifice n'en est point un. J'aime l'Angleterre, sans-doute; mais je ne suis point attaché à un morceau de terre plutôt qu'à un autre. Je suis libre, & la nature a par-tout des charmes pour un homme disposé à se plaire par-tout. A mon âge, le changement de climat est déjà un agrément. L'amour de la nouveauté, & l'activité naturelle à la jeunesse suffiroient pour me faire goûter ce voyage, quand même je ne me flatterois pas, comme je fais, de me voir un jour maître & sei-

gneur d'un Domaine de prince, digne d'exciter l'envie de nos Anglois à vastes possessions. A la vérité, je n'aurai d'abord pour sujets que des ours & des élans; j'espère avec le temps y compter des hommes: je verrai *cette belle forme, faite à la ressemblance de la Divinité*, se multiplier autour de moi. En cultivant, en polissant cette terre sauvage, je goûterai le plus grand des plaisirs, celui de la création: je verrai l'ordre & la beauté sortir par degrés du cahos.

Le vaisseau a levé l'ancre: le vent est favorable: une brise légère agite doucement la surface de l'eau: toute la nature est riante. Je pars, l'imagination enflammée des plus belles espérances; cependant l'amitié jette un regard languissant vers le rivage.

Adieu, mon cher Temple; que nous allons ressentir vivement cette perte réciproque! Je ne cesserai de vous regretter; & vous remplacerez difficilement l'ami de votre jeunesse. Vous trouverez du mérite: il aura votre estime; ce fera tout. Peu de liaisons formées après vingt-cinq ans peuvent jeter d'aussi profondes racines que cette première sympathie qui nous unit depuis notre enfance, & qui a augmenté au moment de notre séparation.

Quelles douceurs dans ces amitiés formées

au sortir du berceau, avant que le monde, ce monde dur & intéressé, vienne dessécher les épanchemens libres & naturels d'un cœur qui ne voit que la vérité, & n'a en vue que le bonheur!

Je ne suis point surpris que les païens aient élevé des autels à l'amitié. Il étoit naturel qu'une superstition née de l'enthousiasme du cœur déifiât la source de tout bien. Ils adoroient l'amitié qui anime le monde moral, sur le même principe qui les portoit à rendre des hommages au soleil qui donne la vie au monde physique.

On m'appelle à bord. Adieu!

Votre fidele ami,

EDOUARD RIVERS.

## LET T R E II.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Quebec, le 27 Juin.*

**J**E reçois dans ce moment votre lettre, ma chere. Je suis charmé d'apprendre que ma mere se soit bien amusée à Bath; & je ne suis point du tout surpris qu'elle soit votre rivale dans toutes vos conquêtes. Cela me feroit presque croire que sa beauté surpasse la vôtre,

quoique vous me disiez que vous êtes plus belle que jamais. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait eu assez peu de politique pour mener avec elle une si grande fille; autrement on ne lui auroit pas donné plus de vingt-cinq ans.

Vous êtes folle, Lucie; croyez-vous, ma chere, que je n'aie pas cent fois plus de satisfaction à contribuer au plaisir de ma mere, & aux amusemens d'une vie aisée que mon voyage lui procure, qu'à en jouir moi-même? Consolez-la de mon absence, je vous en prie. Dites-lui que je m'estimerai heureux tant qu'elle jouira galement du peu que je lui ai laissé pour son usage. Je suis plus content que si je possédois les trésors d'un Crésus, sans être à même de les lui faire partager.

Revenons: en vérité, Lucie, vous me faites un million de questions; & je suis encore si neuf dans ce pays-ci que je puis à peine répondre à la premiere avec quelque connoissance de cause. Le climat, les couvens, les bals, les femmes, les élégans, &c. C'est une relation dans les formes, & non une simple lettre que vous me demandez: il me faudroit toute une année pour satisfaire votre curiosité.

Par où commencer? sans-doute par ce qui doit fixer d'abord l'attention d'un militaire. J'ai vu le champ de gloire où l'aimable héros a

rendu le dernier soupir entre les bras de la victoire; j'ai suivi ses traces pas à pas avec autant d'étonnement que d'admiration. Il faut être ici pour se former une juste idée d'une aussi grande entreprise. Les difficultés sont telles qu'elles eussent ôté tout espoir de réussite à qui les eût prévues.

Le pays est très-beau : il joint aux agrémens communs à presque toute l'Europe, je ne fais quoi de grand, de sublime, de merveilleux. Ici tout est magnifique. Les hommes y semblent être une espece nouvelle, lorsqu'on les compare aux François dont ils descendent;

En approchant des côtes de l'Amérique, j'ai été faisi d'un respect religieux à la vue de ces rochers dont le sommet va se cacher dans les nues, & qui sont couverts d'une vaste forêt de pins aussi anciens que le monde. Le silence qui regne sur ces côtes ne contribue pas peu à remplir l'ame de frayeur & de vénération. Du cap Rosieres, en remontant le fleuve Saint-Laurent, durant une course de plus de deux cens milles, on ne trouve pas le moindre vestige d'homme. On n'y voit que des montagnes, des bois, & un grand nombre de rivieres qui semblent rouler en vain leurs eaux.

On ne sauroit contempler ce spectacle, sans déplorer la folie des hommes qui, plus inhu-

mais que les féroces habitans de ces déserts, versent le sang d'un million de leurs semblables, pour la vaine possession d'un morceau de terre dont la plus grande partie reste toujours sans maître, & refuse toute sorte de culture.

Le fleuve est un des plus considérables du globe. Sa largeur est de quatre-vingt-dix milles à son embouchure: elle diminue ensuite graduellement & presque imperceptiblement. Il est navigable jusqu'à près de cinq cens milles de la mer, & contient plusieurs îles qui en rendent la navigation fort agréable.

La vue de Quebec a quelque chose de frappant pour l'œil étranger qui en approche. Cette ville est bâtie sur le sommet d'une haute montagne escarpée, au confluent de deux beaux fleuves, le Saint-Laurent & le Saint-Charles. Les couvens & les autres édifices publics se présentent avec avantage lorsqu'on les regarde du port. L'île d'Orléans, la cascade de Montmorenci qui se voit dans l'enfoncement, & de l'autre côté le village de Beauport, bâti irrégulièrement le long de la rive du fleuve Saint-Charles, terminent le tableau en le rendant plus charmant.

Je n'ai eu que le temps de remarquer que les Canadiennes ont la vivacité des Françaises, & plus de beauté. Nous n'avons point encore eu

de bals ni d'assemblées. C'est l'effet naturel de la crise présente. Le changement de gouvernement, ou plutôt l'interregne, doit suspendre les amusemens. Je ne vous parlerai point de l'état politique du pays. J'aurois mille choses à dire pour & contre : des volumes ne suffiroient pas. Je ne suis point de ces observateurs pénétrants qui après un séjour d'une semaine dans quelque contrée que ce soit, se croient en état d'en donner une histoire naturelle, morale & politique. D'ailleurs, nous sommes trop jeunes l'un & l'autre pour être de profonds politiques. Nous attendons un successeur qui fasse revivre ici l'âge d'or. Alors je pourrai vous écrire des lettres plus intéressantes pour une jeune Demoiselle.

Adieu! ma chere. Dites mille choses pour moi à ma mere. Tout à vous,

ED. RIVERS.

---

### L E T T R E III.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

Londres, le 30 Avril.

**E**N vérité! mon cher Edouard! peupler les déserts de l'Amérique, multiplier autour  
de

de soi *cette belle forme, faite à la ressemblance de la Divinité!* Oui, j'en conviens: c'est un projet digne d'un Colonel de vingt-sept ans, qui joint les graces de la figure aux avantages de la taille. A-t-on jamais rien vu d'aussi parfait? Cinq pieds & onze pouces, fait à peindre, une bouche meublée de deux rangs de perles, des yeux expressifs, un air militaire, les façons du beau monde: de l'esprit, une ame généreuse, du bon sens, des connoissances, une éloquence naturelle, un cœur sensible, un vif penchant pour le beau sexe, en un mot tout ce qu'on peut désirer dans un homme de qualité; rien de plus propre pour former une colonie. Oh! belles Canadiennes, prenez garde à vous. Mon cher Edouard, vous n'avez rien contre vous, que votre modestie, vertu de peu d'usage dans un climat François, ou même par-tout ailleurs. Je voudrois que vous connussiez un peu mieux votre mérite. Rappellez-vous l'oracle d'Apollon: *la perfection de la sagesse consiste à se connoître soi-même.* Notre belle amie, Mistres H— dit „qu'il ne manque „qu'un grain de fatuité au Colonel Rivers pour „être l'homme du monde le plus charmant.”

Pour moi, je hais l'humilité dans un homme du monde: elle est pire, à mon avis, que l'hypocrisie des dévots. Je fais que je suis un Ado-



nis pour les graces de la figure; irai-je le nier par modestie, quand j'ai le plaisir de trouver toutes les femmes de mon sentiment.

J'arrive de Paris: la divine Madame De — est toujours aimable & constante. Quelle cruauté de l'avoir quittée! Il est vrai; mais qui peut rendre raison des caprices du cœur? Le mien étoit épris des innocens attraits d'une Angloise toute neuve, sortant du couvent. La fleur qui s'ouvre à peine — ah, Edouard! Mais j'oublie que vous êtes pour la rose épanouie. Nos goûts sont différens: c'est un bonheur pour nous & pour notre amitié. Jamais nous ne serons rivaux: une femme est presque passée pour moi, avant qu'elle soit mûre pour vous. Mon bon ami, vous êtes trop délicat: je n'entends point ce raffinement. La jeunesse & la beauté me suffisent; il vous faut de l'amour. Donnez-moi la fleur de dix-sept ans, & je vous cede tout l'empire du sentiment.

Ma lettre vous trouvera sans-doute, exerçant la force de vos charmes séducteurs sur les dames sauvages de l'Amérique, donnant la chasse à ces pauvres créatures dans des bois aussi sauvages qu'elles. Je m'imagine vous voir faisant l'amour à la veuve de quelque fameux Chef Indien, ou dans un tête-à-tête avec une Amazone parvenue à l'âge du sentiment, ou bien adres-

fant vos vœux à quelque Reine douairiere des Ottawas ou des Tuscaroras.

Eh bien, mon cher, comment trouvez-vous ces dames sauvages? C'est la pure nature, sans voile, sans déguisement, sans cette afféterie Européenne. Vos services seront d'autant mieux reçus, que les héros Indiens sont moins galans; car on m'a dit qu'ils étoient peu touchés des charmes du beau sexe.

Vous parlez bien de l'amitié; & il y a beaucoup de sentiment dans ce que vous en dites. Personne n'a des idées plus sublimes que moi des affections de cette especé; je suis pourtant fort éloigné de croire avec vous que l'amitié anime le monde moral. Un homme aussi galant que vous, auroit du lui donner pour ame un principe plus actif.

*O Venus! ô mere de l'amour!*

Je me sens ce matin si indolent, & j'en tire tant de vanité, que je n'écrirais pas une ligne de plus pour l'empire du monde; vous pensez bien que je n'y comprends pas le monde féminin. Adieu!

J. TEMPLE.

## L E T T R E IV.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Quebec, le 1 Juillet.

**I**L est vrai, mon cher Temple, je n'aime point les *Mises*: ces petites filles ont le cœur aussi puérile que les manières: elles ne ressentent d'autre passion que la vanité, & sans avoir aucun goût décidé, elles sont prêtes à mourir de langueur pour le premier qui leur dit qu'elles sont belles. Je vous laisse volontiers vos écolières & vos novices. Mais donnez-moi une femme; j'entends une femme qui ait une ame, & non une statue inanimée, insensible aux tendres expressions d'un amour véritable, & aussi froide que la poupée qui lui servoit de jouet, il y a quelques jours.

Vous m'avouerez que Prior favoit apprécier le mérite des femmes; & si vous voulez un témoignage d'un plus grand poids, rappelez-vous que la Sunamite qui fit les délices de Salomon, le plus galant des rois, nous est représentée, pour ainsi dire, en pleine fleur.

Vous avez beau dire, la beauté & les manières d'une fille de dix-sept ans ont je ne fais

quoi de folâtre, de léger, je dirois presque de pétulant, qui est mal compensé par la fraîcheur de l'âge, le seul avantage dont elle puisse se glorifier.

Un autre inconvénient, c'est qu'une fille s'imaginer sans cesse que tout homme qui lui parle a des desseins. Une coquette & une prude à la fleur de l'âge, sont deux êtres également insupportables. La première veut que chacun l'adore; l'autre est alarmée même des politesses ordinaires & générales auxquelles tout le sexe a droit. De ces deux défauts, le dernier me semble le plus dangereux. Je voudrois que ces jeunes innocentes fussent persuadées qu'elles courent moins de risque qu'elles ne pensent; & qu'elles peuvent être polies envers la plupart des hommes qui les approchent, sans craindre qu'ils s'en autorisent pour exiger des complaisances contraires à la vertu la plus austère. Nous ne sommes pas des animaux aussi terribles que le disent les mamans, les nourrices & les romans; & si mon opinion peut être de quelque importance dans cette matière, je suis porté à croire que ces hommes redoutables qui en veulent à tout le sexe, sont & ont toujours été des êtres aussi fabuleux que les géants qui jouent un si grand rôle dans les contes des Fées.

A vingt ans les femmes commencent à reve-

nir des frayeurs de l'enfance, & à converser avec nous sur le pied de créatures raisonnables, sans craindre ni espérer de trouver un amant dans chaque homme qui leur fait la cour.

Ce qui peut servir d'apologie au sexe le plus foible, c'est que j'ai souvent remarqué dans le nôtre le même enfantillage, ou plutôt la même absurdité. J'ai vu quantité de jeunes-gens bien nés, & qui d'ailleurs ne manquoient pas de jugement, pâlir ou rougir aux politesses prévenantes d'une femme.

Je blâme ce défaut dans l'un & l'autre sexe, parce qu'il ôte beaucoup du plaisir que l'on doit se flatter de goûter dans la société des hommes & des femmes, la seule qui soit de mon goût.

Ne vous imaginez pourtant pas, parce que je n'aime point les *Mises*, que j'aie un penchant décidé pour les grand'meres. Mon cher, il y a un juste milieu, un milieu d'or, dont il me semble que vous n'avez pas d'idée.

Vous êtes fort mal informé des mœurs des Dames Indiennes. Ces roses sauvages ne sont accessibles qu'avant d'être entièrement épanouies : prodigues de leurs charmes avant le mariage, elles sont la chasteté même lorsqu'elles ont consacré leur beauté au Dieu de l'hymen. Dès qu'elles entrent en ménage,

elles perdent toute idée de plaisir, pour se livrer entièrement aux soins de la vie domestique, soins durs & pénibles qui n'ont rien de commun avec les occupations frivoles & délicates de nos femmes. Laborieuses, actives, infatigables, on les voit labourer la terre, semer, faire la moisson, tandis que leurs maris plus fiers, dédaignant ces emplois qu'ils regardent comme au dessous de la dignité de l'homme, s'amusent à chasser, à pêcher, à tirer de l'arc, & à tels autres exercices qui sont des images de la guerre.

Quand je vous parle des travaux de la vie sauvage, il faut remarquer qu'ils ne sont que passagers, & seulement autant que la nécessité les commande. Dans toute autre circonstance, c'est une paresse, une oisiveté sans exemple. Si le bonheur consiste dans l'indolence du corps & la tranquillité de l'esprit, suivant la définition des Epicuriens, il n'est point sur la terre de peuple aussi heureux que les Indiens des deux sexes. Libres de tout soin, ils jouissent du présent, oubliant le passé, & sans inquiétude sur l'avenir. En été, couchés nonchalamment sur un tapis de verdure, ils chantent, ils rient, ils jouent, ils racontent les exploits de leurs anciens héros pour faire passer dans l'ame des jeunes-gens l'ardeur mar-

tiale dont ils furent animés. En hyver, enveloppés dans des fourrures que la nature semble leur avoir destinées en les faisant naître au milieu des bêtes farouches qui les portent, ils dansent, ils font des festins, bravant les rigueurs d'une saison insupportable aux Européens efféminés.

Comme la guerre est leur plus sérieuse affaire & leur première passion, presque tous leurs amusemens en portent l'empreinte & l'image. Tout le monde a entendu parler de leurs danses guerrières, & des chansons dont ils les accompagnent: elles sont presque toutes sur le même sujet, & après la plus exacte recherche je n'ai pu découvrir qu'une seule chanson érotique dans leur langue. Elle est courte, simple & expressive: en voici la traduction.

*Je vous aime,*

*Je vous aime tendrement,*

*Je vous aime tout le jour.*

Un vieillard Indien m'a dit qu'ils avoient des chansons d'amitié; mais je n'ai jamais pu me procurer la traduction d'aucune. Je me hasardai un jour de prier cet Indien de m'en traduire une en François; il me répondit fièrement que les Indiens n'étoient point accou-

sumés à traduire, & que, si je voulois entendre leurs chansons, je devois apprendre leur langue. Elle est très-harmonieuse, sur-tout dans la bouche de leurs femmes, & aussi propre à la musique que l'Italienne même. Un exemple de leur esprit d'indépendance, fort analogue à la réponse de ce vieillard, c'est que, quoiqu'ils professent la Religion Catholique-Romaine, ils n'ont jamais voulu permettre qu'on fit le service divin pour eux dans une autre langue que dans la leur. Les femmes qui ont en général de fort belles voix, chantent au cœur avec un goût qui vous surprendroit, & une dévotion capable d'édifier les nations les plus religieuses.

Les Indiennes sont grandes & bien faites : elles ont de beaux yeux. La chevelure, qui est par-tout ailleurs un si bel ornement pour les femmes, sert plutôt à déparer les Indiennes par le peu de soin qu'elles en ont : leurs cheveux noirs, longs, épais & bien plantés, sont presque toujours luisans de graisse. Elles ont d'ailleurs les traits du visage assez agréables, à la couleur près. Je parle des filles, car la vie dure des femmes mariées est peu favorable à la beauté. Elles deviennent hommages, & en perdant le desir de plaire, elles en perdent aussi le pouvoir. La perte de leurs char-



mes est compensée par un nouvel empire qu'elles acquierent en se mariant : elles sont consultées dans toutes les affaires d'état , elles choisissent un chef toutes les fois que le trône devient vacant , elles sont les arbitres suprêmes de la paix & de la guerre , ainsi que du sort des captifs infortunés qui ont le malheur de tomber entre leurs mains ; car ils sont adoptés au nombre de leurs enfans , ou mis cruellement à mort , selon que les femmes des vainqueurs sourient ou froncent le sourcil.

Un missionnaire Jésuite m'a conté à ce sujet une histoire qu'on ne peut entendre sans horreur. Une Indienne , chez qui il demouroit pendant sa mission , donnoit à manger à ses enfans , lorsque son mari lui amena un prisonnier Anglois. Elle lui coupa aussi-tôt un bras , & fit boire à ses enfans le sang qui en dégouttoit. Le Jésuite lui ayant représenté la cruauté d'une telle action , elle lui répondit avec un regard & un ton féroces : „ J'en veux faire des guerriers ; je dois les nourrir de chair humaine.

Cette anecdote vous indisposera peut-être contre les Indiennes qui certainement ne sont pas fort recommandables du côté de la douceur , & de cette aménité de caractère si convenable à leur sexe. Je reviens donc à nos

Canadiennes qui ont tous les charmes excepté la sensibilité; précieuse sensibilité qui embellit toutes les autres qualités, & sans quoi, tout le reste est insipide à mes yeux! Elles sont gales, vives, coquettes, plus galantes que sensibles, plus flattées d'inspirer de la passion, que capables d'en sentir elles-mêmes. Semblables à leurs compatriotes Européennes elles préfèrent les démonstrations d'une vaine admiration, au tendre attachement du cœur. Il n'y a peut-être point de femmes sur la terre qui parlent tant d'amour, & qui en sentent aussi peu que les Françaises. C'est le contraire en Angleterre. Mes belles Angloises sont assez sensibles pour rougir de cette aimable sensibilité à laquelle elles doivent le pouvoir de leurs charmes.

Adieu! Je suis appelé à un rendez-vous. Une belle Française m'a permis de la conduire au cours dans ma caleche. C'est le *Hyde-Park* de Quebec; on y voit chaque soir, sur le chemin de Saint-Foix, quarante à cinquante caleches des plus élégantes où sont les plus belles femmes. L'excuse est assez bonne pour me permettre de finir.

ED. RIVERS.

## L E T T R E V.

A Miss. R I V E R S , Clarges-Street.

*Quebec, le 4 Juillet.*

**Q**UE l'homme est un animal inconstant ! Croiriez-vous, Lucie, que je commence à m'ennuyer du spectacle champêtre dont la première vue me fit éprouver une si douce sensation ? J'ai goûté dans cette aimable campagne toutes les douceurs que des objets inanimés peuvent procurer : je sens que l'âme est bientôt rassasiée de ce plaisir, s'il n'est point assaisonné de quelque chose de plus vif & de plus piquant. C'est un spectacle divin ; mais tout divin qu'il est, ce n'est qu'un spectacle, & la scène la plus charmante cesse de plaire, dès que les yeux y sont accoutumés. Au premier abord, les beautés de la nature nous frappent d'admiration : nous nous imaginons qu'elles auront toujours les mêmes attraits pour nous. Vaine espérance ! Hélas ! Nous soupçons après la société : nous désirons la compagnie des personnes qui nous sont chères : nous regrettons les délices du cœur, de tous les plaisirs les plus vifs & les plus satisfaisans.

Il y a ici de belles femmes & des hommes de mérite; mais comme le sentiment ne se commande point, mon cœur n'est encore épris de personne. Je dois songer sérieusement à mon établissement, afin de sortir de l'état de végétation où je sens que je tombe malgré moi.

Vous me demandiez, dans votre dernière Lettre, un détail circonstancié des couvens de ce pays. Ma chère, avez-vous envie de renoncer au monde? Si vous avez du goût pour la vie religieuse, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Ma réserve & mon extrême modestie jointes à la facilité avec laquelle je parle le François, m'ont introduit dans les trois communautés de Quebec. J'y suis assez bien vu des supérieures & des plus anciennes religieuses: elles disent unanimement que le Colonel Rivers est un très aimable homme; & elles m'ont donné une permission illimitée de les venir voir quand je voudrois. Quelquefois aussi elles m'accordent la grace de converser avec quelques-unes des plus jeunes: faveur singulière qui n'est pas pour tout le monde.

Il y a ici trois couvens, vous pourrez choisir: les Ursulines, l'Hôtel-Dieu, & l'Hôpital-Général. Le premier est de l'ordre le plus rigide de l'Eglise Romaine, si pourtant

on en excepte cet ordre barbare qui prescrit un silence éternel aux belles solitaires qui y sont admises , ne leur permettant pas d'user du don inestimable de la parole. La maison est grande & belle , mais elle a un air de tristesse qui s'accorde assez bien avec l'habit noir & la paleur livide des nonnes qui l'habitent. L'église seule s'éloigne du style sombre & mélancolique du reste du couvent : elle est magnifiquement ornée , claire , & d'une propreté tout-à fait aimable. La supérieure est une Angloise de bonne famille , qui fut faite prisonnière par les sauvages lorsqu'elle étoit encore enfant. Un officier François eut la générosité de la tirer de leurs mains & de la mettre dans cette maison. C'est une des plus aimables femmes que j'aie vues : un certain air de bonté répandu sur toute sa personne charme tous ceux qui la voient : j'aime extrêmement sa conversation , quoiqu'elle ait soixante ans & qu'elle soit nonne.

L'Hôtel - Dieu est fort agréablement situé , ayant vue sur les deux fleuves & sur l'entrée du port. Le bâtiment est gai , bien aéré , & fort agréable. L'habit des religieuses est extrêmement propre & avantageux , circonstance qui n'est point à négliger , pour une belle personne : il est blanc , avec un voile de gaze noi-

re , très-propre à vous faire paroître avec avantage. L'ordre est moins sévère que celui des Ursulines , & beaucoup plus utile à mon avis. Il est voué au soin des malades. Les nonnes de ce couvent ont un enjouement & un air de fanté qui manque aux Ursulines.

L'Hopital-Général , situé à un mille de la ville , est sans contredit le plus agréable des trois. L'ordre & l'habit sont les mêmes que ceux de l'Hôtel-Dieu , avec cette seule différence que l'habit est orné d'une croix telle que la portent les Chanoinesses en Europe. C'est une distinction que leur a donnée Saint Vallier , second Evêque de Quebec , leur fondateur. Le couvent est un vaste & magnifique édifice où regnent la grandeur , l'élégance & la plus exquise propreté. On n'y reçoit que la noblesse. J'y ai vu de belles solitaires ; elles sont toutes aimables & bien élevées : elles ont l'air du beau monde , une conversation aisée , spirituelle , polie. Quand on converse avec elles la femme de qualité fait oublier la religieuse. Les Ursulines sont de meilleures nonnes ; les dames de l'Hopital-Général sont des femmes plus aimables. Avec tout cela , celles-ci ont encore un air de chagrin qui perce , malgré elles , au travers du contentement qu'elles affectent. Elles disent pourtant qu'el-

les sont heureuses ; mais le ton dont elles le disent sans qu'on le leur demande, est une forte preuve du contraire.

Quoique le plus indulgent des hommes pour les folies des autres, pour celles sur-tout qui naissent d'une dévotion mal-entendue, quoique très-disposé à laisser chacun jouer sur le théâtre du monde le rôle qu'il juge lui être le plus convenable, cependant je ne puis m'empêcher de blâmer une institution qui me paroît également incompatible avec le bien public & le bonheur particulier ; une institution cruelle qui dévoue la beauté & l'innocence à l'esclavage, aux regrets, à la misère, à une prison perpétuelle que les loix les plus sévères trouveroient trop dure pour les plus grands criminels.

Ma chere Lucie, qui pourroit s'imaginer, si l'on n'en avoit pas la triste l'expérience, que des êtres raisonnables fussent capables de se flatter de plaire au Dieu de toute bonté, en se tourmentant volontairement eux-mêmes, en renonçant à la société pour laquelle il les a formés, & où il les a placés ; en étouffant les plus douces affections de l'ame, en renonçant pour jamais aux tendres noms d'amie, d'épouse, de mere ; en détruisant, autant qu'il est en leur pouvoir, l'œuvre de la création ; en se privant des douceurs les plus légitimes de la  
vie,

ont elles le  
le, est une  
ommes pour  
ur-tout qui  
e, quoique  
r le théâtre  
tre le plus  
n'empêcher  
aroit égale-  
ublic & le  
cruelle qui  
l'esclavage,  
ison perpé-  
rouveroient  
nels.

Mon indignation a augmenté depuis que j'ai vu, il y a quelques jours, aux Ursulines, une jeune fille, extrêmement aimable, dont l'extérieur annonçoit une ame formée pour goûter les plaisirs purs & délicats de l'amour & de l'amitié, conduite par un accès d'enthousiasme, ou peut-être par une vanité puérile qu'on lui avoit adroitement inspirée, au pied des autels qu'elle arrosera probablement trop tôt des larmes amères du repentir & du remords.

La cérémonie, instituée sans-doute pour frapper l'imagination & séduire le cœur d'une jeunesse sans expérience, est extrêmement solennelle & touchante. La procession de ces vierges consacrées à Dieu, la douceur de leurs cantiques sacrés, la profonde dévotion avec laquelle l'aimable enthousiaste reçut le voile, en prononçant le vœu barbare qui la sépare à jamais de la société, tout cela émut mon cœur en dépit de ma raison, & je me sentis touché jusqu'aux larmes par une superstition pour laquelle je n'ai que de la compassion & du mépris.

*I. Part.*

B



Je n'attribue pourtant pas cet effet à l'appareil seul de cette cérémonie sainte & barbare. Il étoit impossible que la tendre victime qui s'immoloit elle-même ne fit pas sur moi la plus forte impression. Vous n'avez jamais vu d'objet plus intéressant ; rien de si charmant ; une douce émotion animoit ses graces naturelles ; le souffle du plaisir étoit sur ses joues ; le feu de l'enthousiasme dans ses yeux, les plus beaux que l'on puisse voir ; elle avoit un air de satisfaction, de joie, d'allégresse que n'a point l'épouse la plus heureuse qui ne connoit encore que les douceurs du mariage ; elle sembloit élevée au dessus de la terre, & toute sa personne avoit je ne sais quoi de plus qu'humain.

Quoiqu'ennemi de toute espece de superstition, je dois avouer pourtant qu'elle est moins dangereuse, & conséquemment qu'elle mérite plus d'indulgence dans votre sexe que dans le nôtre, parce qu'elle y est moins contraire au sentiment de la vertu. Elle est sombre & féroce dans les hommes : elle allume le feu de la discorde dans leur ame, & met le glaive aux mains de l'assassin. Dans les femmes, la superstition prend le caractère du sexe ; elle est douce, tendre & bienfaisante : elle s'occupe des actes d'une charité compatissante, & sem-

ble seulement substituer l'amour de Dieu à celui des hommes.

Qui peut s'empêcher d'admirer la fondatrice des Ursulines? Elle inspire un double sentiment d'estime & de pitié. Madame de la Peltrie, à qui la colonie doit en quelque façon son existence, jeune, riche, aimable, veuve à la fleur de son âge, maîtresse d'elle-même, ayant devant les yeux la plus belle perspective pour une femme qui réunissoit tant d'avantages, renonce à tous les plaisirs du monde, consacre ses jours à l'austérité d'une religion qu'elle croit la seule vraie, affronte les dangers de la mer, s'expose à la férocité d'un peuple sauvage, aborde dans une terre inconnue, souffre avec courage le froid & le chaud, la soif & la faim, pour exécuter un projet qu'elle croit agréable à la Divinité. Une telle action sera toujours louable, quelque faux qu'en soit le principe; il n'y a que les dévots qui puissent lui refuser de l'admiration. Un cœur droit déplorera son aveuglement en exalant son courage. Faut-il que des âmes capables d'une aussi héroïque vertu ne suivent pas des principes plus convenables à leur propre bonheur & à celui des autres?

Des affaires extraordinaires m'appellent à Montréal. Je pars en hâte. Adieu, ma très-

chere Lucie! Je vous écrirai dès que je serai arrivé. Adieu!

ED. RIVERS.

---

LETTRE VI.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

*Montréal, le 9 Juillet.*

**J**E viens d'arriver, ma chere, après avoir couru bien des dangers dans un voyage le plus agréable du monde. Jamais chevalier errant n'a vu son cœur exposé à tant d'attaques : c'est un bonheur d'avoir pu rapporter ici le mien sain & sauf. A chaque station j'étois accueilli & servi par de fort jolies payannes, jeunes, spirituelles, tant soit peu coquettes, & aussi galamment habillées que des bergeres de roman. Quelle différence de ces filles à nos maussades villageoises. Un homme à bonnes fortunes feroit un voyage fort amusant de Quebec à Montréal.

Les Payfans sont ignorans, paresseux, grossiers & stupides au delà de toute expression; mais courtois, civils & prévenans envers les voyageurs; & ce qu'il y a de plus charmant,

c'est qu'ils laissent leurs femmes & leurs filles faire les honneurs de la maison: emploi dont elles s'acquittent d'une maniere obligeante & avec une attention qui sembleroit devoir être à charge dans une maison assez mal pourvue; mais loin d'être à charge elle a tout l'agrément de l'opulence pour une ame honnête. Pour moi, j'ai été enchanté de ces payannes, & j'ai mangé ce qu'elles m'ont présenté avec autant de plaisir que si l'on m'eût servi des ortolans dans un palais. Leur conversation est amusante. On diroit qu'elles ont à elles seules le peu de savoir qu'il y a en Canada, car il n'est pas rare d'y trouver des grands-seigneurs qui ne savent pas écrire leur nom.

Le chemin de Quebec à Montréal n'est presque qu'une rue prolongée. Les villages y sont si grands & si nombreux le long des bords du fleuve Saint-Laurent, qu'à peine y voit-on quelque terrain sans maison, à moins qu'il ne soit rempli par un bras du fleuve, un bois ou une montagne, qui semblent placés ainsi de distance en distance pour diversifier agréablement la côte. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais fait un voyage aussi agréable. L'agrément varié des points de vue le long du chemin, & le babil charmant des payannes au gîte m'ont fait regretter que la route ne fût

pas plus longue. J'étois presque fâché d'arriver si-tôt à Montréal.

L'île de Montréal, où est la ville du même nom, est un endroit fort agréable, bien cultivé, moins sauvage, moins magnifique & plus riant que la campagne des environs de Québec. Les femmes y sont généralement belles, d'un caractère vif & enjoué qui m'a prévenu en leur faveur. Elles n'ont guere d'autre affaire que leur plaisir. Je les ai vu ce matin se promener en caleche & faire ce qu'elles nomment le tour de la ville, accompagnées par des officiers Anglois. Je veux faire connoissance avec elles, avec toutes si le temps me le permet; car quoique je ne puisse pas faire ici un long séjour, je ne vois pas ce qui m'empêcheroit de le rendre aussi agréable qu'il me sera possible. Je vous ai dit que j'aimois les petits bals champêtres; j'en donnerai un dès que j'aurai fait mes visites de cérémonie.

*A six heures du soir.*

Je viens de dîner avec les officiers du régiment de \_\_\_\_\_, & je me trouve dans l'obligation de faire deux visites que je n'avois pas prévues. Il s'agit de deux Angloises qui demeurent à quelques milles de la ville: l'une est la femme du Major du régiment; l'autre est sur

le point d'épouser un capitaine du même corps, Sir George Clayton, jeune Baronet de bonne mine, qui vient d'hériter de ce titre & d'un fort joli bien par la mort d'un parent éloigné. Il est à présent à la Nouvelle-York : le mariage se fera, dès qu'il sera de retour.

*A huit heures.*

J'ai fait des visites rapides à quelques Dames Françoises. Quoique je n'aie point vu de beautés, je dois convenir pourtant que les femmes de Montréal sont en général assez bien; elles ont des manières aisées & caressantes; leurs charmes tirent un grand avantage de leur vivacité. Je ne saurois que me féliciter de leur goût pour les officiers-Anglois. Leurs maris, qui en vérité n'ont rien de fort attrayant, n'ont pas aussi le bonheur d'être leurs meilleurs amis.

*Le jeudi au matin.*

Je pars dans l'instant avec un ami pour la maison de campagne du Major Melmoth : je vais faire ma cour aux deux Dames. Cette visite n'est guère de mon goût. Je n'aime pas les demoiselles en général, encore moins celles qui sont promises. Toutes occupées de la

pensée de leur bien-aimé, à peine daignent-elles laisser tomber un regard sur les autres hommes. On m'a dit néanmoins qu'elles étoient toutes deux fort aimables.

*Le 14. à huit heures du soir.*

Aimable, Lucie ! c'est un ange. Heureusement pour moi, elle n'est plus libre ; son cœur est engagé ailleurs. Il n'y a que cela qui puisse me répondre du mien, & vous savez ma chère, qu'il ne se donne pas aisément. Enfin j'ai trouvé dans les forêts du Canada, la beauté, la délicatesse, la sensibilité, & tout ce qui peut charmer dans une femme.

Vous me croirez enthousiaste, si vous voulez ; je vous jure qu'elle est charmante, adorable ; non, mes éloges ne sont point outrés. Je ne lui ai pas demandé son amitié pour moi seul ; vous la partagerez, Lucie : elle me l'a promis. Elle repassera en Angleterre dès qu'elle sera mariée. Vous êtes faites pour vous aimer l'une l'autre.

Le Major Melmoth nous a retenus une semaine entière chez lui à la campagne, nous l'avons passée dans un cercle d'amusemens champêtres ; je ne parle pas de parties de chasse ; j'entends des divertissemens auxquels les

dame

dames puissent prendre part : de petits bals, des fêtes rustiques & galantes, non seulement avec les dames de notre voisinage, mais aussi avec l'élite des femmes de Montréal qui sont venu partager nos plaisirs. *Mistress Melmoth* est une jolie brune, mais *Emilie Montague* — ! Vous me croiriez amoureux d'elle, si j'entreprendois la description de ses charmes. Non, *Lucie*, je vous le déclare, je n'en suis point amoureux. Sachant qu'elle en aime un autre auquel elle doit bientôt unir son sort, je contemple ses attraits comme je vois les vôtres, avec un plaisir flatteur, il est vrai, mais sans desirs : les circonstances me défendent tout sentiment de cette espèce à son égard.

Je vous dis qu'elle est charmante : elle ne l'est pas aux yeux de tout le monde ; elle est aux miens la beauté même, animée par le souffle des Graces. L'idée que je me suis faite de la beauté s'éloigne peut-être des notions vulgaires. Je n'aime point, par exemple, une femme dont chacun dit froidement, *elle est belle*. J'adore la beauté, mais je ne donne pas ce nom aux seuls agrémens de la figure : c'est la vie, c'est l'esprit, c'est l'ame, en un mot c'est *Emilie Montague* —. Sans être une beauté régulière, elle charme les cœurs nés sensibles : les autres femmes, quoique aimables,



me semblent des statues auprès d'elle. Un beau teint un peu pâle, mais de cette pâleur qui annonce la délicatesse de sa complexion sans ternir l'éclat de la santé la plus brillante, des cheveux noirs, de grands yeux de même couleur, à fleur de tête, & pleins de langueur. Je la crois faite pour ressentir la plus forte passion, comme elle est capable de l'inspirer. Son abord est tout-à-fait séduisant: c'est un air doux, tendre & languissant, qui ravit l'ame; ses yeux, les plus expressifs que j'aie vus, vous enchaînent par l'extrême sensibilité dont ils font le miroir.

Sa conversation a mille charmes inexprimables; ce qui me plaît davantage en elle, c'est cette politesse exquise, ces attentions, ces prévenances qui se trouvent rarement dans une jeune personne dont le cœur est épris; trop souvent le désir de plaire à un seul occupant toute l'ame, ne lui laisse guere d'attention pour les autres. J'attribue cette heureuse disposition en partie à son jugement & en partie à la douceur naturelle de son ame: l'un & l'autre la rendent extrêmement attentive à ce qui peut la faire aimer de tout le monde. Comme j'essais un peu philosophe sur cette matiere, & que j'ai fait une étude particulière du cœur humain, je suis curieux de la voir avec son amant, & d'observer

l'accroissement gradué de ses charmes en la présence de celui auquel ils doivent certainement se montrer dans tout leur éclat. L'amour, qui embellit les traits les plus ordinaires, doit donner aux siens une force irrésistible. Quels yeux, quand ils sont animés par la tendresse !

L'amour donne à l'ame une nouvelle force, & une beauté plus touchante. Une femme honnête paroit une fois plus aimable & plus vertueuse, lorsqu'elle est sensible au mérite d'un homme digne de son affection. Lucie, souvenez-vous de ce mot, je ne conviendrai que vous êtes belle que quand j'apprendrai que vous aimez.

Vous ai-je dit qu'Emilie Montague a la plus belle main & le plus beau bras du monde ? J'en excepte pourtant les vôtres. Son ton de voix a une douceur mélodieuse, perfection si estimable, à mon avis, que sans elle la plus belle femme ne feroit pas la moindre impression sur mon cœur. Je crois que vous lui ressemblez assez en tout, à cela près qu'elle est plus pale que vous. Vous le savez, Lucie ; vous n'avez souvent dit que je vous aurois aimée, si je n'avois pas été votre frere ; cette ressemblance prouve combien vous aviez raison. Vous êtes réellement aussi belle que peut l'être une personne de votre sexe qui n'a point encore aimé.

Je donnerai demain un bal. *Mistress Melmoth* doit en faire les honneurs; mais comme elle est enceinte, elle ne dansera point. Cette circonstance a produit un débat qui flatte infiniment mon amour-propre. Les dames se disputent l'avantage de danser avec moi. Oh! l'heureux échange que j'ai fait! Quel homme de bon-sens voudroit rester en Angleterre pour y être regardé d'un œil indifférent, lorsqu'il peut être en Canada un objet de rivalité entre les plus belles femmes? Ce point important n'est pas encore arrangé. L'étiquette est ici fort difficile à régler. Quant à moi, je suis partie, on ne me consultera point. La main est destinée à la plus longue généalogie: nous faisons un cas prodigieux de la noblesse à Montréal.

*Le 15. à quatre heures.*

Après une dispute assez vive entre deux Françaises qui ont pensé occasionner un duel entre leurs maris, l'honneur de danser avec le Colonel *Edouard Rivers*, a été déféré par l'une & l'autre à *Miss Emilie Montague*, chacune d'elles prétendant seulement que je ne dansasse point avec l'autre. Je me suis soumis de bonne grace à cet accommodement; vous n'aurez pas de peine à le croire.

*Samedi au matin.*

Je n'ai jamais passé de nuit plus agréable:

nos plaisirs valent certainement bien ceux de Londres. Une troupe de jeunes cavaliers des plus galans, des femmes d'une beauté & d'une élégance à ravir, une gaieté universelle, un contentement général : ma charmante Emilie, belle comme Venus au milieu des Graces dont le nombre ne passoit pas seize; que peut-on désirer de plus. Rien n'est plus propre qu'un bal à montrer la beauté dans toute sa pompe. L'état du repos n'a rien qui flatte; la nature en mouvement a toute sa beauté. Un arbre agité par un vent doux & frais, un vaisseau que les voiles enflées précipitent au milieu des flots, un coursier qui fait voler la poussière, une belle qui danse! Jamais homme n'a eu tant d'aversifion que moi pour la vie tranquille.

Je vais retourner chez le Major Melmoth pour un mois entier. Lucie, ne vous allarmez point. Elle est belle, mais je vous proteste que je la vois avec les yeux d'une froide admiration. Une femme qui a des engagemens n'est plus une femme pour moi. Il n'y a point d'amour sans un rayon d'espérance. Toute mon ambition est d'être son ami. Je voudrois encore être le confident de son amour. Avec quelle vivacité une ame comme la sienne doit aimer!

Adieu! ma chere! Je suis tout à vous,

ED. RIVERS.

## L E T T R E V I I .

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

Montréal, le 15 Août.

**O** CIEL! Lucie! C'est un charme; on n'y résiste pas. J'étois fou de rester si longtempz chez le Major. Quelle enchanteresse! le cœur le plus froid n'y tiendrait pas. Une aussi belle personne, avoir tant de raison! elle devrait en rougir. Je lui passerois encore la raison, quoiqu'elle ne soit pas de son âge, si elle n'y joignoit pas cette douceur, séduisante, cette aménité de caractère dont on ne peut se défendre, & qui donneroit des charmes à la laideur même. Encore si elle avoit un grain de vanité, ou quelque caprice pour servir de contrepoison à tant d'appas. Mais non, elle ignore ou semble ignorer ses perfections. En vérité! cela n'est pas supportable. C'est ce que je lui disois hier au soir: elle me répondit par un sourire gracieux & malin. De bonne foi, je crois que ce petit tyran des sœurs voudroit me mettre au nombre de ses esclaves; non, je ne suis pas fait pour servir de cortège. La femme que j'aimerai doit être si éloi-

gnée de me préférer un autre amant, qu'elle ne doit avoir d'ame que pour moi. Je suis l'homme du monde le plus déraisonnable sur cet article. Qu'elle pense ce qu'elle voudra; je me défie d'elle & de ses charmes. Je lui ai échappé: je pars dans une heure pour Quebec. Il est vrai: la fuite n'est ni de mon état, ni dans mon caractère. Mais il est des circonstances où c'est le meilleur parti qu'un homme ou une femme puisse prendre lorsqu'on n'est pas sûr de pouvoir résister à la tentation. Je compte mettre dix jours pour me rendre à Quebec. Je me propose d'aller voir les curés de chaque village pour en tirer les connoissances sur la nature du sol, dont je sens que j'ai besoin pour mon établissement. La paresse étant la racine de tous les vices, & la nourrice de l'amour, je veux m'occuper sans cesse. L'occupation convient à l'activité de mon tempérament. Le plaisir de l'agriculture est ici fort supérieur à tout ce que l'on peut goûter en ce genre en Angleterre, soit lorsqu'on commence à s'ouvrir, soit à la chute des feuilles. L'Amérique est encore dans la fleur de l'âge, l'Europe est dans la décrépitude. Du reste je ne suis pas tout à fait neuf dans cet art aussi utile qu'agréable. J'ai étudié les Géorgiques, je suis fort avancé

dans la théorie, & peut-être que dans la pratique je serai dans peu le meilleur gentilhomme cultivateur de toute la colonie.

Attendez-vous à lire mon nom & mes observations dans le *Museum Rusticum*. Je compte faire des découvertes surprenantes dans l'agriculture. J'ai déjà fait deux remarques singulieres: j'ai trouvé, par la force de mon propre génie, qu'en Canada la campagne est riche; & la capitale pauvre, ce qui est le contre pied de tous les autres pays; & pour seconde découverte, que les montagnes sont fertiles & les vallées stériles. Voyez quelles sont les dispositions du Colonel Rivers à être un membre utile de la Société. J'ai toujours eu beaucoup de goût pour l'étude de la physique.

Dites à ma mere combien je m'occupe utilement ici, & elle ne pourra s'empêcher d'approuver mon voyage; assurez-la sur tout, ma chere, de mon tendre respect.

Les chevaux sont à la voiture; l'on m'attend, je pars, adieu!

ED. RIVERS.

P. S. L'amant est attendu à toute heure. Je ne fais pas bien si je le verrois arriver avec plaisir. Vous savez que dans de tel-

les occasions un tiers est ordinairement de trop, à moins qu'il soit sans conséquence. Pour moi, quelque part que je sois, j'aime à fixer l'attention, & je ne ferois pas fort flatté de servir d'ombre au tableau.

---

### LET T R E VIII.

A Mifs R I V E R S.

*Quebec, le 24 Août.*

**V**ous ne sauriez croire, ma chere, quel trésor de connoissances utiles j'ai amassé; dans les dix jours que j'ai mis à revenir de Montréal ici. Cette colonie est une mine plus riche que je ne l'aurois soupçonné. Elle n'a ni or ni argent: elle a quelque chose de plus précieux, du bled & du bétail. Il n'y manque que de l'encouragement. Les Canadiens sont à leur aise, sans avoir besoin de travailler: la nature est pour eux une bonne mere qui leur donne le nécessaire sans qu'ils prennent la peine de le lui demander; la superstition, la stupidité & la paresse unies ensemble n'ont pas été capables d'appauvrir le paysan. Je me réjouis de trouver tant d'avance de la part du climat



dans un pays où j'ai dessein de fixer ma demeure, & de me faire un petit domaine.

J'ai été fort civilement reçu des Juifs que je suis allé voir sur ma route, quoiqu'en général ils ne soient pas assez bien pour fêter les étrangers. Le Clergé parochial est utile par tout ; mais je hais les moines ; ce sont des mouches pailleuses dans la ruche politique, qui semblent s'étudier à être le moins utiles qu'ils peuvent. Ajoutez à cela l'extrême malpropreté de quelques uns d'entre eux qui se font un point de religion de ne pas porter de linge, & de ne changer d'habit que lorsqu'il tombe en lambeaux. N'est-il pas étrange que des hommes faits à l'image de Dieu s'imaginent que ce grand Être soit ennemi de la propreté ? Et cependant la plupart des institutions Juives avoient pour but de l'entretenir. Par-tout où j'ai fait quelques heures de séjour, je suis allé faire ma cour à la Dame du village. Pour les Seigneurs, s'ils n'avoient point de femme, ils ne mériteroient pas une visite. Les femmes de ce pays me plaisent chaque jour davantage. Si j'étois galant, elles feroient de moi un profélyte, & je serois en danger de donner dans tous les excès de la galanterie françoise qui certainement est plus élégante ou moins maussade que la nôtre.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès d'Emilie? Combien j'envie le sort de Sir George! Quel bonheur le ciel lui a préparé, s'il a assez d'ame pour le goûter!

Il faut que je l'oublie. *Je voudrais n'y plus penser, & j'y pense sans cesse.* Il étoit temps que je partisse. Elle commençoit à m'intéresser beaucoup plus qu'il ne convient pour ma tranquillité. J'ai honte de moi-même quand je pense combien j'ai eu de peine à la quitter: croiriez-vous, Lucie, que je n'ai presque pas dormi depuis? C'est une folie, mais qu'y faire? En suis-je le maître? Voilà une excuse admirable: qu'en pensez-vous?

Il n'y a que deux heures que je suis de retour. J'apprends que pendant mon absence, Miss Fermor est arrivée ici avec son père qui vient rejoindre son régiment. Je leur dois une visite: je vais à Silleri. Ce n'est pas la seule acquisition que le pays ait faite depuis quelques jours: il nous est venu toute une cargaison de belles Ang'oises. J'irois leur faire ma révérence, si j'en avois le temps: mais je pars demain pour un village Indien où je resterai une quinzaine, & j'écrirai jusqu'à la nuit.

Adieu! l'on m'interrompt; tout à vous,

ED. RIVERS.

## L E T T R E I X.

A Mistress MELMOTH, à Montréal.

Quebec, le 24 Août.

J'E ne puis vous exprimer, Madame, combien je suis sensible à l'honneur de votre souvenir. Le petit mot que vous avez ajouté à la lettre du Major, me flatte infiniment. J'espère qu'il voudra bien me permettre de vous adresser ma réponse. S'il s'en formalisoit, je veux bien qu'il sache qu'elle en fera plus vive & plus enjouée, ayant beaucoup plus d'envie de vous plaire qu'à lui, pour cent raisons qu'il seroit inutile de détailler.

Vous avez trop de pénétration, Madame, pour me supposer *un cœur à la glace*. Au contraire, la sensibilité est mon défaut. Ce ne sont pourtant pas ces petites beautés ordinaires qui l'excitent. J'ai un penchant admirable pour l'amour, quoique j'en prenne difficilement: ce n'est point cruauté, c'est délicatesse. Permettez-moi, vous ou votre divine amie, de porter vos chaînes, & vous verrez que j'aime comme un

ange, quand je suis sérieusement épris. Hélas! vous avez un mari; elle a un amant. Je n'ai plus d'espérance. C'est un malheur réel pour moi; car de toutes les personnes de votre *sexe* enchanteur que j'ai vues ici, vous êtes les deux seules pour qui mon cœur sent une véritable inclination. Pour être sincère, mais n'en parlez pas au Major, je suis plus qu'à moitié amoureux de vous deux; & si j'étois le grand Seigneur j'équiperois une flotte magnifique pour vous conduire l'une & l'autre dans mon ferrail.

Il y a sur tout une vertu que j'admire extrêmement dans vous deux: c'est cette humanité compatissante que vous avez pour nos pauvres cœurs, & qui fait que vous vous montrez toujours ensemble. Si l'on vous voyoit séparément l'une ou l'autre, il n'y a point de héros qui pût y résister.

Vous me demandez comment je trouve les Françaises de Montréal. Je les trouve charmantes; il y en a quelques-unes qui peuvent passer pour belles. Madame L— m'a paru telle, même auprès de vous & de Miss Montague; c'est dire tout ce que l'on peut en ce genre.

J'ai appris par hasard que Sir George Clayton étoit arrivé à Montréal. Assurez Miss Montague que personne ne prend un plus vif intérêt que moi, à son bonheur. Elle est un chef-d'œu-

vre de la nature ; puisse-t-elle être aussi heureuse qu'elle est parfaite ! J'exprime trop foiblement ce que je sens. Avec une ame comme la sienne, elle doit être une femme infiniment heureuse, ou extrêmement malheureuse. L'amitié me fait trembler pour elle, quoique l'excellent caractère qu'on donne à Sir George, me rassure. Je répondrai une autrefois au Major Melmoth.

J'ai l'honneur d'être

Madame,

Votre &c.

ED. RIVERS.

## LETTRE X.

A Miss RIVERS.

*Sillery, le 24 Août.*

**I**L y a près d'un mois que je suis ici, ma chere, sans avoir encore vu le Colonel votre frere, qui est à Montréal. On m'a dit pourtant qu'on l'attendoit incessamment. Cela ne m'a pas empêché de passer fort agréablement le temps. Je ne fais pas ce que peut-être l'hyver dans ce climat, mais je suis enchantée des agrémens que la campagne y offre en été. C'est ici l'empire des Fées. La nature y déploie une magnificence &

heureuse  
 oiblement  
 la sienne,  
 heureuse,  
 é me fait  
 t caracte-  
 lue. Je  
 moth.

un luxe qui tiennent du merveilleux, & mille  
 graces sauvages qui surpassent infiniment les  
 beautés artificielles de notre Europe. Les envi-  
 rons de la ville sont agréables; la vue y est  
 fort étendue, variée de montagnes; de bois;  
 de rivières, de cascades, de riches fermes; de  
 maisons de plaisance, & terminée au loin par  
 des montagnes qui semblent des degrés pour  
 s'élever au séjour des immortels.

V E R S.

La chaleur du jour est plus grande ici qu'en An-  
 gleterre, mais elle y est plus supportable: après  
 midi il s'élève un petit Zéphir qui rafraîchit  
 l'air & rend la soirée délicieuse. Nous avons  
 beaucoup d'orages; il est pourtant rare que le  
 tonnerre y fasse du dégât; du reste il fait enten-  
 dre un bruit plus terrible & plus majestueux;  
 & les feux qui l'accompagnent sont plus vifs &  
 plus beaux: j'ai vu un éclair couleur de rose,  
 comme les premiers feux de l'aurore.

Solit.

ma chere,  
 re frere,  
 nt qu'on  
 pas em-  
 ps. Je  
 s ce cli-  
 s que la  
 pire des  
 cence &

Le verd des prairies est semblable à celui  
 d'Angleterre, & le soir il a une beauté inex-  
 primable par l'éclat qu'y répandent les mouches  
 dorées & les vers luisans; qui brillent comme  
 une infinité de petites étoiles entre les feuilles  
 des arbres & sur le gazon.

Il y a deux magnifiques chûtes d'eau auprès  
 de Quebec, la Chaudiere & Montmorenci. La  
 premiere est une Cascade prodigieuse qui, se

précipitant au travers des rochers les plus escarpés, forme un spectacle grotesque, irrégulier, terrible. La seconde moins irrégulière, moins sauvage, mais plus agréable & plus majestueuse, tombe d'une hauteur énorme le long d'une montagne nue, dans le fleuve Saint-Laurent. Elle regarde la côte la plus cultivée de l'île d'Orléans, & forme avec les beautés artificielles un contraste aussi frappant que gracieux.

La rivière du même nom qui fournit des eaux à la cascade de Montmorenci, est elle-même le plus charmant des êtres inanimés. Et pourquoi l'appeller un être inanimé? Elle respire presque. Je ne suis plus surprise de l'enthousiasme des Grecs & des Romains. Ce furent sans-doute des objets aussi charmans que celui-ci qui leur inspirèrent les premières idées mythologiques. N'en doutons pas: cette rivière est habitée par des Nymphes.

Figurez-vous un rocher immense qui semble avoir été ouvert par les mains de la nature, pour donner passage à une rivière étroite, mais profonde & agréable: elle y coule comme entre deux murailles régulières & magnifiques, couronnées des plus beaux bois que l'on puisse voir; ses bords sont émaillés d'une infinité de fleurs arrosées par de petits ruisseaux qui, après leur avoir payé le tribut de leurs eaux pures & argentines,

argentines vont se perdre plus bas dans la riviere. Mille grottes naturellement taillées dans le roc représentent le séjour des Néréides. A un mille au-dessus de la cascade, la riviere s'élargit avec pompe comme pour faire place à une petite Ile couverte de bosquets fleuris: on diroit que c'est le palais ou le trône de la Déesse de ces belles eaux. Les torrens occasionnés par les pointes irrégulieres du rocher, qui dans quelques endroits semblent vouloir se toucher, égalent presque en beauté & surpassent en variété, la cascade même, & terminent cette scene d'enchantement.

En un mot, la beauté de ce spectacle me dédommage pleinement des fatigues du voyage; & si jamais vous m'entendez me plaindre d'avoir traversé péniblement la mer atlantique, rappelez-moi la vue de la riviere de Montmorenci, & je serai plus que consolée.

Je ne puis vous parler que fort imparfaitement des gens de ce pays. J'ai beaucoup plus examiné le paysage des environs de Quebec, que je n'ai fait attention aux figures. Les Françaises sont belles, & les François n'y sont point dangereux: ils le sont si peu, que je pourrois me promener sans risque, au clair de la lune, avec le plus élégant d'entre eux. Je ne suis pas étonnée que les Canadiennes prennent tant de



peines pour nous enlever nos cavaliers; mais je ne pense pas que nous ayons jamais la tentation d'user de représailles.

Je suis à-présent dans une fort belle ferme, sur les bords du fleuve Saint-Laurent. La maison est au pied d'une montagne escarpée, couverte de grands arbres touffus qui forment une multitude de bocages verdoyans, élevés dans un beau désordre les uns sur les autres en forme d'ampithéâtre. Nous avons la rivière en face; & les vaisseaux qui passent continuellement offrent à l'œil enchanté un spectacle mouvant des plus amusans. Je n'ai point vu d'endroit si propre à inspirer cette douce mollesse, ce goût divin pour la paresse, que l'on peut appeler proprement la luxurieuse indolence de la campagne. Je veux élever ici un temple à la Déesse de la paresse.

J'apperçois un cavalier de bonne mine qui vient par un sentier détourné du côté de la montagne: à son air je le prendrois pour votre frere. C'est lui-même. Adieu! je vais le recevoir; mon pere est à Quebec.

Toute-à-vous, Votre amie

ISABELLE FERMOR.

P. S. Votre frere vient de m'apprendre une agréable nouvelle. La petite Emilie Mon-

D'EMILIE MONTAGUE. 57

tagne est à Montréal, sur le point de faire un parti considérable. Tant mieux! c'est mon amie, je l'en félicite. Je lui écris sur le champ pour l'engager à me venir voir avant son mariage. Elle passa en Amérique, il y a deux ans, avec le Colonel Montague, son oncle, qui est mort ici. Je la croyois de retour en Angleterre. Elle est restée à Montréal chez Mistress Melmoth, parente éloignée de sa mere. Adieu, ma très-chere!

---

LETTRE XI.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

Quebec, le 10 Septembre.

Je trouve, Lucie, que l'absence & la distraction sont les meilleurs remèdes contre une passion naissante. J'ai passé quinze jours au Village Indien de Lorette; la nouveauté du spectacle, & les recherches que j'ai eu occasion de faire sur la religion de leurs peres, & leurs anciennes mœurs, ont été cent fois plus utiles à ma guérison que toutes les réflexions du monde. Oui, je suis resté trop long-temps à Mont-

réel, ou plutôt chez le Major Melmoth. Passer près de six semaines sous le même toit avec une beauté si aimable & si charmante, c'est une épreuve trop forte pour un cœur plein de sensibilité, & d'une sensibilité que diverses causes ont mise jusqu'à ce jour dans une violente contrainte. J'aurois fui d'abord le danger, s'il m'auroit semblé tel qu'il étoit. Je me rassurois en considérant les engagements qu'elle a pris, & je sens à présent que cette raison devient, chaque jour plus foible.

Revenons à mes sauvages : les autres hommes parlent de liberté, ceux-ci la possèdent. Rien n'est plus étonnant que de voir un petit village d'environ trente à quarante familles, foibles restes de la nation Huronne, échappés aux guerres continuelles qu'elle a eues à soutenir contre les Iroquois, conserver son indépendance au milieu d'une colonie Européenne, composée de soixante mille habitans. Le fait est exactement vrai par rapport aux sauvages de Lorette. Ils soutiennent leur indépendance avec une grandeur d'ame tout-à-fait héroïque. Un de nos gens ayant dit en forme de supposition, devant un Indien, qu'ils étoient sujets de la France; je vis ses yeux s'enflammer, il l'arrêta brusquement, contre leur politesse accoutumée; car ils interrompent rarement celui qui parle;

& lui dit: „ Vous vous trompez, frere; nous „ ne sommes sujets d'aucun prince; un sauvage „ est libre par tout. ” Il disoit vrai. Ils ne sont pas seulement libres comme nation: chaque individu l'est aussi parfaitement. Maître de lui-même, un sauvage n'exerce d'empire que sur lui & ne peut être soumis qu'à lui seul: il ne reconnoît point de supérieur. Cette indépendance a un effet singulier sur la façon de penser & d'agir: il entreroit aussi librement & aussi indifféremment dans le palais d'un monarque de l'orient, que dans la chaumière d'un paysan, sans être ébloui des honneurs, ni des richesses, ni de la puissance, distinctions inconnues à toute la nation des sauvages. C'est l'espece, c'est l'homme, c'est son égal qu'il respecte & qu'il aime, sans faire attention à cet accessoire aussi vain que fastueux auquel les peuples policés rendent de serviles hommages.

J'ai eu la curiosité de m'instruire à fond de leur religion actuelle, ainsi que de leur ancienne croyance. Les Missionnaires Jésuites exaltent beaucoup leur conversion; & j'ai trouvé que cette conversion se réduisoit à quelques-unes des vérités les plus simples du Christianisme mêlées à leurs anciennes superstitions, mélange monstrueux qu'on ne peut pas regarder comme un changement réel de croyance. Ils ont adop-

té le baptême, & se soumettent même à ce qu'ils appellent le joug de la confession. Ils suivent le rit de l'Eglise Romaine, dont la pompe religieuse est fort capable de frapper des esprits grossiers peu faits à tant d'éclat. Du reste, leur croyance n'est presque pas changée: seulement les femmes ont beaucoup de dévotion à la Vierge, sans doute parce qu'elle flatte leur sexe. Ils croyoient anciennement en un seul Dieu, le créateur & le suprême arbitre de toutes choses: qu'ils nommoient le *Grand Esprit*, le *Maître de la vie*: ils regardoient le soleil comme son image, admettoient une infinité de génies inférieurs, & un état futur de récompenses & de châtimens, ou pour me servir de leurs termes, un *séjour des ames*. Ils conservoient du respect pour la mémoire de leurs héros, mais il ne paroît pas qu'ils leur aient jamais rendu aucune sorte de culte religieux. Leur morale étoit plus pure & leurs mœurs plus simples que celles des nations policées: il en faut pourtant excepter ce qui regarde le commerce des deux sexes. Les filles pouvoient se livrer à toute sorte de libertinage, pourvu qu'elles sauvassent les apparences en conservant un air décent & réservé. Ils avoient l'adultère en horreur, avec d'autant plus de raison qu'ils pouvoient dissoudre

leurs mariages quand ils le jugeoient à propos, fans avoir besoin d'un autre prétexte que de leur propre volonté. On dit que les Missi- onnaires ont eu une peine infinie à leur per- suader de se marier pour la vie, & que ç'a été le plus grand obstacle qui s'est opposé à leur conversion au Christianisme. Ils regar- doient le systéme chrétien par rapport au ma- riage, comme contraire aux loix de la nature & de la raison. Dans leurs idées, le *Grand Esprit* nous ayant créés pour être heureux, il étoit contraire à sa volonté de persister dans un état de contrainte & de chagrin où l'on se trouvoit si loin du bonheur.

Le sexe que nous avons si injustement exclus du gouvernement en Europe, y a beaucoup de part chez les Hurons. Le chef est élu, par les matrones, entre les plus proches parens du défunt, du côté des femmes, & est ordi- nairement un de ses cousins ou de ses neveux : coutume qui, en l'examinant d'après le prin- cipe qu'elle a pour fondement, semble con- tredire un peu ce que je viens de dire de l'ex- trême chasteté des femmes mariées.

La puissance du chef est très-bornée; c'est plus un pere ou un ami du peuple, qu'un maître: il donne plutôt des conseils que des ordres. Cependant, il n'y a point de despote

qui soit mieux obéi, parce que la raison seule commande par sa bouche. Il y a un Conseil suprême des anciens de la nation, dans lequel tout homme a droit d'entrer dès qu'il a atteint un certain âge fixé; & un Conseil privé, pour aider le chef dans la décision des affaires ordinaires, dont les membres sont élus comme lui par les matrones. Cette forme d'élection me plaît, parce que les femmes sont les meilleurs juges du mérite des hommes; je serois charmé de la voir adoptée en Angleterre. La brigue pour les élections seroit assurément une chose fort amusante, & je ne doute pas que les électrices ne donnassent leur suffrage par des motifs beaucoup plus généreux que ceux qui nous décident. Ne trouvez-vous pas, ma chere, que nous sommes les sauvages dans le vrai sens du mot, *nous* qui vous privons des droits les plus essentiels aux membres de toute société politique, & qui ne vous laissons que l'empire dont nous ne pouvons vous frustrer, celui de vos charmes? Aussi, je ne vous crois pas obligées en conscience de vous soumettre à des loix qui ont été faites sans votre participation; votre cause est toute aussi bonne que celle des Américains, dont on parle tant à - présent.

Les Hurons n'ont point de loix positives;

ils

ils n'en ont pas besoin : le peuple est peu nombreux ; les ames sont dominées par l'honneur ; l'état d'égalité dans les individus n'est rien moins que propre à exciter de violentes passions : tout cela fait qu'il regne parmi eux un ordre & une harmonie qui ont de quoi surprendre un Européen. Le conseil des anciens a droit de punir les crimes atroces , & il a rarement occasion de l'exercer.

On m'a dit que chez toutes les nations Indiennes dont le nombre est fort multiplié , chaque village a son chef, son sénat , & est parfaitement indépendant des autres. Mais dans les grandes occasions , on tient des états généraux , ou chaque village envoie ses députés.

La langue Huronne est sublime & mélodieuse ; mais comme ce peuple manque d'idées , son idiome ne sauroit être aussi abondant que ceux de l'Europe. La prononciation des hommes est gutturale ; celle des femmes est extrêmement douce & agréable. Sans que j'en comprenne un seul mot , le son seul flatte mon oreille. Leur style , lors même qu'ils s'expriment en François , est hardi & figuré : on le dit même sublime dans les occasions importantes. Leur conversation ordinaire ne laisse pas d'être métaphorique : je viens d'en



avoir un exemple dans l'instant. Une femme sauvage avoit été blessée en défendant une famille Angloise contre la rage de quelques Hurons épris de vin. Je lui ai demandé des nouvelles de sa blessure. „ Elle est cicatrisée , „ m'a-t-elle répondu; mes sœurs de Quebec „ (en parlant des Angloises) ont eu soin de „ moi; & vous savez que les piastres font de „ bonnes emplâtres.”

Ils n'ont aucune idée de Lettres, ni d'alphabet, & je ne crois pas que leur langue puisse être réduite en un système de regles. Ils ont seulement certaines peintures hiéroglyphiques qui leur servent à conserver la mémoire des faits qui les intéressent, & qu'ils veulent transmettre à leur postérité, comme leurs guerres & les victoires qu'ils ont remportées sur leurs ennemis.

Ces peintures incorrectes & grossieres ont une grande ressemblance avec celles des Chinois, circonstance d'autant plus frappante que le style des unes & des autres est fort éloigné de la nature. Leurs danses aussi, les plus jolies pantomimes que j'ai vues, & en particulier la danse de la paix, offrent une infinité d'attitudes qui ont beaucoup de rapport avec les postures que l'on voit sur les écrans chinois. Leurs traits & leur complexion n'ont pas moins

de ressemblance avec les peintures qu'on nous fait des Tartares ; & nous savons d'ailleurs qu'avant de se faire chrétiens , ils menotent une vie errante comme eux.

Si je croyois nécessaire de les supposer venus d'un autre pays dans celui qu'ils occupent aujourd'hui , & l'Amérique peuplée plus tard que les autres parties du monde , je les ferois descendre des Tartares ; il leur eut été facile de venir d'Asie , dont l'Amérique n'est probablement séparée par aucune mer , ou tout au plus par un très-petit canal. Je laisse ce point à décider à des gens plus habiles que moi , confessant bonnement mon ignorance en ces matieres.

J'ai déjà remarqué qu'ils avoient retenu la plupart de leurs anciennes superstitions. Leur folle croyance dans les songes est si profondément enracinée dans leur esprit , que plusieurs exemples sensibles de la vanité & de l'inconscience des rêves n'ont pu les en guérir. Ils ont aussi une confiance sans bornes dans leurs devins : il y en a toujours un dans chaque village Indien ; il est tout à la fois médecin , orateur & devin ; ils le consultent comme un oracle dans toutes les rencontres un peu critiques , & souvent aussi pour des riens. Un sauvage me racontoit un songe prophétique qu'il

avoit eu de la mort d'un officier Anglois que je savois très certainement être encore en vie ; je ne pus m'empêcher de rire de sa simplicité ; il me répondit avec vivacité : „ Vous „ autres Européens , vous êtes les gens les „ plus déraisonnables du monde. Vous vous „ moquez de la foi que nous avons dans les „ songes , & vous exigez que nous croyions „ des choses beaucoup moins vraisemblables.”

Leur caractère général est difficile à saisir ; c'est un assemblage de qualités contraires qu'eux seuls sont capables d'allier ensemble. Ils sont paresseux, tranquilles & humains dans la paix ; actifs, inquiets, cruels & féroces dans la guerre : doux, attentifs, sécourables & même polis lorsqu'on les traite avec bonté ; durs, revêches & vindicatifs lorsqu'on les maltraite. Leur ressentiment est d'autant plus à craindre, qu'ils se font un point d'honneur de le dissimuler jusqu'à ce qu'ils trouvent une occasion favorable de le satisfaire.

Ils savent supporter le froid & le chaud, la faim & la soif. Rien ne leur paroît dur lorsque la nécessité l'exige. Ils passent des jours entiers, souvent deux ou trois jours de suite ensemble, dans les bois, sans prendre presque de nourriture, soit pour attendre un ennemi, ou seulement pour des parties de chasse. D'un

autre côté ils se livrent, dans leurs festins, à tous les excès de l'intempérance. Ils méprisent la mort, & souffrent les plus cruelles tortures non-seulement sans laisser échapper une seule plainte, un seul soupir, mais encore avec un air triomphant, célébrant eux-mêmes leur mort par des chants de victoire, insultant à leurs bourreaux, & les menaçant de la vengeance de leurs amis qui leur survivent. Cependant, il y a de la gloire, selon eux, à fuir devant un ennemi pour peu qu'il soit supérieur en nombre ou en force.

Privés des commodités & des agrémens raffinés de la vie policée, tant à cause de leur ignorance grossière que par leur indolence extrême que rien ne peut exciter si ce n'est leur ardeur pour la guerre; étrangers aux affections les plus douces, traitant l'amour à peu près comme font les bêtes fauves dans les bois, leur vie est plutôt tranquille qu'heureuse. Ils ont moins de soucis, que nous, ils ont aussi moins de jouissances. On m'a dit pourtant que, quoiqu'insensibles à l'amour, ils n'étoient pas tout-à-fait sans affection, qu'ils connoissoient l'amitié, & avoient un attachement passionné pour leurs enfans.

Ils ont le teint basané, que le rouge chargé de leurs joues rend encore plus desagré-

ble. Les enfans nouvellement nés ont la peau pale & blanche comme de l'argent: peut-être que leur mauffade coutume de se graisser le corps, & leur maniere de vivre toujours exposés aux rigueurs de l'air dès leur plus tendre enfance, changent ainsi totalement leur complexion; au moins je n'en fais pas de meilleure raison. Ils ont les cheveux noirs & luisans: les femmes les ont fort longs, partagés sur le sommet de la tête, peignés & attachés par derriere, & souvent tressés avec une courroie, ce qu'elles regardent comme un ornement. Leur habillement consiste dans une espece de cotte fermée qui descend jusqu'aux genoux, & des guêtres, le tout d'une étoffe grossiere bleue; des souliers de peau de daim, garnis de piquants de porc-épic, & quelquefois de paillettes d'argent; une sorte de manteau qui leur couvre les épaules, & s'attache en devant avec une épingle de quelque métal; des coliers & autres ornemens de grains ou de coquilles.

Ils sont en général grands, bien faits & agiles au dernier degré: ils ont une imagination vive, une bonne mémoire, & autant de politique que l'exigent leurs intérêts.

Leur abord est froid & réservé; mais ils traitent les étrangers & les malheureux avec

une douceur infinie, & un esprit d'hospitalité que rien n'égale. Un prêtre, vraiment digne de son caractère, que j'ai vu à Quebec, échoua il y a quelques années sur les sables de l'île d'Anticosti, au mois de Décembre. Après avoir souffert tout ce qu'on peut imaginer dans une île déserte, au temps le plus rigoureux de l'hyver, sous un ciel encore plus froid que celui du Canada, il prit la résolution, lui & ceux de ses compagnons qui avoient survécu à leurs malheurs, de remonter leur barque au retour du printemps, de ranger la côte, & de chercher quelque secours dans ces parages. Il trouva une cabanne de sauvages à peu de distance de la mer. Le plus ancien le reçut, écouta son histoire, le fit entrer, & lui procura tous les secours nécessaires. „ Approchez, „ mon frere, lui dit-il; les malheureux ont „ droit à notre commisération & à notre assis- „ tance; nous sommes hommes, & les misé- „ res de l'humanité nous touchent dans les „ autres comme dans nous mêmes. ” Ce sentiment ressemble beaucoup à une sentence d'un poëte latin que le sauvage n'avoit certainement pas lu.

Voilà une relation assez longue pour le peu de temps que j'ai passé dans ce village Indien; ayant eu à-peine assez de loisir pour

faïfir les premiers traits des objets qui m'ont le plus frappé, je ne suis pas en état de vous en donner une description plus détaillée.

Ce qui cause une de mes grandes surprises, c'est de trouver que leur commerce avec les Européens ait peu altéré leurs mœurs : on disoit qu'ils n'ont rien appris de nous, qu'à boire avec excès.

La situation du village est belle : il s'éleve sur une coline que couvre à quelque distance une belle forêt ; une petite riviere en baigne le pied après avoir fait plusieurs détours comme pour fertiliser la campagne des environs : la vue d'un pont, d'un moulin, & d'une petite cascade forment une perspective agréable pour la plupart des maisons qui regardent la riviere. Les terres labourées sont entremêlées de distance en distance de petits bois semés dans le bassin entre Quebec & le village qui n'en est éloigné que de neuf milles.

Quelle lettre, ma chere ! C'est un volume. Je laisserai désormais la plume d'Historien à Miss Fermor, votre amie. Les femmes aiment plus à écrire que nous : il seroit peut-être plus vrai de dire qu'elles écrivent mieux que nous.

Adieu, Lucie, adieu !

ED. RIVERS.

## L E T T R E XII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Quebec, le 12 Septembre.*

**J**E reçus hier matin une lettre du Major Melmoth; Sir George Clayton me la remit. C'étoit une occasion de faire connoissance avec moi. En vérité, il n'avoit pas besoin de prétexte. Il suffit qu'il soit cher à la plus aimable des femmes. A ce titre, il a droit à toute la politesse, à tous les égards dont je suis capable. Nous déjeunâmes hier ensemble: nous fûmes plus de deux heures en tête-à-tête, la conversation ne tarit pas. Nous passâmes le reste du jour fort agréablement dans une partie de campagne.

Il doit aller voir ce soir Miss Fermor, pour qui il a une lettre de la divine Emilie: je l'accompagnerai dans cette visite.

C'est un beau jeune-homme, mais non pas de ce caractère de beauté qui me semble mériter seul ce nom. Il a un teint gracieux & fleuri, des traits fins, des cheveux blonds, & l'œil clair. Ses manières ne sont pas tout-à-fait empesées; mais, à mon avis, elles sont



insipides & sans vivacité. Bien fait & avec une figure qui ne manque pas d'agrémens, il n'a point ce ton aisé, cet air du monde que je préfère à des manières plus symétrisées. En un mot, il est exactement ce qu'en Angleterre nos Miladys de village appellent un *homme doux*, un *joli homme*. Il s'habille avec élégance, il a de beaux chevaux, & la livrée la plus propre que j'aie vue en Canada. Son abord est honnête & froid, sa conversation froide est celle d'un homme instruit plutôt que spirituel; & il me semble plus fait pour l'estime que pour l'amour. Pardonnez-moi, ma chère, si je vous dis en confidence, qu'il s'offre à mon imagination sous les traits de l'homme que forma Prométhée du limon de la terre, avant qu'il eût ravi le feu du ciel pour l'animer.

Vous m'accuserez peut-être, d'être trop sévère dans l'examen de sa personne. J'avois conçu la plus haute idée d'un homme digne de fixer le cœur d'Emilie Montague: il se pourroit bien que cette prévention influe d'une manière défavorable sur le jugement que je porte de Sir George. Je vous l'avoue franchement, je croyois qu'il n'y avoit que la beauté même qui fût capable de plaire à la beauté; & je n'ai pas encore changé de sentiment. Je trou-

verai quelque feu secret, quelque étincelle cachée, lorsque je le connoîtrai mieux.

Je veux être dans la plus grande intimité avec Sir George, afin de voir & de lire dans son ame. Je suis difficile quand il s'agit d'un mari pour mon Emilie. Il doit avoir des grâces, de l'esprit, de la sensibilité, ou il ne sauroit la rendre heureuse.

Il m'a remercié de mes attentions pour Miss Montague. Croiriez-vous que ces remerciemens m'ont paru singuliers? Je les aurois pris volontiers pour de l'impertinence; je ne suis pas encore sûr qu'ils ne soient quelque chose d'approchant, quoique son air n'annonçât qu'un excès de politesse : au moins elle étoit déplacée.

Il entre : nos chevaux sont à la porte. Adieu!

Tout à vous

EDOUARD RIVERS.

*A huit heures du soir.*

Nous sommes de retour : à chaque moment il me plaît moins. Miss Fermor avoit compagnie, des Françaises & des Angloises; j'ai cru lire dans leurs yeux une extrême envie de fixer l'attention du Baronet. Vous ne sauriez vous imaginer ce que c'est qu'un ti-

tre en Amérique ; vous n'avez pas d'idée de l'effet qu'il produit dans ce nouveau monde. Il faut rendre justice à ces dames : elles avoient des attraits capables d'engager un cœur. Le cercle étoit des mieux choisis. La promenade, & les honnêtetés qu'il a reçues de tant de jolies femmes lui donnoient un éclat extrêmement favorable au desir qu'il avoit de plaire, desir qui perçoit au travers de sa tranquillité naturelle. Il a essayé deux ou trois fois d'être gai, il n'a pas réussi : sa vanité tout exaltée qu'elle étoit, n'a pu lui inspirer de la vivacité. La vanité me semble pourtant être la passion dominante, si toutefois une ame si froide est susceptible de quelque passion.

Oh ! ma chere Lucie, que la sensibilité a de charmes ! C'est un aimant qui attire tout à lui. La vertu se fait estimer ; le genie & les talens excitent l'admiration ; la beauté inspire un desir passager ; la sensibilité seule fait naître l'amour.

Cependant, la tendre & sensible Emilie — non, ma chere, je ne puis me le persuader, cela n'est pas possible. Elle s'imagine qu'elle l'aime : elle ne l'aime pas. Son cœur la trompe ; il faut que sa bonté lui peigne son arant sous des traits qu'il n'a pas. L'estime qu'il a pour elle, car je ne le crois pas capable d'un sentiment plus tendre, peut bien l'élever au

dessus de son état naturel de végétation, en présence de son amante; il y retombera, dès qu'elle sera sa femme.

Si j'ai quelque connoissance des hommes, il fera un mari froid, & civil, indifférent & honnête, silencieux & insipide jusqu'au dégoût. J'en juge parce qu'il est aujourd'hui, amant tranquille, sans passion, & presque de glace. Le connoissant insensible, elle ne craindra point de rivales; & pour lui, sa vanité lui donnera toutes les apparences d'un homme heureux. Les amies d'Emilie la féliciteront de son choix: elle sera enviée de tout son sexe. Sir George, sans lui manquer essentiellement, la chagrinerà sans cesse parce qu'il est incapable de répondre aux attentions fines, aux égards, aux sentimens exquis d'une ame comme celle d'Emilie. Elle cherchera envain l'amant & l'ami qu'elle se flatte de posséder. Ne sachant néanmoins de quoi se plaindre, elle s'accusera elle-même de caprice, toute étonnée de se trouver malheureuse avec *le meilleur des maris.*

Oui, je tremble pour son bonheur: je fais combien il est rare de rencontrer parmi nous cette précieuse sensibilité qui est le partage de votre sexe, & combien de ceux dans qui elle se trouve, usant leur cœur par une suite de galanteries frivoles, n'ont plus à offrir à une

épouse que de l'apathie & du dégoût. Je connois peu d'hommes capables de la rendre heureuse; mais ce Sir George — Lucie, je perds patience.

Vous ai-je dit que Miss Fermor a autant d'amans qu'il y a d'hommes ici? En revanche elle est haïe de toutes les femmes: marque non-équivoque qu'elle plaît à l'autre sexe.

---

### LETTRE XIII.

A Miss FERMOR, à Silléri.

*Montréal, le 2 Septembre.*

**M**A chere Isabelle s'imaginera plus aisément que je ne puis l'exprimer, combien je suis charmée d'apprendre qu'elle est en Canada. J'ai la plus vive impatience de la voir; mais comme Mistress Melmoth a dessein d'aller dans quinze jours à Quebec, je l'attendrai. Mon amie voudra bien me pardonner ce délai dont je souffre plus qu'elle. Pour moi, j'irai à Silléri. Je languis d'embrasser ma tendre amie: j'ai mille bagatelles à lui dire, qui n'intéressent que l'amitié.

Vous me félicitez, ma chere, de la perspective agréable qui s'offre devant moi: il est vrai,

c'est un bonheur précieux que d'épouser un jeune-homme riche, aimable, amoureux, & du plus beau caractère.

C'est à mon oncle que je dois ce bonheur : j'ai reçu cet amant de sa main. Sir George est tel qu'on vous l'a dépeint. Certainement, il faut qu'il m'aime puisqu'il m'épouse malgré la disproportion de fortune. Je suis heureuse ; pourrois-je ne pas l'être.

S'il me reste quelque chose à désirer, c'est que ma tendresse pour lui soit plus vive : peut-être aussi que ce souhait est romanesque. Je le préfère à tous les autres hommes ; cette préférence n'est pas aussi forte, aussi animée que je voudrois ; au moins, elle me semble trop languissante, comme si c'étoit plutôt de l'amitié que de l'amour. Je le vois avec plaisir ; & je le quitte sans regret : cela me chagrine. Il mérite toute mon affection ; & il n'y auroit que le plus étrange caprice qui pût me faire trouver quelque défaut dans lui.

Vous avez raison ; le Colonel Rivers est très-aimable. Il a passé six semaines avec nous ; & le jour de son départ, il nous sembloit que nous le voyions pour la première fois. Sa conversation est vive, enjouée & toujours neuve. C'est l'homme du monde que l'on désireroit le plus d'avoir pour ami. Je serois disposée dès-à-

présent à lui faire part des sentimens les plus secrets de mon cœur. J'ai même plus de confiance en lui que dans Sir George que j'aime. Il a un air doux, attentif, insinuant & tout-à-fait propre à plaire aux femmes. Sans dessein, sans prétentions, il gagne le cœur sous le caractère d'un ami, parce qu'il ne paroît devoir jamais devenir un amant : il prend un si vif intérêt à votre bonheur, qu'il acquiert le droit de connoître vos plus intimes pensées. Ne pensez-vous pas, ma chere, que les hommes de ce caractère sont dangereux. Prenez garde à vous, Isabelle; le danger est d'autant plus proche que l'on s'en défie moins. Pour moi, je trouve ma sûreté dans ma situation présente.

Sir George aura le plaisir de vous remettre cette lettre : il m'a promis de revenir dans peu de jours. Aimez-le pour l'amour de moi, quoiqu'il mérite d'être aimé pour lui-même; il le mérite, je vous en assure.

Adieu, ma très-chere Isabelle.

Votre très affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE

## L E T T R E XIV.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

*Quebec, le 15. Septembre.*

CROYEZ-moi, mon ami, vous vous trompez : ce goût errant & libertin, n'étant pas naturel, ne conduit point au bonheur. L'ardeur même avec laquelle vous poursuivez le plaisir, est une marque que vous ne l'atteignez point. L'amour ne donne de véritables délices, que lorsque le cœur commence à être épris; & vous ne donnez pas au vôtre le temps de s'attacher. Telle est la foiblesse humaine, la plus tendre passion peut s'ufer & faire place à une autre; mais il n'est pas dans la nature d'aimer le changement pour le changement même; ou, si c'est un goût, c'est un goût dépravé. Les jeunes-gens sont volages par air & par vanité; les vieillards sont inconstans par défaut de passion; les hommes, particulièrement les hommes de bon-sens mettent leur bonheur dans un tendre attachement qui ne peut pas avoir plus d'un objet. L'amour est un plaisir intellectuel: les sens ne sont que foiblement affectés, quand le cœur ne dit mot.

*I Part.*

D



Cette vérité se trouve confirmée même entre les murs du ferrail ; dans cette foule de beautés rivales, si empressees à plaire au Sultan, il y a ordinairement une beauté favorite qui regne sur son cœur. Toutes les autres sont plus pour la pompe & l'ostentation que pour le plaisir : il les voit à peu près du même œil que les vains ornemens de son palais dont elles sont réellement une partie considérable & précieuse.

Avec autant de bien que vous en avez, vous devriez vous marier. J'ai autant à dire que vous contre l'état que je vous propose, je veux dire le mariage, surtout à présent. Mais je suis sûr que deux personnes délicates & sensibles, unies par l'amitié, le goût, la conformité de sentimens, & cette inclination vive & tendre qui seule mérite le nom d'amour, trouveront dans le mariage le bonheur qu'elles chercheroient en vain dans toute autre sorte d'attachement.

Vous êtes à même de choisir : vos richesses vous mettent au dessus d'un engagement intéressé. Cherchez une compagne, une confidente ; une tendre amie qui ait les graces & l'amabilité d'une maîtresse : surtout scyez sûr qu'elle vous aime, que vous avez toutes ses affections, que vous remplissez toute son ame.

Tr  
&  
sien  
J  
pitr  
Ge  
ven  
ave  
roit  
la p  
Je  
feil  
cela  
rone

A M

P  
aux  
dans  
bonh

Trouvez une telle femme, mon cher Temple, & vous ne sauriez unir trop tôt votre sort au sien.

J'aurois mille choses à ajouter sur ce chapitre; mais je parts dans la minute avec Sir George Clayton, pour aller voir le vice-gouverneur de Montréal. Je ferois cette visite avec plaisir, quand même elle ne me fourniroit pas l'occasion de présenter mes respects à la personne de son sexe que j'estime le plus. Je ne joindrai pourtant pas l'exemple au conseil: mon bonheur n'est pas assez grand pour cela; elle a des engagements avec le jeune Baronet que j'accompagne. Adieu! Je suis

Votre ami

ED. RIVERS.

---

## LETTRE XV.

A Mifs EMILIE MONTAGUE, à Montréal.

*Sillery, le 16 Septembre.*

**P**RENEZ garde, ma chere Emilie, de tomber dans un inconvénient assez ordinaire aux ames sensibles & délicates, qui consiste dans un raffinement excessif sur l'article du bonheur.

Sir George est beau comme un Adonis, & d'un excellent caractère ; vous en convenez : il a du bien, de la jeunesse, de la santé, de l'éducation, & de l'amour pour vous : vous aurez des robes superbes, des bijoux de prix, une belle maison, des meubles magnifiques, & un équipage à six chevaux : vous goûterez toutes les douceurs du mariage avec un beau jeune homme qui vous adore, *que vous voyez avec plaisir & que vous préférez à tous les autres hommes* ; & vous n'êtes pas encore contente ! Pourquoi ? . . parce que vous ne sentez pas pour lui à vingt-quatre ans, cette passion romanesque qu'on n'éprouve qu'à quinze, ou pour mieux dire cette passion idéale qui n'exista jamais que dans une imagination échauffée.

Pour être heureux dans ce monde, il ne faut pas porter ses idées trop haut. Si j'aimois un homme aussi riche que votre Baronet, seulement la moitié autant que vous l'aimez, je n'hésiterois pas un moment à l'épouser. Contentez-vous de l'aifance, de l'opulence, & de l'affection d'un homme aimable, sans vouloir que la vie soit, ce qu'elle ne peut pas être, un ravissement continuel de plaisir. Je crains, ma chère, que vous n'ayez trop de sensibilité pour être heureuse : ce seroit dommage d'être

misérable par la disposition la plus propre au bonheur.

Je me sens d'humeur à moraliser ce matin sur la vanité des souhaits & des espérances, & sur la folie des vaines peintures de félicité que se font les pauvres habitans de ce monde sublunaire. . . Toute réflexion faite, le sujet est un peu épuisé, & j'ai la manie d'être originale. Les moralistes nous promettent tous de nous montrer la route du vrai bonheur, & ils finissent par nous indiquer celles qui nous en éloignent: conclusion fort consolante, en vérité! Ils nous disent bien ce qu'il n'est pas. Qu'est-il? en quoi consiste-t-il? Cette question les embarrasse autant que nous autres femmes qui ne sommes point auteurs. S'ils étoient de bonne foi avant que de prendre la plume, ils s'épargneroient beaucoup de peine, & à nous de la mauvaise humeur: car je suis en colere contre ces faiseurs de belles promesses, qui n'en peuvent pas tenir une seule. Cette fureur de chercher un trésor que l'on fait introuvable est une imagination plus bizarre qu'ingénieuse, eût-elle l'avantage d'amuser celui qui cherche, & ceux qui ne sont que les spectateurs tranquilles de ses vaines poursuites. Je voudrois qu'on se proposât un but en écrivant, ou qu'on eût la bonté de ne pas écrire.

Je suis si dégoûtée des livres de morale, que je me mettrai un beau jour à composer un système *d'éthiques*, d'après mes propres idées : il sera court, clair, sensible, plus abondant en pensées qu'en paroles ; plus près de l'Epicuréisine, que de l'hypothèse Stoïcienne, mais champêtre, plein de sentiment, & passablement épuré ; champêtre surtout, car qui ne fait que la vertu est une bergère ? Toutes les mamans vous diront que c'est un être inconnu à la ville.

Que j'aurai de plaisir à voir ma chère Emilie ! Je prévois néanmoins que votre présence opérera ici d'étranges révolutions dans les cœurs. A présent tous les hommes sont à moi, & vous devez savoir que je n'aime point un empire divisé. Ce qui calme mes inquiétudes, c'est que le bruit de votre prochain mariage est parvenu jusqu'à nous. Venez, Emilie, vous le pouvez, je le desire ; mais amenez Sir George ; dans la circonstance où vous êtes, je crois votre beauté moins formidable.

Quand je vous dis que tous les hommes soupiraient à mes genoux, *c'est la pure vérité*. Il y a pourtant ici des femmes dont je pourrais envier les attraits ; mais je flatte, je caresse ; les amoureux n'y résistent pas. Je suis bonne, très-bonne avec les femmes ; avec les hommes

je suis naturellement coquette, oui, coquette, & coquette raffinée, artificieuse, passez-moi cette expression, ma chere. Je fais rougir à propos, baisser les yeux, soupirer, jouer la distraction, agiter mon éventail, paroître si agréablement confuse —. Vous ne sauriez croire, ma bonne amie, combien les hommes sont fous; je tiens toutes leurs ames dans ma main, & je les pétris à mon gré. Si vous ne m'aviez pas prévenue, j'aurois voulu posséder, seulement une semaine, votre gentil Baronet à blonde chevelure, je lui aurois fait tourner la tête; cependant je ne lui crois pas un cœur fort combustible: il est plutôt d'un caractère doux, tranquille & composé. Il a de la vanité, c'est assez pour tomber dans mes filets.

Je chargerai, ou votre amant, ou le Colonel Rivers, de vous remettre cette lettre. Vous êtes bien cruelle de nous les enlever tous les deux à la fois. Heureusement, nous aurons bientôt un ample dédommagement: le Gouverneur nous amene un essaim de petits-mâtres.

Ne trouvez-vous pas que le soleil a infiniment plus de clarté ici qu'en Angleterre? Le soleil de ce pays me plaît beaucoup, sans parler de la lune, & je vous assure que je n'ai vu de beau clair de lune qu'en Amérique.

Mon cher pere vous fait mille complimens & mille félicitations : vous savez les careffes qu'il vous faisoit lorsque vous n'étiez encore qu'une poupée de sept ans : il a toujours la même affection pour vous. Le voyage & l'air pur du Canada lui ont rendu la fanté ; il est rajeuni de plus de dix ans ; vous aurez de la peine à le reconnoître.

Adieu ! je vais errer dans le bois , & cueillir des fraises avec un petit capitaine , tout-à-fait élégant , qui m'aime à la folie. Le bel amusement champêtre pour des amans !

Bon jour , ma chere Emilie ,

Votre affectionnée ,

ISABELLE FERMOR.

## LETTRE XVI.

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

*Silleri, le 18 Septembre.*

**V**OTRE frere, ma chere amie , est allé à Montréal avec Sir George Clayton , dont vous avez sans-doute entendu parler , & qui est sur le point d'épouser une de mes amies ; ils vont saluer Monsieur le Gouverneur qui y est

est arrivé. Les hommes du Canada, j'entends les Anglois, aiment à changer de place, quand même ce ne seroit pas pour un mieux. Les voyages sont peu dispendieux, la route est belle, semée de points de vue agréables, & le temps fort engageant. D'ailleurs n'y ayant pas à présent de plaisirs assez vifs pour les fixer ni à Quebec ni à Montréal, ils se partagent entre ces deux endroits.

Cette fantaisie des hommes, qui est devenue à la mode, a un avantage pour les femmes: elle produit une circulation agréable de céladons, qui jette une variété infinie dans nos cercles & nos amusemens; desorte qu'après tout cette mode a son mérite & doit être encouragée.

Lucie, vous exigez trop de votre frere; l'été est charmant dans ce pays, plus beau qu'en Angleterre, la différence n'est pourtant pas assez frappante, pour exciter l'admiration. Si vous avez la curiosité de comparer nos lettres, vous verrez je crois, que nos descriptions figurent assez bien ensemble, au moins si le Colonel me dit la vérité.

En Décembre je vous peindrai notre hyver d'après nature: la saison actuelle ressemble à l'automne d'Angleterre dans son plus beau. Je dois ajouter que la beauté des soirées est au



dessus de toute description: figurez-vous une aurore boréale constante, sans le moindre nuage qui en obscurcisse l'éclat, un clair de lune pur & argenté, qui ne permet pas de regretter l'absence du soleil. C'est dommage que nous n'ayons pas toujours pleine lune; les nuits seroient préférables aux jours. Nos promenades du soir sont délicieuses; surtout à Sillery où l'on goûte un plaisir divin à s'entendre dire des douceurs, de tendres extravagances, tandis que la lune nous envoie sa lumière tremblante au travers des feuilles des arbres.

Les Dames Françoises ne se promènent qu'à la nuit, ce qui montre leur bon goût; & seulement sur les remparts de Quebec, ce qui est une fantaisie. Leur promenade favorite est une batterie particulière qui forme une espèce de petit mail. Elles n'ont pas d'idée de nos promenades champêtres, & elles ne sentent pas la dixième partie des beautés naturelles que leur offre la campagne des environs de la place; il y en a plusieurs qui n'ont jamais vu la cascade de Montmorenci, quoiqu'elle ne soit guère à plus d'une lieue de la ville. On diroit qu'elles sont nées sans le moindre degré de curiosité, sans aucune idée des plaisirs de l'imagination, & en vérité, sans d'autre desir que celui de plaire. L'amour, ou plutôt la coquetterie, la

parure & la dévotion occupent tous leurs momens. Leur vivacité & leurs charmes excusent en elles le manque d'instruction.

On m'a dit qu'il y avoit dans tout le Canada, deux femmes qui aimoient la lecture: elles font plus d'un siècle à elles deux, & passent pour des prodiges d'érudition.

*A huit heures du soir.*

Surement, Lucie, j'épouserai un sauvage. Je veux être une Princesse Indienne. La jolie chose que la femme d'un Chef de Hurons! Elle mène la vie la plus agréable. On exalte la bonté des maris François. Parlez-moi d'un mari Indien: il laisse sa femme faire un voyage de cinq cens milles, sans lui demander où elle va.

J'étois assise après dîner, un livre à la main, dans un bosquet d'aubépine, près du rivage, lorsqu'un éclat de rire qui venoit de la riviere m'a fait tourner les yeux de ce côté; j'ai vu un canot de sauvages qui abordoit; il y avoit six femmes, & deux ou trois enfans, sans homme. Elles ont pris terre, ont attaché le canot au tronc d'un arbre, & trouvant un ombrage frais elles s'y sont arrêtées entre les buissons qui couvroient le rivage, assez près de moi. Elles ont fait du feu, ont grillé quelques poissons, & après avoir puisé de l'eau dans la riviere, elles

se font affises sur le gazon pour y prendre leur frugal repas.

J'ai couru vite à la maison; j'ai dit à un domestique de prendre du vin & quelques provisions froides & de me suivre. Revenue auprès de mes Indiennes, je leur ai demandé en François si elles étoient de Lorette; elles ont fait signe qu'elles ne m'entendoient pas. Je leur ai fait la même question en Anglois; la plus ancienne m'a répondu qu'elles n'étoient point de cette habitation, que leur pays étoit aux extrémités de la Nouvelle-Angleterre; que leurs maris étant allés à une partie de chasse de plusieurs jours dans les bois, la curiosité & le desir de voir leurs freres les Anglois, qui avoient conquis Quebec, leur avoit fait traverser le grand fleuve, & qu'elles retourneroient chez elles dès qu'elles auroient vu Montréal. Elle m'a prié poliment de m'asseoir & de manger avec elles, ce que j'ai fait d'autant plus volontiers que j'avois apporté de quoi les regaler. Nous sommes bientôt devenues bonnes amies. Deux bouteilles de vin ont cimenté notre amitié, & les ont tellement égayées qu'elles ont dansé & chanté, m'ont prise par la main, & sont devenues si folles de moi, que je craignois de ne pouvoir pas m'en défaire aisément. En effet elles ne vouloient pas me quitter; enfin après trois heures qu'à

duré cette rencontre assez plaisante, je leur ai persuadé, non sans quelques difficultés, de continuer leur voyage: j'ai fait remplir leur canot de nouvelles provisions de viande & de vin, & leur ai donné un mot de recommandation pour le Colonel Rivers, afin qu'elles ne fussent pas étrangères à Montréal.

Adieu! Mon pere arrive de Quebec, & amene compagnie à souper.

Je suis toute à vous, pour la vie,

ISABELLE FERMOR.

P. S. Ne trouvez-vous pas, ma chere, que nos bonnes sœurs les Indiennes mènent une vie à peu-près semblable à celle de nos Bohémiennes. Le parallele m'a frappée, quand je les ai vu danser. Je vous assure qu'il y a aussi beaucoup de ressemblance entre leurs personnes: j'ai vu une jolie Bohémienne d'un âge mûr qui avoit le teint & les traits d'une Indienne. Les unes & les autres portent la marque des enfans du soleil.

---

 LETTRE : XVII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Repentigny, le 18 Septembre,  
à dix heures du soir.*

J'ÉTUDIE attentivement mon compagnon de voyage. Son caractère n'est pas aisé à définir. Il a le sentiment dur; rien ne fait impression sur lui. Ses yeux ont vu indifféremment les beautés variées de la campagne que nous avons traversée: il ne les a pas plus senties que les paysans Canadiens qui l'habitent. J'examinois ses yeux lorsque nous avions les plus charmants points de vue: je n'y ai pas apperçu la moindre étincelle de plaisir. Je l'ai présenté à une dame Françoisse, aussi aimable que belle, la femme d'un officier de ma connoissance; il ne l'a pas goûtée. Il s'est plaint de la fatigue & s'est retiré dans son appartement dès huit heures. Tout le monde dort à présent, je veille pour ma chere Lucie, & je lui donnerai encore quelques instans avant que de me livrer au sommeil.

Cet homme estime Miss Montague, parce qu'il la voit estimée de tout le monde: mais il

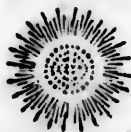
est incapable de goûter par lui-même les charmes de sa divine personne; ils ne sont pas d'un caractère à lui plaire. Je pense avec chagrin que tant de graces & de perfections soient ainsi prodiguées & comme perdues. Il y a tant d'autres *Misfes*, bonnes & indolentes comme lui, qui pourroient lui sacrifier leur vie & être heureuses.

La fille d'un riche presbitérien, d'un caractère fobre, doux & tranquille, élevée à la campagne sous les yeux d'une tante ou d'une grand-mère, qui se contenteroit à végéter avec lui dans une paresse fastueuse, seroit son vrai lot: car il aime le paroître, ne sachant pas sentir l'être réel. Est-ce pour lui que le ciel forma la divine Emilie? Une portion inanimée de terre & d'eau s'unir à un composé des élémens les plus actifs!

Adieu! ma chere! Nous partirons de grand matin pour Montréal.

Votre frere & votre ami,

ED. RIVERS.



---

 LETTRE XVIII.

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

*Montréal, le 19 Septembre,  
à onze heures du matin.*

**N**ON, Lucie, il n'est pas possible qu'elle l'aime. Son ame lourde, infensible, maniérée, n'est pas faite pour celle d'Emilie; esclave des regles, du cérémoniel, de l'étiquette; il n'a que les idées d'un Ecuyer. Il y a trois heures que nous sommes en ville, & il ne l'a pas encore vue. Quel empressement! Sa parure l'a beaucoup occupé: il veut saluer auparavant le Gouverneur qui est allé promener à cheval & qu'on attend à tout moment. Pour moi, je supporte impatiemment ce délai; mais quoiqu'ami de la maison, il ne me conviendrait pas d'aller voir Mifs Montague sans lui: ce seroit un reproche, un affront. Que nos ames sont différentes! J'aurois volé à ses genoux: elle auroit eu la préférence sur le plus grand prince de l'univers.

Le Gouverneur vient d'arriver. Adieu, jusqu'à ce que nous ayons fait cette visite. Nous irons delà chez le Major Melmoth qui est en

ville avec sa famille, & demeure à quatre pas d'ici. Ciel! quel feu! quel cœur! quel amant! n'est-ce pas profaner ce nom que de le lui donner?

*A une heure.*

Je me trompois, Lucie, elle l'aime. Cela m'étonne, mais elle l'aime. Ce limon à demi façonné a touché le cœur sensible d'Emilie. En vérité! l'amour est un enfant plein de caprices. Ce n'est pas un effet de la sympathie; il ne fauroit y en avoir entre deux ames si différentes. Je suis choqué: elle se dégrade dans mon esprit: je l'estime moins. Je m'attendois qu'elle n'aimeroit qu'un homme sensible & tendre comme elle.

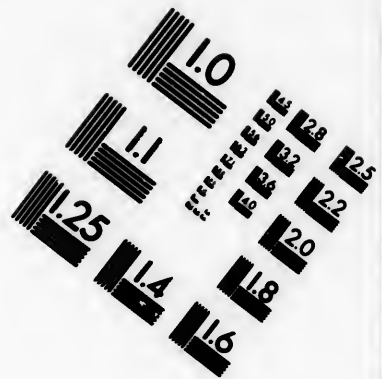
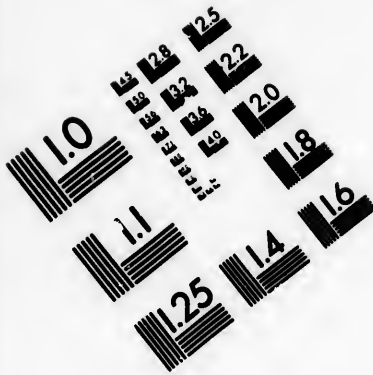
Oui, ma chere, je le répète, elle l'aime. J'ai observé sa contenance lorsque nous sommes entrés. Elle a rougi, pâli, tremblé; sa voix foiblissoit; chacun de ses regards annonçoit l'émotion de son ame.

Elle est plus pâle aujourd'hui qu'elle ne l'étoit la dernière fois que je l'ai vue; elle m'a paru moins belle, & plus touchante que jamais. Il y a dans son air une langueur, & dans ses façons une douceur timide, qui sont les marques naïves d'un cœur amoureux. Toute la tendresse de son ame est dans ses yeux.

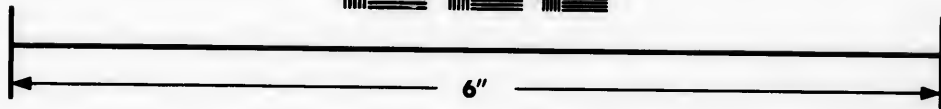
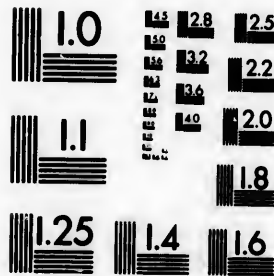
Vous avouerez-vous mon injustice? je hais cet







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

homme parce qu'il a le bonheur de lui plaire ; ce qui ne m'empêche pourtant pas d'avoir pour lui les égards & la politesse que je dois à tout le monde.

Je commence à craindre que ma foiblesse ne soit plus grande que je ne la soupçonnois.

*Le 22, au soir.*

Certes, je suis fou, Lucie ; qu'ai-je à prétendre ? — Vous aurez de la peine à vous imaginer l'excès de ma folie. Je suis venu après dîner chez le Major Melmoth. Emilie faisoit un piquet avec Sir George. Croiriez-vous que je me suis figuré qu'on manquoit d'égards pour moi ? A peine lui ai-je dit quelques mots ; & quoique j'eusse la plus forte envie de passer la soirée avec elle, je suis revenu immédiatement chez moi, agité de diverses pensées qui n'étoient à l'avantage ni de l'un ni de l'autre. Après avoir fait trois ou quatre tours dans ma chambre, j'ai pris mon chapeau, & suis allé chez la plus belle Françoise de Montréal. Sa maison est précisément vis-à-vis de celle du Major ; & ses fenêtres donnent sur l'appartement où étoient nos amans. Dans l'excès de mon dépit, je l'ai priée de m'accorder l'honneur de lui donner la main à un petit bal que nous avons demain en ville, & d'y danser avec elle. Avez-vous ja-

mais vu un enfantillage pareil ? A peine seroit-il pardonnable à quinze ans.

Adieu ! le courier va partir. Je vous écrirai encore dans peu de jours.

Tout à vous,

ED. RIVERS.

P. S. Le Major Melmoth m'a dit que la nocce se feroit dans un mois à Quebec, où les nouveaux époux s'embarqueront d'abord pour l'Angleterre. Je n'y serai pas : je n'aurois pas le cœur de la voir s'immoler elle-même au malheur ; elle sera la plus infortunée des femmes avec cet homme-là, tout baronet qu'il est. Je lis dans son caractère ; sa vertu consiste à n'avoir point de vice essentiel : ses bonnes qualités sont toutes du genre négatif.

---

## LETTRE XIX.

A Miss FERMOR, à Silléri.

*Montréal, le 24 Septembre.*

**J**E n'ai qu'un moment, ma chere Isabelle, pour vous dire que j'ai reçu votre dernière lettre ; toute cette semaine s'est passée dans un tracas continuel.

Vous vous trompez, ma bonne amie; je ne desire point de ressentir une passion romanesque & puérile, je me contenterois de cette amitié tendre & vive, seule capable de rendre heureuse une union aussi intime que celle du mariage. Je voudrois plus de conformité entre nos caracteres, nos sentimens & nos goûts.

Mais je ne vous dirai plus rien sur cet article, jusqu'à ce que j'aie le plaisir de vous voir à Silléri. Nous allons partir, *Mistress Melmoth* & moi, sur un vaisseau qui met à la voile dans un ou deux jours, on nous dit que c'est la plus agréable & la plus commode de toutes les manieres de faire le voyage, vu l'état de *Mistress*. Le Colonel Rivers est si poli, qu'il veut bien différer son départ pour nous accompagner. Le Major avoit demandé cet acte de complaisance à Sir George, qui a préféré le plaisir de briller à Quebec tant par lui-même que par ses chevaux, à celui d'y conduire sa Maitresse. Je vous avoue que cette indifférence me choque: il pouvoit se dispenser d'augmenter le cortège du Gouverneur; on ne l'y attendoit pas, & du reste la circonstance étoit pour lui une excuse suffisante: tout le monde fait notre futur mariage. Il n'étoit pas décent que deux femmes allassent seules à Quebec; & il ne l'est guere qu'un autre hom-

me que lui m'y accompagne : ma vanité est piquée au vif. J'attends de lui mille fois plus d'égards depuis l'augmentation de sa fortune; il semble en avoir moins. Je le vois avec chagrin, & vous le dis l'amertume dans le cœur. Je n'ose supposer qu'il se prévaut de ses richesses & de son titre: il est plus porté à se prévaloir de l'inclination qu'il me suppose pour son aimable personne; cette inclination n'est pourtant point assez forte pour me faire supporter le plus léger manquement de sa part.

Je suis dans une disposition d'esprit où il aura plus de peine à me plaire que jamais; soit que ce changement vienne de lui ou de moi, de sa conduite ou de mon tempérament. Je ne fais comment cela se fait; je me trouve plus éclairée sur ses défauts qu'auparavant: ils me choquent davantage. Sa froideur m'allarme; ma chere amie, elle est si opposée à la sensibilité de mon ame! Je commence à douter qu'il ait réellement un aussi excellent caractère que je le pensois; en un mot, je doute qu'il puisse me rendre heureux.

Quand vous devriez m'accuser d'un excès d'orgueil, je vous dirai que je suis moins inclinée à l'épouser à présent que lorsque nous étions égaux du côté de la fortune. Je l'aime assurément; je suis habituée à le regarder com-

me un époux qui m'est destiné. Avec tout mon amour , je ne veux pas m'imposer le joug d'une obligation.

Je vous ouvrirai mon cœur , quand nous nous verrons; je ne suis pas aussi heureuse que vous l'imaginez : ne m'accusez point de caprice; peut-on prendre trop de précautions lorsqu'il s'agit du bonheur de toute la vie.

Adieu! Je suis

Votre fidele

EMILIE MONTAGUE.

## L E T T R E XX.

A Miss RIVERS , Clarges - Street.

*Silleri , le 24 Septembre.*

**J**E chante la palinodie : je ne veux plus être une princesse Indienne. Elles me font pitié, ces bonnes sauvages : elles exaltent leur liberté, elles sont esclaves dans le point le plus essentiel. Les meres marient leurs filles sans consulter leur inclination , & celles - ci sont obligées de se soumettre à cette cruelle tyrannie. Chere Angleterre! où la liberté, n'est point, comme parmi ces odieux sauvages,



aussi féroce qu'eux, mais douce, aimable, conduite par la main des graces. Il n'y a point de vraie liberté que la nôtre. Elles peuvent vanter le privilege de se choisir un chef; vaut-il celui de se donner un mari?

J'ai assisté à un mariage Indien: j'avois des vapeurs à périr; jamais je n'ai vu de couple aussi maussade, ni d'assortiment si ridicule.

Adieu! Ce spectacle m'a donné de l'humeur pour plus d'un mois.

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

## LET TRE XXI.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

*Montréal, le 24 Septembre.*

**C**E que vous dites, mon cher ami, est plus vrai que je ne voudrois: le caractère de nos Angloises est généralement trop réservé. Leur abord est froid & repoussant; elles se feroient un crime d'être engageantes, elles ont presque peur de plaire.

C'est à cette réserve mal-entendue que je crois devoir attribuer la grossiere débauche de

la plupart de nos jeunes hommes. La gravité des femmes vertueuses les rébute : leurs manières trop imposantes les éloignent ; & ils se livrent à ces filles perdues dont le commerce avilit leurs ames.

Les Angloises, avec de la beauté, du bon sens, de la sensibilité & de la douceur, autant pour le moins que les femmes d'aucune autre nation, sont celles de tout le sexe qui plaisent le moins. La confiance qu'elles ont dans les charmes qu'elles tiennent des mains de la nature, & dans ces qualités tout-à-fait aimables que l'envie ne sauroit leur refuser, leur fait négliger l'acquisition de ces petites graces enchanteresses qui n'ont point de nom, que l'on ne peut définir, qui donnent à la beauté une force irrésistible, & peuvent même la suppléer.

Elles se contentent d'être bonnes & belles, sans considérer que la vertu & la beauté sans ornemens commandent l'estime & n'inspirent point l'amour. Ces deux sentimens sont pourtant nécessaires en mariage, qui est l'état que toute femme honnête se propose. Les meres, les nourrices, les tantes & les cousines ont beau dire le contraire ; je ne changerai de sentiment que quand j'aurai un autre cœur. Je souhaiterois que nos Angloises voulussent  
bien

bien réfléchir pour un moment aux graces infinies de la vertu lorsqu'elle sourit. Celle des femmes devoit avoir la douceur & l'aménité de leur sexe : qu'il seroit doux, qu'il seroit aisé de plaire !

Il y a ici une seule personne que je souhaiterois que vous vissiez, pour vous faire mieux comprendre tout ce que je pense au sujet des femmes. C'est bien l'ame la plus pure, l'esprit le plus agréable, & avec cela la beauté la plus parfaite que je connoisse. On ne la voit point impunément. Elle unit aux tendres graces d'une Françoisse, la pudeur, la délicatesse & la douceur naïve d'une Angloise.

Rien n'est plus obligeant & en même temps plus adroit, mon cher Temple, que la maniere dont vous m'offrez, sous le nom de legs anticipé, votre terre située dans le Comté de Rutland ; il m'est impossible de l'accepter. Mon pere, qui me connoissoit naturellement plus prodigue qu'il ne convenoit à ma fortune modique, a pris soin d'étouffer cette passion par une autre ; il m'a inspiré un tel amour de l'indépendance que je ne puis me déterminer à avoir obligation à qui que ce soit, pas même à vous.

D'ailleurs ce legs dont vous parlez ne peut être qu'hypothétique, au cas seulement que vous ne vous mariez pas ; & moi, qui suis persuadé

dé que vous vous marierez, je ne pourrois profiter de votre générosité, sans frustrer vos enfans d'un bien qui leur appartiendra.

Je ne desiré pas d'être plus riche tant que je resterai garçon; & la seule personne que j'ai souhaité d'épouser, celle pour qui je sens une passion véritable, sera mariée dans trois semaines à un autre. Je ne dépenserai pas ici tout mon revenu; ne serai-je pas riche? Pour vous tranquilliser à cet égard, sachez que j'ai quatre mille livres sterlings de bien fonds; & que, par l'égalité établie ici, un enseigne est obligé de faire presque autant de dépense que moi; il se ruine infailliblement, & moi j'amasse de l'argent.

Vous me faites pitié, mon cher; pouvez-vous parler de bonheur dans le train de vie que vous menez? Trouver un plaisir réel dans la possession d'une beauté vénale? Vous risquez de vous former une habitude qui corrompra votre goût, & vous rendra incapable de sentir les douceurs de la tendre amitié pour laquelle la nature a formé un cœur comme le vôtre, & qui ne se trouve que dans l'union conjugale: j'entends une union de choix.

On dit que les mariages d'inclination sont ordinairement malheureux. Rien n'est plus faux, ou bien l'inclination qui les forme, n'est

qu'un desir sensuel qui s'éteint dès qu'il est satisfait par la jouissance. Mais l'amour, ce tendre enfant de la sympathie & de l'estime, ce pur sentiment du cœur, est un don du ciel, & le seul bonheur digne de nos poursuites : c'est une amitié délicate & vive, animée par le goût, par l'envie de plaire; le temps, au lieu de l'affoiblir, en rend chaque jour le sentiment plus cher & plus intéressant.

Vous seriez tenté de me croire un peu romanesque dans mes idées : écoutez un homme de plaisir sur le même sujet : c'est l'élégant, le voluptueux Saint-Evremond, le Pétrone du dernier siècle, qui parle en ces termes des douceurs de l'amitié conjugale.

„ Je crois que c'est ce mélange de tendresse,  
 „ ce retour d'estime, ou, si vous voulez, cet-  
 „ te ardeur mutuelle à se prévenir par des té-  
 „ moignages obligeans, en quoi consiste la dou-  
 „ ceur de cette seconde espece d'amitié.

„ Je ne parle point d'autres plaisirs qui ne le  
 „ sont point tant en eux-mêmes, que dans l'af-  
 „ surance qu'ils donnent de la parfaite possession  
 „ des gens que l'on aime. Ce qui me semble si  
 „ vrai que je ne crains point de dire que, si  
 „ l'on est assuré de la parfaite tendresse d'une  
 „ femme, on en peut souffrir la privation aisé-  
 „ ment; & qu'ils ne doivent entrer dans l'or-

„dre de l'amitié, que comme des marques &  
„des preuves qu'elle est sans réserve.

„ Il est vrai que peu de gens sont capables  
„ de la pureté de ces sentimens. Aussi ne voit-  
„ on guere de parfaite amitié dans les maria-  
„ ges, au moins pour long-temps. L'objet des  
„ passions grossieres ne peut soutenir un aussi  
„ noble commerce que l'amitié.”

Vous voyez que les plaisirs dont vous faites cas sont les moindres de ceux qu'une véritable tendresse procure, au jugement même des partisans de la volupté.

Mon cher Temple, tout ce que vous connoissez de l'Amour, n'est rien en comparaison de cette douce union des ames, de cette précieuse sympathie de deux cœurs épris l'un de l'autre, dont vous n'avez pas seulement l'idée.

Vous avez vu la beauté; elle vous a inspiré une émotion passagere; mais vous ignorez encore ce que c'est qu'un attachement réel: vous ne connoissez point cette tendresse irrésistible, ce délire de l'ame, cet amour qui acquiert de la force en s'épurant.

Je vous en dis peut-être trop. Excusez-moi, mon ami; je desire ardemment votre bonheur; j'en ai d'autant plus de mérite que je n'ai moi-même aucune espérance de goûter celui que je desire.

Je voudrais vous voir suivre le plan de vie que je crois le plus propre à me rendre heureux, parce que je fais que nos deux âmes sont de la même trempe. Vous avez pris une autre route, vous reviendrez sur vos pas pour rentrer dans la mienne. Sensible aux plaisirs délicats, je n'ai point de goût pour les autres; ou plutôt, il n'en est point d'autres, pour les âmes bien nées. La liste de mes amours, n'est pas grande: c'est l'effet de la délicatesse de mon goût, plutôt que la sévérité de mes mœurs, permettez-moi de parler ainsi à un ami; j'ai rarement aimé, parce que je ne puis aimer sans estimer.

Croyez-moi, le plaisir d'aimer, même sans espoir de retour, est supérieur à la volupté des sens, quand le cœur n'y prend point de part. Un Poète François a raison de dire

——— *Amour,*

*Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines.*

Il n'y a point-là d'exagération. Vous direz, sans-doute que je suis fou: je viens de quitter une femme qui seroit capable de faire tourner la tête à tout l'univers. Adieu!

ED. RIVERS.

## L E T T R E XXII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Sillery, le 25. Septembre.*

J'AI rodé dans les environs , entrant dans toutes les cabanes de payfan , faisant partout mille questions , pour satisfaire la curiosité de mon amie. Quant à mon pere , quoique vos questions s'adressent proprement à lui , comme il est fort affairé , vous voudrez bien , pour cette fois , recevoir sa réponse de ma main.

La vie des Canadiens ressemble en bien des choses à celle des anciens patriarches. Dans les commencemens , les terres furent partagées entre les troupes , chaque officier devint Seigneur de manoir , & chaque soldat soumis à son commandement prit une certaine quantité de terres pour la cultiver. L'avarice étant naturelle à l'homme , il arriva que les Soldats prirent plus de terres qu'ils n'en pouvoient cultiver , & qu'il n'en falloit pour faire subsister une famille ; d'où vient que l'on trouve aujourd'hui tant de terrain inculte & désert dans la plus belle partie de la province. Ceux qui eurent des enfans , & en général , ils en eurent



un grand nombre, partagerent entre eux leurs terres à mesure qu'ils se marierent, & vécutent ainsi au milieu du petit monde de leurs descendans.

Il y a des villages entiers, & même toute une île, celle de Coudre, dont les habitans prétendent venir d'une seule paire, en supposant néanmoins que leurs fils prirent des femmes dans les villages voisins, car je ne trouve aucune tradition qui dise que les freres se soient permis d'épouser leurs sœurs.

Le bled est ici fort bon, quoique peut-être inférieur au nôtre. La moisson ne se fait pas la moitié aussi gaiement qu'en Angleterre. Le paysan paresseux laisse la plus grande partie de ses terres sans culture, ne sème que l'espece de grain dont il a besoin pour sa subsistance, trop indolent & trop glorieux pour travailler pour de l'argent, desorte que chaque famille fait sa récolte en particulier, ce qui fait qu'il n'y regne point cette vive allégresse qui anime les travaux des moissonneurs attroupés pour récolter ensemble un grand terrain.

La paresse est la passion dominante dans ce pays, depuis le manant jusqu'à son seigneur. Vous ne voyez point celui-ci se proméner à pied, ni monter à cheval : il se fait traîner comme une femme dans une caleche qu'il ne

conduit jamais. Les payfans, j'entends les peres de famille, sont presqu'aussi oisifs que les seigneurs.

Figurez - vous que j'ai vu, dans une ferme voisine de notre maison, deux enfans, un garçon & une fille de dix à onze ans, beaux l'un & l'autre comme deux anges, assistés par leur grand'mere, faire la récolte d'un champ d'avoine, tandis que leur fainéant de pere, un drole de trente deux ans, robuste & nerveux, étoit couché sur le gazon, fumant sa pipe, à trente toises de nos petits moissonneurs. Le travail est le lot des deux extrémités de la vie : la force de l'âge & de la santé est livrée au plaisir : les enfans & les vieillards s'occupent : les autres paressement.

A propos de fumer, il n'est pas rare de voir ici des marmots de trois ans, sur la porte de la cabane, la pipe à la bouche, aussi graves que de petits magots chinois sur une cheminée.

Pour nos fruits, je vous ai déjà dit que nous avons une quantité immense de mures toute l'année : dès le printemps, lorsque la neige commence à fondre, on en trouve d'aussi fraîches & d'aussi bonnes qu'en automne. Les bois sont semés de fraises & de framboises ; à peine peut-on faire un pas, dans la saison, sans marcher sur des fraisiers ou fleuris ou en fruit. Nous  
avons

avons en abondance de petits raisins de Corinthe, des prunes, des pommes & des poires en abondance; peu de cerises & de raisins, encore le peu qu'il y a n'est pas d'un bon acabit; d'excellens melons musqués, & des melons d'eau en quantité, mais qui ne sont pas aussi bons à proportion que les musqués; point de peches ni autres fruits de cette espece. C'est pourtant moins la faute du climat que celle des habitans: trop paresseux pour acheter l'agréable au prix de quelques soins, ils se contentent absolument du pur nécessaire. Ils pourroient avoir tous les fruits d'Europe, excepté des groseilles, parce que l'été est trop chaud; il y a dans les bois des groseilliers du pays, on en a apporté d'Angleterre, mais le fruit tombe avant qu'il soit mûr. Les fruits sauvages, surtout les petits fruits rouges, sont ici en plus grande variété, & meilleurs qu'en Angleterre.

Puisque je suis sur le chapitre des productions naturelles du pays, je ne dois pas oublier le chanvre & le houblon qui croissent partout dans les bois. Je m'imagine qu'on pourroit cultiver le premier avec succès, si ces gens-ci vouloient se donner la peine de cultiver quelque chose.

Quelques grains de chaque espece, un peu de foin, un peu de tabac, une demi-douzaine

de pommiers , des choux & des oignons, c'est tout ce qui forme une plantation canadienne. A peine y voit-on une fleur, si ce n'est dans les bois, où il y a une belle variété d'arbrisseaux fleuris : le cerisier sauvage qui y abonde, a une fleur aussi charmante que son fruit est exquis : il égale , à mon avis , l'arbusier.

On sème ici le froment au printemps ; on ne fume point la terre , & on la travaille fort superficiellement ; est-il surprenant qu'il soit inférieur au nôtre. Le paysan s'imagine que si l'on semoit en automne, la gelée détruiroit la semence : c'est un préjugé démenti par l'expérience. J'ai vu moi-même, dans une ferme qui appartient au Gouverneur, un champ de froment, fumé & ensemencé en automne, & qui est aussi beau qu'on en puisse voir en Angleterre.

Telle est l'indolence de ces Canadiens, qu'ils ne veulent pas prendre la peine de fumer leurs terres, ni même leurs jardins. Jusqu'à l'arrivée des Anglois, on jettoit tout le fumier de Quebec dans la riviere.

Jugez de la fertilité naturelle d'un sol qui produit une riche moisson sans engrais, sans repos, & presque sans labourage. Malgré cela, nos écrivains économiques d'Angleterre ne parlent jamais du Canada sans y joindre l'é-

pithete de *Stérile*. Cette extrême fertilité est attribuée aux neiges qui séjournent cinq à six mois sur la terre. Les denrées sont chères à cause du nombre prodigieux de chevaux que l'on entretient : chaque famille a une charrette, même la plus pauvre ; & chaque fils de paysan a un cheval pour ses courses d'amusement, indépendamment de ceux qui sont nécessaires pour faire valoir la ferme. La guerre aussi a détruit le bétail ; on m'a dit pourtant qu'il commençoit à se recruter. Tout ce que je viens de vous dire n'empêche pas qu'on n'ait assez récolté de grains dans quelques cantons pour en exporter cette année en Italie & en Espagne.

Qu'en dites-vous, ma chère, n'ai-je pas du talent pour être une bonne fermière ? J'ai acquis toutes ces connoissances dans un coup d'œil sur la campagne : il y a des gens qui naissent instruits. Vous êtes surprise, sans doute, & moi, je m'admire ; jamais de ma vie je n'ai été si vaine de mes lettres, que de celle-ci.

Je vous donnerai le mot de l'énigme. Je dois tout mon savoir à un ancien domestique qui a vécu long-temps à la campagne chez mon grand-père, & qui n'ayant guère d'occupation ici, s'est attaché à connoître l'état de l'agriculture dans

un arrondissement de cinq à six milles aux environs de Quebec.

Adieu! ce sujet commence à m'ennuyer: il faut réserver quelque chose pour une autre fois. Je suis

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. A-présent que j'y pense, pourquoi n'avez-vous pas écrit à votre frere? Je vous trouve singuliere de m'exposer à montrer mon ignorance. Le Colonel qui vient former ici un établissement fait tout ce que vous demandez. Je vous comprends: ma belle amie: vous avez voulu m'entendre bavarder sans connoissance de cause. Vous voilà bien payée. Jean m'a rendu un grand service: graces à ses observations, mon nom peut figurer dans un ouvrage d'agriculture.

---

## L E T T R E XXIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Sillery, le 29 Septembre,  
à dix heures.*

**O**H! soyez en sure, Lucie; nous sommes souverainement à plaindre: je vous en

fais juge; la cour du Gouverneur est déserte: nous avons disette d'hommes, pas plus que six contre une femme. La proportion est honnête, & je voudrois bien quelle durât longtemps sur ce pied-là. Les dames prennent demain le chocolat chez le Gouverneur qui leur donne un bal jeudi. Vous ne reconnoîtriez pas Québec. Tout y est fête & plaisir: c'est le plus beau ciel du monde, un lieu de délices. Ne comptez plus me revoir en Angleterre; on est réellement quelque chose ici: vingt-sept cavaliers m'ont demandé la grace de danser avec moi; j'ai écrit leurs noms sur mes tablettes, ma mémoire n'y suffiroit pas.

Au sujet de la danse, je me trouve dans un embarras assez singulier, vous allez voir. Dans un temps de disette, lorsque tous nos élégans étoient à Montréal, je voulus bien, pour passer le temps, écouter les douceurs que me conçoit un petit capitaine d'un ton tout-à-fait gentil: je lui permis de soupirer, ne croyant pas qu'il y mît plus de sérieux que moi. Point du tout; il est vraiment amoureux; il a pris tous les airs d'un amant, pour quoi il n'a certainement point de vocation; il se formalise de ce que je ne veux pas danser jeudi avec lui. Eh bien, qu'il se formalise tant qu'il voudra: il ne dansera pas avec moi.

N'est-il pas singulier que la première petite machine qui s'avise de nous aimer, prétende qu'on lui doive du retour. Ces têtes folles m'excedent. Lucie, avez-vous plus de patience que moi? —

J'apperçois un vaisseau qui descend à pleines voiles: ce pourroit être Emilie & sa compagnie. Tous les pavillons sont arborés: on plie les voiles, on jette l'ancre vis-à-vis de la maison. C'est elle; je vole au rivage. De la musique, comme si j'y étois; une tente sur le pont: votre frere descend dans la barque. Adieu pour un moment; je vais les inviter à mettre pied à terre.

*A midi.*

C'étoit Emilie, & Mistress Melmoth avec deux ou trois jolies Françoises. Que votre frere est heureux! J'ai trouvé le thé & le café qui m'attendoient sur le tillac; & une table chargée de toutes sortes de fruits de Montréal qui sont supérieurs aux nôtres. Par parenthèse, le Colonel m'en a apporté une cargaison: il est galant au possible. Nous nous sommes réglés, puis nous avons pris terre. Ils dînent ici: nous dansons après-dîner, & à la danse succédera une petite collation dans le bois. Mon pere a envoyé chercher Sir George, le Major Melmoth qui est à Quebec, & quelques autres



amis; nous aurons la plus jolie assemblée du monde pour un impromptu. Mon pere est enchanté de sa petite Emilie: il en étoit fou lorsqu'elle étoit enfant. Je ne puis vous exprimer combien je suis heureuse de la revoir: elle est plus belle que jamais; vous savez quel goût j'ai pour la beauté; je n'ai pu de ma vie supporter une femme laide.

Adieu, ma très-chere!

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

Votre frere est beau comme un ange, ce matin. Il n'est point paré, il n'est pas non plus tout-à-fait sans parure; un deshabillé décent, élégant & enchanteur; des cheveux sans poudre, flottant au gré du vent, & dans un agréable desordre; un air vif & enjoué, des yeux qui disent mille jolies choses. Je ne lui ai jamais vu tant de gaieté. Il éclipsera aujourd'hui tous les autres hommes: les cœurs seront tous pour lui. J'en deviendrai amoureuse, s'il continue sur ce ton. Non, Lucie, il n'y a pas de risque; je lui ai fait mille agaceries; il ne m'a pas même honoré d'un sourire.

Ma chere, mon cœur est si léger! je suis si contente! J'aime Emilie de toute mon ame. Il y avoit trois ans que je ne l'avois vue; il

m'est si étrange de la retrouver en Canada. Je suis heureuse au delà de toute expression : il ne me manque plus que vous pour être au comble de la félicité.

*A trois heures.*

Le messager est de retour. Sir George est au Lac Charles avec des Dames Françaises. Emilie a rougi lorsqu'on le lui a dit. Il pouvoit bien supposer que le vent étant bon, elle seroit ici aujourd'hui. Votre frere danse avec ma belle & tendre amie ; elle ne perd rien au change ; elle a pourtant raison d'être piquée, un amant doit avoir le don de deviner, Sir George est bien maussade.

*A minuit.*

Le Baronet est entré lorsque nous étions à souper. Il s'est plaint le premier, & a bien fait ; il a paru fort fâché qu'on ne lui eût point envoyé un exprès, puisque l'on savoit où il étoit. Cependant il a été plus enjoué qu'à son ordinaire ; sa maîtresse a eu lieu d'être contente de ses petits soins. Votre frere a paru chagrin de son arrivée ; Emilie, qui s'en est apperçue, a redoublé de politesse à son égard, & lui a rendu ainsi une partie de sa bonne humeur. Après tout la soirée s'est passée fort agréablement ; nous nous serions

encore plus amafés , fi Sir George fût venu plutôt , ou point du tout.

Les Dames couchent ici , & nous partons tous enfemble dans la matinée pour Quebec. Les Messieurs prennent congé de la compagnie.

Je me fuis échappée un moment pour fermer ma lettre & la donner au Colonel , qui la mettra demain dans fon paquet.

---

## L E T T R E XXIV.

A Mifs RIVERS, Clarges-Street.

*Quebec , le 30 Septembre.*

**A**URIEZ-VOUS fupposé, ma chere Lucie, que le Baronet Clayton pût refuser d'accompagner Emilie Montague, fa future épouse, de Montréal à Quebec, & me charger, moi le Colonel Rivers, de cette agréable commiffion? Je ne fais dans quelle vue il l'a fait, quel que puiſſe être fon motif, je lui dois les trois plus beaux jours de ma vie ; & j'en fuis infiniment reconnoiffant, quoiqu'un peu piqué qu'il m'ait choifi pour servir de figibée à fa maîtrefſe. Il me croit peut-être un homme fans conféquence, à qui l'on peut confier fans danger la plus belle femme: il n'y a rien de trop flatteur

dans cet excès de confiance. Qu'il prenne garde à lui; qu'il n'aille pas devenir impertinent, & me donner un défi. Je ne suis pas vain; mais, la fortune mise à part, j'ose entrer en concurrence avec Sir George Clayton. Je n'ai point de carrosse à six chevaux à donner à Miss Montague, mais je puis lui offrir un cœur qui fait apprécier ses perfections: lequel est le plus propre à la rendre heureuse, avec la sensibilité qu'elle a?

L'agréable voyage! Nous avons mis trois jours à venir, parce que nous en avons fait une fête continuelle: le plaisir ne nous a pas quitté. Nous avons pris de la musique avec nous; nous avons mis pied à terre une ou deux fois par jour, visité les familles Françaises de notre connoissance, couché deux nuits à bord, & dansé joyeusement à Silléri.

Le canal, de Montréal à Quebec, offre un spectacle qui n'a peut-être rien qui lui soit comparable dans l'univers: ses deux bords sont habités, quoique les établissemens soient moins nombreux sur le bord méridional que sur l'autre. Une aimable confusion de bois, de montagnes, de prairies, de champs couronnés d'épis, de ruisseaux qui vont se perdre dans le fleuve Saint-Laurent, d'églises & de châteaux que l'on découvre de distance en distance au

travers des arbres, forme une continuité de paysages que l'œil ne se lasse point d'admirer.

Cette scène charmante, un temps serein, un vent frais qui souffloit à notre gré, la compagnie d'une demi-douzaine de belles femmes, auroient enivré de plaisir l'homme du monde le plus insensible. Miss Montague étoit l'ame de la partie; elle avoit mille attentions polies, & sembloit être doublement aise du plaisir que j'avois à l'accompagner dans ce voyage, comme si elle eût craint que ce fût dans moi un acte de pure complaisance.

Je l'aime chaque jour davantage: j'ai beau réfléchir que cet amour est inconsidéré, même imprudent, je ne puis combattre une inclination qui me fait goûter un si délicieux plaisir. Je trouve mille charmes dans les moindres bagatelles que je fais pour l'obliger.

Ne raisonnez point avec moi sur ce sujet. Votre morale est excellente; connoissez-vous ce que c'est qu'un amour naissant? C'est une folie de continuer à la voir, je le fais, je le sens. Sa conversation me plait; l'attrait du plaisir l'emporte sur tout le reste; je ne cesserais de la voir que quand elle sera mariée.

Du reste, plein de respect pour ses engagements, je ne lui demande que de l'amitié; quant à moi, j'aurai pour elle de l'amour, je

ne puis donner d'autre nom à ma passion. Pour vous donner une preuve de ma prudence, j'ai dessein de danser jeudi avec la plus belle demoiselle que nous ayons ici, & de lui témoigner des attentions capables de détruire tous les soupçons que l'on pourroit avoir de ma tendresse pour Emilie. Je suis jaloux de Sir George, je le hais; mais je dissimule avec plus d'adresse que je ne m'en croyois.

Ma chere Lucie, je ne suis point heureux; mon esprit est dans un état de trouble que je ne puis décrire: assez foible pour nourrir une espérance à laquelle je ne vois pas le moindre fondement, j'interprete tout en faveur de mon amour, ses regards, ses paroles, ses moindres marques d'amitié, ce qui n'est même qu'un retour de politesse dont elle ne peut pas se dispenser. Je m'imagine que ses yeux d'intelligence avec les miens ont deviné mon secret; & je crains réellement que les sentimens de mon cœur n'aient trop éclaté.

Je l'aime; oui, Lucie, je l'aime à la folie; ces trois jours —

On vient. Adieu!

Votre frere & votre ami

ED. RIVERS.

P. S. C'est le Capitaine Fermor qui veut absolument me mener dîner à Silléri. Toujours avec cette aimable fille! Ils ont juré, je crois, d'achever de me rendre fou; pensent-ils qu'on soit de marbre?

---

LETTRE XXV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Silléri, le 3 Octobre.  
à midi.*

UN bal charmant! ma chère; la tête m'en a tourné; félicitez votre amie. On m'a plus admirée, plus fêtée que Miss Montague; je n'en tire pas beaucoup de vanité: je fais qu'elle se contente d'être aimée; le moyen d'exciter l'admiration, sans un vernis de coquetterie.

Nous étions plus de trois cens personnes, dont les trois quarts d'hommes, tous parés galamment, & d'une gaieté à ravir; le souper propre & magnifique, une musique excellente: tout étoit divin.

J'ai presque envie de me marier. Avec qui? Devinez; avec un homme que je ne connois point, à qui je n'ai jamais parlé qu'une fois, la

nuit dernière, au bal, & qui ne m'a rien témoigné de plus qu'aux autres femmes. Cela n'y fait rien; il me plaît plus que tout ce que j'ai vu jusques-ici. Il n'est pas beau, mais bien fait, un air noble, un bon caractère, & de plus un riche héritier. Je m'en informerai un peu plus amplement. Il m'est aisé de l'avoir, si je veux: je n'ai qu'à seulement dire à quelqu'un de ses amis que je trouve le capitaine Fitzgerald l'homme le plus agréable qu'il y ait ici; il sera tout étonné de n'avoir pas remarqué plutôt que je suis la plus belle qui ait paru au bal. Je traiterai cette affaire sérieusement. Il faut se marier, c'est la mode: tout le monde se marie: pourquoi ne vous mariez-vous pas, ma chère? marions-nous.

Votre frère est toujours ici; je suis surprise que Sir George n'en soit pas jaloux; car, comme il n'a pour moi aucune attention marquée, on voit bien qui l'amène. J'ose dire que je ne le verrai point la semaine prochaine: Emilie doit retourner auprès de Mistress Melmoth où elle restera huit jours; elle part aussi-tôt après dîner.

Adieu! je suis excédée de fatigue; nous avons dansé jusqu'au jour; je me suis levée à midi pour vous.

Votre fidele amie  
ISABELLE FERMOR.



P. S. Votre frere a dansé avec Mademoiselle Clairaut; savez-vous que j'étois piquée qu'il ne me donnât pas la préférence, puisque sa chere Emilie dançoit avec son amant. Ce n'est pas que je n'eusse un danseur fort aimable, je suis contente, je l'avois choisi. Encore un mot: on m'a dit que les dispositions du contrat de mariage devoient être arrangées la semaine prochaine; mon pere est dans la confiance, je n'y suis pas. Emilie n'est pas bien ce matin; elle n'étoit point gaie au bal. Je ne fais pourquoi, mais elle n'est pas contente. Que penser? Je m'imagine — ce n'est qu'une imagination.

Adieu! ma chere fille, je n'en puis plus.  
Adieu!

---

## LETTRE XXVI.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

*Quebec, le 6. Octobre!*

**J**E vais, ma Lucie, — Où? je n'en fais rien; ce que je fais, c'est que je ne veux pas être témoin de ce mariage. L'auriez-vous cru possible? — Quelle folie! Ne savois-je

pas dès le commencement, qu'elle avoit promis sa main? Pouvois-je supposer qu'elle romproit un engagement de plusieurs années avec un homme qui lui donne une preuve si évidente qu'il la préfère à toutes les autres femmes, pour satisfaire la fantaisie d'un inconnu qui ne lui a pas seulement dit qu'il l'aimoit ?

Le capitaine Fermor m'a dit que tout étoit réglé au jour près, & qu'elle avoit promis de le fixer demain.

Je sortirai de Quebec la nuit prochaine; personne ne saura la route que je prendrai; je n'en fais encore rien moi-même. Je passerai la pointe de Levi, avec mon valet de chambre, & puis je m'abandonnerai au hazard. Je ne veux pas même savoir le jour; je n'y survivrois pas. Je suis fortement tenté de lui écrire; que lui dire? Je trahirois malgré moi ma tendresse, & sa compassion troubleroit peut-être son bonheur. N'est-ce pas assez d'être malheureux, sans accabler les autres de ses maux? Quand il seroit possible qu'elle me préférât à Sir George, elle est trop avancée pour reculer.

Ma très-chère Lucie, je n'ai senti qu'à ce moment l'excès de mon amour.

Adieu! Je serai quinze jours absent. Alors  
elle

elle fera embarquée pour l'Angleterre. Je ne ferois la voir entre les bras d'un autre. Ne vous allarmez point sur le compte du pauvre Colonel; plaignez-le, c'est assez. La raison & l'impossibilité du succès triompheront de ma passion pour cette beauté angélique; j'ai eu tort de me permettre de la voir si souvent. Adieu!

L'amant infortuné de Miss Montague; que dis-je? Adieu!

Le malheureux rival de Sir George Clayton; je suis fou! Adieu!

ED. RIVERS.

---

## L E T T R E XXVII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Beaumont, le 7 Octobre.*

**I**L me semble que je respire plus librement depuis que j'ai quitté Quebec. Sir George étoit toujours dans mon chemin; je ne puis le souffrir; son air triomphant n'est pas supportable. Il a, ou je lui prête toute l'insolence d'un rival heureux: il auroit tort, assurément. Peut-être aussi que toute l'injustice est de mon côté; je le hais cordialement: cela est plus fort que moi. Je le regarde comme un ravisseur qui me

*I. Part.*

**F**

prive d'un bien auquel je m'imagine follement avoir des prétentions.

Jusques-ici ma conduite a été de la dernière foiblesse; j'espère devenir plus raisonnable à présent que je ne verrai plus les yeux qui m'enforceloient. Il y a long-temps que j'aurois du prendre ce parti. Il faudroit aussi n'y plus penser; l'un amenera l'autre. C'est toujours quelque chose, que d'avoir pu quitter les lieux qui possèdent ses charmes.

J'ai trouvé ici un excellent prétexte à mon absence; on m'a dit qu'il y avoit un bien à vendre au dessous du fleuve, & que l'acquisition en seroit moins coûteuse que le défrichement des terres que j'avois dessein de prendre pour mon établissement. J'irai le voir, cette distraction m'amusera.

Mon valet de chambre retourne à Quebec: mon absence subite auroit l'air d'une évasion; mes amis la trouveroient extraordinaire; j'en cacherai le motif réel sous le prétexte que je viens de vous dire. En conséquence j'ai écrit à Miss Fermor que j'étois en marché pour une acquisition; que cette affaire me retiendroit long temps; je l'ai priée de faire agréer à son aimable amie les vœux tendres & ardens que je fais pour son bonheur auquel je m'intéresse aussi vivement que personne au monde; j'ai ajouté

que j'envoies trop le sort de Sir George, pour la féliciter de bon cœur.

Adieu! Mon domestique attend ma lettre. Je vous ferai part de mes aventures dès que je serai de retour à Quebec.

Tout à vous,

EDWARD RIVERS.

---

---

L E T T R E XXVIII.

A Mifs FERMOR, à Silléri.

*Quebec, le 7. Octobre,  
à midi.*

**I**L faut que je vous voie ce soir, ma chere; mon esprit est dans une agitation que je ne conçois pas, & que je puis encore moins exprimer. Quelques-heures vont décider du bonheur ou du malheur de ma vie. Je suis fâchée contre le Capitaine Fermor; pourquoi me tant presser sur une affaire qui exige tant de précautions?

J'ai mille choses à vous dire, que je ne puis confier qu'à vous.

Soyez chez vous, soyez y seule. Je viendrai dès que j'aurai dîné.

Adieu!

Votre affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

---



---

 LETTRE XXIX.

A Mifs MONTAGUE, à Quebec.

*Silléri, le 7 Octobre.  
à une heure.*

**J**e ferai à la maison, ma chere; & je n'y ferai que pour vous. Venez.

Je vous plains, ma bonne amie; mais suis-je capable de vous donner un conseil que vous puissiez suivre dans cette circonstance critique?

Le monde sera étonné que vous hésitiez un moment.

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

---



---

## LETTRE XXX.

A Mifs FERMOR, à Silléri.

*Quebec, le 7 Octobre,  
à trois heures.*

**U**N événement inattendu m'empêche de vous aller voir. Sir George a reçu dans le moment une lettre de sa mere qui desire instamment qu'il differe son mariage jusqu'au

printemps pour des raisons de conséquence, relatives à sa fortune, qu'elle promet de lui communiquer par le premier courier.

Il m'a fait part de cette nouvelle avec un ton de dignité & une tranquillité admirables; moi, j'en ai ressenti une vive joie que j'ai eu de la peine à tenir secrète.

A présent il m'est permis de consulter mon cœur & ma raison à loisir, & de rompre par degrés cet engagement, si l'un & l'autre l'exigent.

Je l'ai échappé belle! Je n'avois que vingt-quatre heures pour me déterminer ou à épouser un homme avec qui j'ai peu d'espérance de vivre heureuse, ou à rompre avec lui d'une manière qui eût exposé l'un, ou l'autre, ou tous les deux, à la critique d'un monde impertinent & malin, que l'esprit le plus sage est quelquefois obligé de respecter.

Vous avouerez, ma chere Isabelle, que j'ai chaque jour moins de goût pour ce mariage, que je le redoute, que je l'ai toujours craint; que je trouve mon amant changé avec sa fortune. Le Capitaine Clayton, avec ses appointemens & un revenu très modique, étoit modeste, doux, affable envers ses inférieurs, poli à l'égard de tout le monde; je lui supposois plus de bienveillance & de générosité que la modicité

de sa fortune ne lui permettoit d'en montrer. Je vois avec peine que Sir George, devenu riche, est avare, intéressé, orgueilleux, vain & prodigue; esclave de tous les caprices de sa vanité fastueuse, il n'épargne rien pour les satisfaire; indifférent sur les besoins réels des autres, il n'a jamais de quoi les secourir.

Est-ce-là un caractère propre à faire le bonheur de votre Emilie ? Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre; nos ames ne sympathisent point. Mon bonheur est dans l'amitié, dans les tendres affections du cœur, dans les douceurs de la vie domestique; il met le sien dans l'amour du faste, dans la parure, dans ses équipages, ses chevaux, ses gens, & tout ce vain éclat qui, en excitant l'envie, annonce trop souvent un mauvais cœur.

Vous dirai-je tout ce que je pense ? En mariage la disproportion de fortune s'oppose au bonheur mutuel. L'amour met tout au niveau; l'hymen remet les choses dans leur premier état. Dès qu'un homme, qui aime les richesses & la splendeur, a changé sa qualité d'amant pour celle de mari, il perd bientôt ses premiers sentimens, il songe qu'il pouvoit prétendre à une fortune égale ou supérieure à la sienne; il prête ses idées intéressées à sa maîtresse, & croit qu'elle ne l'a point épousé pour lui-même.



me mais pour son bien. De-là naissent les soupçons, la froideur, le manque mutuel d'estime & de confiance.

Si vous venez ce soir en ville, je retournerai avec vous à Silléri. Je ne suis bien qu'avec vous. *Mistress* Melmoth est enthousiasmée de Sir George ; ce sont des éloges qui ne finissent point. Ce délai la désole, ce qui la désole encore davantage, c'est l'air ouvert & triomphant avec lequel j'en ai appris la nouvelle. Je lui ai dit qu'il falloit prendre son parti de bonne grace, comme Sir George ; que la tranquillité de mon amant, loin de m'avoir donné de l'humeur, étoit un exemple que je voulois surpasser.

Venez directement chez nous, ma chere Isabelle, prendre part à la joie de votre fidele.

EMILIE MONTAGUE.

---

## LETTRE XXXI.

A Mifs MONTAGUE à Quebec.

**J**E vous félicite, ma chere; vous serez encore cinq à six mois votre maitresse : c'est un plaisir qui mérite considération, quand on n'est pas plus amoureuse que vous ne le paroissez. Ce

répét vous donnera le temps de chercher ailleurs un objet qui vous charme davantage, sans perdre vos droits sur celui-là.

Renvoyez-le à son régiment à Montréal avec les Melmoth; passez l'hiver avec moi; faites un nouvel amant pour éprouver la force de votre passion; si elle tient contre six mois d'absence, & les attentions d'un galant-homme, vous pouvez vous marier en toute sûreté,

A propos de galant-homme, avez-vous vu le Colonel Rivers? Il y a deux jours qu'il n'a paru ici. Je commence à être jalouse de cette petite Demoiselle Clairaut: je la trouve bien impertinente. Adieu!

ISABELLE FERMOR.

P. S. Rivers est absurde: il m'a écrit la lettre la plus folle; il court la campagne, cherchant un établissement à acheter. Il eût mieux fait de rester avec nous, à faire le fou. Je le lui dirois à lui-même, si je savois où lui écrire. Il est allé Dieu sait où, au dessous du fleuve, loin de la vue des hommes. Sa lettre contient mille choses gracieuses pour vous; je vous la porterai pour m'épargner la peine de les répéter.

Il me vient une espèce d'idée qui ne seroit pas

pas malheureuse dans la circonstance; je voudrais la lui communiquer. Le fou! Pourquoi ne me pas donner une adresse. Adieu! ma très-chère.

---

L E T T R E XXXII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Kamaraskas, le 10 Octobre.*

Je vous écris, ma chère de la région la plus sauvage de la terre, sans en excepter les déserts inhabités, errant dans une vaste forêt de plusieurs lieues, rencontrant quelquefois une chaumière du côté du fleuve. Ce bois sauvage n'a rien qui m'effraie; toute terre m'est égale où Emilie n'est pas.

Je cherche en vain de la distraction; son image me suit. Toujours présente à ma pensée, elle semble m'inviter à revenir à Quebec. La laisserai-je quitter ce pays, sans lui dire adieu? Cette idée me tourmente, que risqué-je à la voir pour une dernière fois? Elle partira pour toujours.

*Le 11 Octobre.*

Le bien dont on m'avoit parlé appartient à une dame, qui veut le vendre, je suis à-pré-

sent chez elle. Elle est fort aimable, une veuve de trente ans, d'une figure intéressante, beaucoup de vivacité, un jugement solide cultivé par la lecture, son unique ressource dans sa solitude, un abord ouvert & gracieux, une conversation attachante, une candeur & une ingénuité dont j'aurois été enchanté si quelque objet pouvoit me charmer dans l'état où je suis. La disposition mélancolique de mon ame a percé au travers des égards & des attentions que la politesse & le motif de ma visite m'obligeoient d'avoir pour cette aimable veuve. Elle s'en est apperçue, je le soupçonne aux différentes parties qu'elle m'a proposées, comme si elle eût senti que j'avois besoin d'amusement.

*Le 12 Octobre.*

Madame Des Roches est tout-à-fait honnête. Trop pénétrante pour ne pas voir mon chagrin, trop bonne pour n'y pas compatir, elle prend tous les moyens de le distraire. Elle m'a offert sa chaloupe pour aller voir le dernier établissement qui soit sur le fleuve, vis-à-vis de l'île Barnabé. Elle me fait l'honneur de m'y accompagner avec un Monsieur & une Dame de sa connoissance, qui demeurent à un mille d'ici.

*De l'île Barnabé, le 13 Octobre.*

La singulière visite ! Je viens de voir un hermite qui a vécu soixante ans seul dans cette île. Je l'ai abordé avec une forte prévention contre sa personne & son genre de vie : cet état, le plus contraire à la nature, selon moi, est si éloigné de mes idées qui se rapportent toutes à la société, que je n'avois pas grande opinion d'un hermite. Si j'étois un tyran & que je voulusse punir quelqu'un qui m'eût déplu, je ne trouverois rien de plus cruel que de le priver des douceurs de la société & de lui interdire tout commerce avec ses semblables.

Je suis sûr que je ne vivrois pas un an seul : je souffre même de ce degré de solitude qu'on éprouve sur mer, dans un vaisseau. Le premier plaisir que je ressentis en arrivant en Amérique, fut d'appercevoir des traces d'habitation humaine ; le premier homme, la première maison, le premier feu Indien dont je vis la fumée s'élever au dessus des arbres, me transporterent de joie : je sentis alors toute la force de ces liens qui nous unissent les uns aux autres, de cette sociabilité à laquelle nous devons notre bonheur sur la terre.

Revenons à mon hermite : son air m'a d'abord réconcilié avec lui ; c'est un vieillard d'une taille avantageuse, quoiqu'il soit un peu voû-

té, avec une barbe & des cheveux blancs comme neige; son regard annonce un homme qui a connu un sort plus doux, & toute sa personne respire la bienveillance. Il m'a reçu avec cordialité, m'offrant les fruits qu'il avoit, du lait frais, & de l'eau qu'il a puisée lui-même à une petite source auprès de sa maison.

Après quelques momens d'entretien, je lui ai témoigné combien j'étois surpris qu'un homme d'un naturel doux & humain, dont il venoit de me donner des preuves, mît son bonheur à fuir les hommes; & sans attendre sa réponse je lui ai parlé sur ce sujet avec une effusion de cœur qu'il a supportée avec une attention & une douceur angéliques.

„ Vous avez raison, m'a-t-il dit poliment;  
 „ vous me semblez avoir un cœur sensible aux  
 „ malheurs d'autrui. Mon histoire est courte &  
 „ simple: j'aimai la plus aimable des femmes,  
 „ j'étois aimé. L'avarice de nos parens qui a-  
 „ voient sur nous des vues intéressées, s'opposa  
 „ à une union d'où dépendoit notre bonheur.  
 „ Louise, ma chere Louise, vivement sollicitée  
 „ d'épouser un homme qu'elle détestoit, me  
 „ proposa de nous soustraire à cette tyrannie;  
 „ elle avoit un oncle à Quebec, auquel elle é-  
 „ toit chere. Les déserts du Canada, me dit-elle;  
 „ nous offrent un azile que notre patrie nous

„ refuse. Nous nous mariâmes secrètement &  
 „ nous partîmes. Notre voyage ne fut point  
 „ heureux; je fus obligé de relâcher sur la rive  
 „ opposée pour aller chercher des rafraichisse-  
 „ mens pour ma chere Louise, qui souffroit; je  
 „ revenois plein de la pensée consolante d'obli-  
 „ ger ce qu'on aime, lorsqu'une tempête, qui  
 „ s'éleva tout-à-coup, me força de chercher un  
 „ abri dans cette baie. La tempête augmenta,  
 „ j'étois dans des tranfes inexprimables. Le  
 „ vaisseau, que je n'avois pas perdu de vue,  
 „ secoué par les flots, étoit incapable de résis-  
 „ ter à leur violence. L'équipage se jetta dans  
 „ la chaloupe; ils eurent l'humanité de pren-  
 „ dre avec eux l'aimable objet de ma tendresse.  
 „ Ils faisoient force de rames pour atteindre l'a-  
 „ bri que j'avois gagné, chaque flot qui les arrê-  
 „ toit étoit un trait qui me perçoit le cœur. J'é-  
 „ tois sur la dernière verge d'eau, les yeux fi-  
 „ xés sur eux, les bras étendus pour les rece-  
 „ voir, j'adressois au ciel les vœux les plus ar-  
 „ dens, lorsqu'une vague immense couvre la  
 „ chaloupe; j'entends un cri général, je m'ima-  
 „ gine même avoir distingué la voix de Louise.  
 „ La barque reparoit, ils redoublent d'activité,  
 „ une seconde vague — je ne les vois plus.  
 „ Jamais ce terrible spectacle ne s'effacera  
 „ de ma mémoire. Je tombai immobile sur le

„rivage, dans la plus cruelle agonie. Rendu à  
 „la vie, le premier objet qui s'offrit à mes-  
 „yeux, fut le corps inanimé de Louise que la  
 „mer avoit jetté sur le sable pour me donner  
 „la triste consolation de lui rendre les der-  
 „niers devoirs. Ce tombeau renferme tout mon  
 „bonheur, & m'attache à cette terre sauvage;  
 „plein de ma douleur je fis vœu d'y attendre  
 „le moment qui me rejoindroit à celle que j'ai-  
 „mai. Tous les matins près de sa cendre froi-  
 „de, je plains son sort, & conjure le ciel de  
 „hâter l'instant de notre réunion. Je sens que  
 „nous ne ferons plus long-temps séparés; bien-  
 „tôt je la retrouverai pour ne la plus quitter. »

En prononçant ces derniers mots, sans faire attention qu'il n'étoit pas seul, il s'est avancé précipitamment vers un petit oratoire qu'il avoit élevé sur le rivage près du tombeau de son épouse; là je l'ai vu se jeter à genoux, & respectant sa douleur je me suis retiré.

*A sept heures du soir.*

Je pense encore à ce pauvre hermite; j'ai fait seul cette triste visite, Madame Des Roches & sa compagnie ne se font pas souciés de m'y accompagner. Je ne saurois approuver son vœu, ni sa fidélité à le suivre; cependant le motif l'excuse & le rend même précieux à mes



yeux. La dévotion seule est capable de répandre un baume salutaire sur les plaies que l'amour à faites. L'ame affoiblie, consumée par les feux de la tendresse, n'est pas susceptible de guérison par les remedes ordinaires.

La conversation de ce vieillard n'étoit point celle d'un solitaire; je lui ai trouvé les graces d'un esprit cultivé dans la société. Il a paru charmé de l'intérêt que j'ai pris à son sort: je voulois lui faire un présent, mais il ne reçoit rien.

Un vaisseau fait voile pour l'Angleterre; Madame Des Roches a la bonté d'y envoyer cette lettre. Nous retournons demain chez elle.

Adieu! Lucie; tout à vous,

ED. RIVERS.

---

## LETTRE XXXIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Quebec, le 12 Octobre.*

**L**E Colonel m'impatiente; ce fou est allé errer dans les bois, tandis que nous avons besoin de lui. Il y a tous les jeudis assemblée chez le Gouverneur: il nous a donné un second

bal depuis l'absence de votre frere. Je sens qu'il me manque par-tout où je suis. Ce ne sont que bals, fêtes, jeux, parties de plaisir; mais tout cela n'est rien sans mon petit Rivers.

J'ai fait les trois religions ce matin, & comme je suis naturellement constante, j'en ai mille fois plus d'attachement pour la mienne. J'ai été à la messe, au prêche, & à l'assemblée presbytérienne. Cette dernière m'a fait faire une réflexion au sujet de la pompe religieuse. L'église Romaine ressemble à la femme d'un riche particulier, elle est surchargée de parure & de bijoux; la presbytérienne est une villageoise sans graces comme sans ornemens. L'église Anglicane est une femme de qualité, mise avec goût & dignité, riche par son élégante propreté, comme dit Horace, mon auteur favori. Il y a une noble & agréable simplicité dans le culte & les cérémonies de l'église Anglicane, qui, indépendamment de la pureté de sa doctrine, me préviendroit fortement en sa faveur.

Sir Georges part ce soir pour Montréal, ainsi que la famille Melmoth. J'ai obtenu d'Emilie qu'elle resteroit un ou deux mois avec moi. Je ne suis pas fâchée que le Baronet s'en aille; cet homme me donne des vapeurs avec son rire éternel, avec son air toujours prêt à parler.

& qui ne dit jamais mot: il y a de quoi périr. Je ne fais si je permettrai qu'Emilie lui donne sa main: je veux que mon amie ait un mari qui me plaise. La pauvre créature mourroit en moins d'une semaine, non de maladie, mais d'ennui.

La compagnie dîne avec nous. On m'appelle; adieu!

Is. FERMOR.

*A huit heures du soir.*

Graces au Ciel, le voilà parti, le tendre amant! La séparation s'est faite avec une philosophie vraiment Stoïque de part & d'autre: la belle tranquillité! la douceur est une excellente vertu! C'est la plus jolie paire d' amoureux que je verrai de ma vie.

Le valet de chambre de votre frere est venu pour me dire qu'il alloit rejoindre son maître. J'ai une violente envie de répondre à sa lettre, & de lui ordonner de revenir. Puisqu'il est parti sans me le dire, il peut bien revenir sans que je le rappelle. Je lui écrirai pourtant.

---



---

 LETTRE XXXIV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Le 12 Octobre.*

J'AI parcouru la terre que Madame Des Roches a dessein de vendre: elle est toute aussi sauvage que mon établissement de Colonel. J'espérois que ce voyage m'amuseroit, rien ne m'amuse, rien ne m'affecte, rien ne m'intéresse; je suis comme un homme sans idée, & privé de sentiment. Cette charmante créature me suit par-tout. J'erre comme le premier homme chassé du paradis terrestre, me flattant vainement que le changement de place adoucira l'amertume de mon chagrin.

Madame Des Roches sourit & me dit que je suis amoureux; c'est un sourire tendre & compatissant. Votre sexe a beaucoup de pénétration pour tout ce qui regarde le cœur.

*Le 13 Octobre.*

Lucie, une lettre de Miss Fermor qui m'a pressé de revenir à Quebec; le mariage d'Emilie est remis au printemps. Ma chère, que le cœur de l'homme est foible! Malgré moi, un

rayon d'espérance. — Je parts, je vole : je ne puis cacher ma joie.

ED. RIVERS.

L E T T R E XXXV.

Au Colonel RIVERS, à Quebec.

*Londres, le 23 Juillet.*

**V**ous ne sauriez vous imaginer, mon cher Edouard, combien nos douairieres se plaignent de votre absence : cela me prouve l'étendue de votre charité pour elles.

Ce seroit une douce satisfaction pour vous de les entendre se plaindre langoureusement de la perte irréparable de cet homme charmant, de cet homme à sentimens, de cet homme d'un goût solide, qui aime la beauté mûre, qui ne pense pas qu'une femme soit digne de lui avant vingt-cinq ans. Elles ont raison, mon cher ; la perte est irréparable ; votre goût est trop singulier.

J'ai vu votre dernière favorite, Lady H. —, qui m'a assuré sur son honneur, que vous seriez resté sept ans à Londres sans qu'elle eût eu la moindre pensée de changer d'inclination ; mais, comme elle l'a fort bien observé, un amant ab-

sent n'est pas, à proprement parler, un amant.  
 „ Rappelez au Colonel Rivers, m'a-t-elle dit,  
 „ cet adieu d'une dame Françoisë à un Evêque  
 „ de sa connoissance : *Que votre absence soit*  
 „ *courte, Monseigneur; souvenez vous qu'une*  
 „ *mattresse est un bénéfice qui oblige à résidence.* ”

En effet il n'y avoit pas huit jours que vous étiez parti, lorsque Willmott eut l'honneur d'essuyer les larmes de la belle veuve.

Je vais ce soir à Vauxhall, & demain je partirai pour ma maison de Rutland, d'où je vous écrirai.

Adieu! je n'ai jamais écrit de lettre si longue à Londres. J'oublois de vous dire que j'ai vu Mistres Rivers, & Mifs votre sœur. Mistres se porte bien & desire impatiemment de vous revoir en Angleterre; Mifs devient si belle que je ne veux pas la voir souvent. Adieu!

Votre ami

J. TEMPLE.



## L E T T R E XXXVI.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

*Quebec, le 14 Octobre.*

**J**E reviens d'une course que j'ai faite au dessous du fleuve, & je profite d'un vaisseau qui met à la voile, pour vous accuser la reception de votre dernière.

Vous me faites plaisir de me dire que ma chere Lady H. — a donné la place que j'occupai dans son cœur, à l'honnête Mr. Willmott. Je voudrois que toutes les femmes choisissent aussi bien leurs favoris.

Il seroit fort déraisonnable, même ridicule à moi, d'exiger de la constance à tant de milles de distance, surtout lorsque mon retour est si incertain.

Mon voyage doit être regardé comme une abdication absolue, j'ai perdu mes droits & mes prétentions en qualité d'amant. Tous les cœurs où j'ai régné ont droit de se déclarer vacans; & l'on peut procéder à une nouvelle élection.

Je demande seulement un peu d'estime & quelque souvenir, bien persuadé que Lady H— en particulier ne me refusera pas cette grace.

Je suis trop sincere pour nier que j'aie passé de bons momens avec nos douairieres. Observez pourtant que c'étoit moins par goût que par délicatesse : j'ai toujours eu pour principe de faire le moindre mal possible dans le monde de la galanterie , & c'est ce que j'appelle faire l'amour sans crime. Nous sommes foibles & sensiblés ; nous sommes obligés d'avoir de l'indulgence pour notre cœur , & pour nos sens. Je ne veux pas aussi que l'indulgence soit excessive ni indiscrete dans son objet. Les femmes mariées sont du fruit défendu, dans mes principes ; j'ai en horreur la séduction de l'innocence ; je suis trop délicat & trop vain, avec toute ma modestie , pour payer le plaisir , & une beauté venale ne sauroit m'en procurer ; que faire donc avec un cœur dont l'activité ne pouvoit rester en repos , & dont la sensibilité se feroit émoussée si elle n'avoit point eu d'objet propre à l'exercer ? J'ai tourné mes vucs du côté des veuves , leur supposant assez d'expérience pour se tenir sur leurs gardes.

Je vous dis que les femmes mariées sont, dans mes principes , du fruit défendu ; je pensois ainsi en Angleterre ; car mes idées se sont trouvé renversées en arrivant à Calais.

Etrange force du préjugé local ! je ne me rappelle pas d'avoir aimé une Angloise mariée ,



ni une Françoisé non-mariée. En France les mariages se concluent entre les parens, ordinairement sans consulter l'inclination des jeunes-gens; on se marie donc sans s'aimer, parce que la galanterie est une condition tacite du contrat.

Pour revenir à mon plan, il me paroît excellent, & je le conseille à tous nos jeunes Anglois qui, comme moi, ont un cœur sensible, actif, nécessité à aimer, jusqu'à ce qu'ils trouvent un objet capable de les fixer pour la vie.

Je le crois bien, vraiment; les veuves sont obligées de m'élever une statue; c'est une reconnoissance due aux efforts que j'ai faits pour montrer par mon exemple & dans mes discours, que, par amour pour la décence, les mœurs & le bon ordre, tous les hommes doivent être pour elles.

Votre lettre datée du Comté de Rutland est sous mes yeux. Savez-vous qu'elle me met presque en colere contre vous? Vos idées sur l'amour me semblent petites & pédantesques. La coutume n'a-t-elle pas fait assez pour dégrader la plus belle moitié de l'espece? Vous voudriez la réduire à un état d'insipidité & d'avilissement, mille fois au dessous de celui où notre tyrannie l'a réduite.

Où est la raison, de limiter le plaisir d'ai-

mer & d'être aimé, & le talent précieux de plaire, à trois ou quatre années de la vie d'un sexe formé pour la tendresse. Les femmes naissent avec des affections plus vives que les hommes : cette sensibilité est encore exaltée par l'éducation. Leur refuser le privilege d'être aimables tant qu'elles le sont réellement, c'est une cruauté, un faux raffinement dont je ne vous aurois jamais soupçonné, malgré votre passion pour les beautés à demi-formées. Et que leur restera-t-il, si on leur ôte encore ce droit qu'elles tiennent de la nature ?

Quant à moi, je persiste à croire que les femmes sont plus charmantes quand elles joignent l'attrait du sentiment aux graces de la beauté, quand elles éprouvent la passion qu'elles inspirent; peuvent-elles même charmer sans cela ?

Une fille dans la fleur de l'âge ressemble à un arbre en fleur ; une beauté mûre est un fruit bon à cueillir. Mais une femme qui conserve les graces de la jeunesse dans l'âge parfait de la raison, ressemble à ces arbres qui, dans des climats heureux, portent en même temps des fleurs & des fruits.

Me croirez-vous, mon cher Temple, si je vous dis que je viens de passer une semaine tête-à-tête, au milieu d'un bois, avec une femme

me telle que je la peins, une veuve de mon goût, une beauté mûre, cinq à six ans de plus que je ne veux, selon vous, mais vive, sensible, belle, sans lui dire un seul mot de tendresse? Cependant, rien n'est plus vrai.

Je pourrois vous rendre un bon compte de mon insensibilité; mais vous êtes un traître à l'ainour; ses secrets ne sont pas pour vous.

J'excuserois vos visites à ma sœur, si je vous aimois moins; j'ai mille raisons pour desirer qu'elle ne fasse pas connoissance avec vous.

Ce que vous me dites de ma mere me fait de la peine. Jamais je ne reprendrai cette bagatelle qu'elle a bien voulu accepter. Je ne pourrois pas vivre en Angleterre avec tout mon revenu; & avec une partie, je vis en prince en Canada.

Adieu! Le temps me manque. J'ai dérobé cette demi-heure à mon cœur. Je devrois être auprès de la plus aimable personne que l'on puisse voir. Vous devez m'avoir une obligation infinie de ce sacrifice; pas tant néanmoins, car ma caleche n'est pas encore à la porte. Je l'entends: adieu!

Votre ami

ED. RIVERS.

## LETTRE XXXVII.

A Mifs RIVERS, Clarges - Street.

*Sillery, le 15 Octobre.*

**E**NFIN, il est de retour, je croyois l'avoir perdu. Il a rapporté toute sa gaieté. Nous l'avons possédé hier toute la journée; il sembloit plutôt nous posséder; nous nous sommes promenés à trois dans le bois avec une folie fans égale. Le trio joyeux a passé le jour le plus agréable; c'est le plus beau de ma vie. Je suis naturellement folle, & d'un enjouement qui n'est pas toujours de mise ici: vous savez que votre frere s'en acquitte assez bien dans l'occasion: Emilie étoit d'une joie angélique. Nous avons un temps *superbe & magnifique*; c'est l'épithete à la mode en Canada; comme on m'assure que nous n'aurons pas desormais beaucoup de ces jours *magnifiques*, il falloit en profiter: nous avons pris votre frere, & nous nous sommes promenés depuis le matin jusqu'au soir.

Le cher Colonel étoit enchanté de nous revoir; nous partagions sa joie, quoique Mifs Montague affectât une tranquillité que ses yeux

démentoient par intervalles. Je n'ai jamais vu deux figures aussi contentes, & en même temps si attentives à cacher l'excès de leur satisfaction.

Savez-vous que Fitzgerald est un homme réellement aimable? J'ai un instinct admirable; j'ai jugé de son mérite, à son nez aquilin & à ses yeux perçans, deux indices qui ne m'ont jamais trompée. Des idées de fortune & de grandeur me passent par la tête. Peut-être lui permettrai-je de faire la partie quarrée avec nous. Je lui ai dit comment j'étois devenue amoureuse de lui, & le tour original dont je m'étois servi pour le lui faire savoir; il en a été infiniment flatté; je le crois bien, vraiment. Il me paroît avoir de la disposition à être fou; en ce cas, c'est fait de moi: s'il joint cette qualité à tout le mérite que je lui connois, je suis une fille perdue.

Il a un excellent esprit, un caractère encore meilleur, des manières de prince, ou même d'un Lord Irlandois. Il se ruinera ici; ce sont ses affaires, & non les miennes. Il a changé de quartiers avec un officier qui est à-présent à Montréal, & comme ils étoient convenus, pour plus de commodité, de laisser leurs appartemens garnis, il a laissé ses caves pleines de vin.

Sa personne est agréable : il a de beaux yeux, de belles dents, deux points qui me touchent beaucoup; il est un peu marqué de petite vérole: je trouve que cela donne aux hommes un air intéressant; du reste, une contenance martiale, & le ton du beau monde.

Il vient, le conquérant, il vient.

Je le vois à travers les arbres —. A présent je le vois en plein, à deux cens pas de la maison. Qu'il a bonne mine à cheval! marque certaine d'une bonne éducation. C'est un jeune-homme bien né, qui a de saines idées des choses; il a fait ma conquête, je l'admets au nombre de mes adorateurs. Qu'en pensez-vous, Lucie, ne le mérite-t-il pas?

Emilie s'étonne que je n'aie jamais aimé; la raison en est claire: en m'amusant avec vingt amans à la fois, j'ai prévenu tout attachement sérieux; il n'y a pas de meilleure recette contre l'amour. Je crois aussi, ma très-chère, que vous avez fait divorce avec le petit Dieu: notre heure n'est pas encore venue. Adieu! Je laisse trop languir Fitzgérald. Adieu!

Votre affectionnée

ISABELLE FERMOR.

## L E T T R E   X X X V I I I .

A Mifs RIVERS , Clarges - Street.

*Quebec , le 15 Octobre.  
après midi.*

J'ARRIVAI ici hier matin , ma chere Lucie ; je n'y ai point trouvé de vos lettres , ni de vous , ni de ma mere ; seulement Mr. Temple me mande que vous vous portez bien l'un & l'autre , ce qui me fait un vrai plaisir.

Permettez-moi de vous le dire , ma très-chere Lucie ; l'amitié m'en fait un devoir , & j'espère que vous me pardonnerez cette franchise. Mr. Temple est un homme que je vous conseille de voir rarement & seulement autant que la politesse l'exigera. C'est un très-aimable homme , peut-être trop aimable , il a mille bonnes qualités. C'est l'homme du monde que j'aime le plus ; un homme sans reproche , si l'on en excepte l'article des femmes. Sa maniere de vivre est extrêmement libertine ; il a sur ce point des idées indignes du reste de son caractère. Il ne fait point apprécier les perfections de votre sexe qui lui font le plus d'honneur ; il ne croit point à la vertu des femmes ; en un mot , il est incapa-

ble, au moins je le crains, de cette tendre affection qui seule peut faire le bonheur d'une femme aimable & vertueuse. Avec tout cela, il est poli, attentif, prévenant; & tout propre à persuader aux femmes, contre son intention, qu'il a pour elles un attachement réel, quoiqu'il n'en soit rien. Il a de plus ces vertus d'éclat qui gagnent l'estime & l'admiration; noble, généreux, désintéressé, ouvert, brave, c'est le caractère le plus dangereux pour une femme d'honneur qui ignore l'artifice des hommes.

Ne donnez pourtant pas plus d'étendue à mes paroles qu'elles n'en ont. Mr. Temple est aussi incapable de chercher à vous séduire, quand même vous ne seriez pas la sœur de son ami, que vous l'êtes vous-même de l'écouter s'il formoit des desseins. C'est pour votre cœur seul que je suis allarmé. Il est fait pour plaire, vous êtes jeune & sans expérience, vous n'avez point encore aimé, un cœur neuf ne connoît point les pièges de l'amour. Ma crainte est que vous n'aimiez un homme dont les idées l'éloignent du mariage, & par conséquent incapable de répondre, comme il convient, à la tendresse d'une fille vertueuse. L'intérêt que je prends à votre tranquillité m'engage à vous parler si librement.

J'ai vu ma divine Emilie. Sa politesse m'a



flatté; je ne puis douter de son amitié pour moi, je ne suis pas encore absolument content. La tranquillité avec laquelle elle supporte le délai de son mariage, me montre assez qu'elle n'aime pas le Baronet; sûrement elle est victime de sa complaisance, & de l'avarice de ses parens. J'espère — qu'ai-je à espérer? Si j'avois le bonheur de lui plaire, si elle n'avoit pas d'engagemens pris avec Sir George, la modicité de ma fortune ne seroit point une raison pour qu'elle me refusât sa main. Avec de l'économie nous ne craindrions pas l'indigence; peut-être encore ne serions-nous pas obligés de rester exilés en Canada. Je n'ose me demander à moi-même ce que je desire, ce que je prétends. En dépit de tous les obstacles, je veux jouir du plaisir de la voir & de converser avec elle, au moins tant qu'elle sera libre.

Qu'ai-je besoin de songer à l'avenir? Je jouirai du plaisir présent de me croire un des premiers dans son estime & son amitié, & de lui témoigner ces petits soins, ces tendres égards si chers à un cœur sensible; quand je n'aurois que l'avantage de la dédommager de la froideur de son amant, je serois content. Ce Sir George est un étrange amoureux; il se divertit à Montréal, on m'a dit qu'il étoit parti fort gai, quoiqu'il laissât ici sa maîtresse.

J'ai passé deux jours très agréables à Sillery, avec Miss Montague & votre amie Isabelle Fermor. Je les verrai demain chez le Gouverneur où il y a une brillante assemblée tous les Jeudis. Adieu!

Votre &c.

E. D. RIVERS.

P. S. Je vous écrirai encore par un vaisseau qui partira la semaine prochaine.

---

L E T T R E XXXIX.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

*Quebec, le 18. Octobre.*

**J**E reçois dans le moment une lettre de Madame Des Roches, chez qui j'ai passé une semaine, & à qui j'ai des obligations. Je suis assez heureux pour avoir l'occasion de lui rendre service, & je vous prie de vous y intéresser.

Il s'agit de quelques terres qui lui appartiennent, & qui n'étant pas encore entièrement défrichées, se trouvent à la bienséance de quelques personnes qui en ont fait demander la propriété en Angleterre. Je vous envoie les papiers & les éclaircissements qui prouvent  
son

son droit. Ne perdez pas un instant ; faites mettre empêchement à leur requête, & prévenez une injustice manifeste. La guerre & les incursions des Indiens nos alliés sont cause qu'elle a négligé jusques - ici de les faire défricher : Madame Des Roches est actuellement en traité avec quelques Acadiens pour cet effet. Employez tous vos amis & les miens, s'il le faut ; mon avocat vous dira ce qu'il convient de faire, & fera les avances des frais. Adieu !

Tout à vous,

ED. RIVERS.

## L E T T R E X L.

A Miss RIVERS, Clarges - Street.

*Stilleri, le 20 Octobre.*

J'AI dansé jusqu'à quatre heures du matin, sans la moindre fatigue. Le petit Fitzgerald me donnoit la main : il fait un furieux progrès dans mon esprit : il a un certain art d'être tour-à-tour attentif & négligent, empressé & indifférent, qui fait sur moi une prodigieuse impression. Rien n'attache plus une femme de mon humeur, qu'un amant qui la fait passer de l'es-

pérance à la crainte; & il a l'esprit de la chose.  
 Votre frere & Miss Montague ont dansé ensemble : je ne leur ai jamais vu tant de graces à tous les deux. Emilie a été infiniment plus goûtée à ce bal qu'au premier; c'est qu'elle étoit infiniment plus belle; infiniment plus charmante. Votre frere est un homme admirable, beau comme un chérubin : c'est le favori du beau sexe, & l'enfant gâté de la belle nature. Il a cette attention générale qui ne peut manquer de charmer les femmes, & le talent encore plus exquis de marquer de la prédilection pour une seule sans choquer les autres. Fût-il dans un cercle de vingt beautés, dont la maîtresse seroit du nombre, chacune des autres se croiroit la seconde dans son estime, & se persuaderoit que, si son cœur n'eût pas été engagé, elle seroit devenué l'objet de sa tendresse.

Ses yeux lui font d'un merveilleux usage; ses regards sont expressifs au possible, & son air gracieux dit tout ce qu'il veut. Fût-il muet, sa contenance parleroit pour lui; je n'ai point vu d'homme qui eût moins besoin de mots pour dire tant de choses.  
 Fitzgerald a aussi des yeux, & des yeux qui savent parler, je vous en assure; il a un regard étourdi, inattentif, indifférent, auquel on ne résiste pas.

Nous avons eu déjà beaucoup de neige, elle commence à fondre; nous avons une belle journée, un mélange bizarre d'hyver & d'été, un ambigü plaisant: dans quelques endroits vous voyez un pied de neige, dans d'autres la poussiere vous incommode.

Adieu! ma cour s'assemble: déjà une douzaine d'élégans dans le salon.

Votre affectionnée

ISABELLE FERMOR.

## L E T T R E X L I.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Le 10 Novembre.*

**L**ES sauvages nous assurent sur la foi des castors, que nous aurons un hyver fort doux! Ces animaux ont fait moins de provisions qu'à l'ordinaire. Ma chere Lucie, je suis piquée que des castors aient plus de connoissance que nous; ils seroient capables de me faire rougir de mon espece.

Nous menons un petit train de vie doux & tranquille. Sir George écrit des lettres qui nous divertissent, pleines de sentiment & d'une tendre bavardage; c'est dommage qu'elles ne

soient pas plus fréquentes ; une tous les quinze jours. Emilie répond exactement , dans un style entortillé , mais avec la régularité d'une correspondance de marchand. Le Baronet parle de venir après Noël ; nous l'attendons sans impatience ; pour nous préparer à son arrivée , nous nous amusons autant que nous pouvons , avec un homme qui nous dédommage de son absence par des attentions que nous lui rendons bien , peut-être avec usure.

Avec le respect du à Messieurs les castors , il me semble que le temps est fort froid ; la terre est couverte de neige , pour consolation on me dit que ce n'est rien en comparaison de ce que nous aurons. On calfeutre les fenêtres & les portes de mon appartement , de façon à n'y pas laisser entrer le moindre air ; ces précautions me font frissonner d'avance.

J'aime extrêmement les voitures d'hiver. La cariole ouverte est une espèce de cabriolet , & la cariole couverte un carosse coupé , mis sur un traîneau propre à glisser sur la neige. Il n'a pas encore assez neigé pour qu'on s'en serve , mais le coup d'œil m'en plaît excessivement. La cariole couverte me paroît admirable pour un entretien amoureux , on y tire les rideaux des portières. J'en aurai trois à ma disposition : celles de mon pere , de Rivers , & de mon petit

Fitzgérald. Les deux dernières sont l'élégance même, & entièrement au service des dames, pour moi spécialement. Votre frere & Fitzgérald se disputent l'avantage de se ruiner le premier pour l'honneur de leur patrie; je gagerois trois contre un pour l'Irlande. Ils donnent tous les jours des parties de plaisir, & font les plus jolis présens du monde aux dames.

Adieu! ma très-chere; mon amitié ne se ressent point des glaces de ce pays.

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

---

L E T T R E XLII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Quebec, le 14 Novembre.*

**J**E ne pourrai plus vous écrire qu'une fois, ma chere, par les vaisseaux; après quoi je n'aurai d'autre occasion que le paquet-bot qui part une fois le mois.

Mon Emilie est chaque jour plus aimable; je la vois souvent, & toujours je lui trouve de nouveaux charmes. Elle a un excellent esprit, orné de toutes les connoissances qui conviennent à son sexe; une ame douée de cette finesse

de sentimens, de cette tendre douceur qui font l'expression naïve de la bonté même. Elle est belle; ne le fût-elle pas, elle plairoit encore à tout homme sensible. La figure seule ne rend point aimable sans la douceur, la sensibilité, la délicatesse; & avec elles une figure ordinaire devient touchante. Cette douceur & cette délicate sensibilité sont dans les yeux, sur les lèvres, sur toute la personne d'Emilie.

Je ne puis vous entretenir d'autre chose; ma chere, si vous la voyiez, vous me pardonneriez. On attend ma lettre. Adieu!

ED. RIVERS.

P. S. Miss Fernor répondra à vos questions: elle vous fera des portraits d'après-nature avec des couleurs plus vives que les miennes.

---

## LETTRE XLIII.

A Miss MONTAGUE, à Sillery.

*Montréal, le 14 Novembre.*

**N**ous comptons, Mr. Melmoth & moi, vous revoir à Montréal au commencement



de ce mois. Votre absence, ma chère Emilie, nous paroît bien longue. J'accorde quelque chose à votre amitié pour Miss Fermor. Vous vous devez aussi à celle que nous avons pour vous, & dont nous n'avons cessé de vous donner des marques depuis la mort de votre oncle qui vous a confiée à nos soins.

J'ajouterois que Sir George mérite des égards, si vous ne m'aviez pas déjà paru mécontente de ce que je vous ai dit à ce sujet.

Est-il besoin de vous dire que dans huit jours le chemin d'ici à Québec ne sera pas praticable? ce qui durera un mois, jusqu'à ce qu'il ait assez fortement gelé pour que la rivière porte les voitures.

Votre attachement pour Miss Fermor me donne de la jalousie, je vous l'avoue; quoiqu'elle puisse être plus aimable que moi, elle ne sauroit vous aimer davantage.

Si vous ne venez pas cette semaine, je suis d'avis que vous attendiez Sir George; il ira à Québec, & vous prendra en revenant. Si je me croyois assez bien dans les bonnes grâces de Miss Fermor, pour me flatter de l'attirer ici, je la prierois de vous accompagner; nous ferons l'impossible pour lui rendre le séjour de Montréal aussi agréable que celui de Sillery l'est pour vous. Nous espérons qu'elle sera

quelque chose en faveur de Miss Montague.

J'ai eu quelques ressentimens de fièvre, à présent je me trouve parfaitement rétablie.

Sir George & Mr. Melmoth se portent bien, & sont très impatiens de vous voir.

Adieu, ma chere!

Votre affectionnée.

E. MELMOTH.

### LETTRE XLIV.

A MISTRESS MELMOTH, à Montréal.

*Silleri, le 20 Novembre.*

J'AI mille raisons, Madame, pour m'excuser auprès de vous d'avoir prolongé mon séjour à Silleri. Je suis pénétrée de la plus sincere estime pour Sir George Clayton, je sens toute la force de nos engagemens; je ne la crois pourtant pas une raison pour moi d'aller où il est. L'espece de suspension, pour ne rien dire de plus, de notre mariage, exige une délicatesse dans ma conduite à son égard, qu'il me seroit difficile d'observer sans y mettre de l'affectation, & son absence m'épargne une contrainte pénible. C'est pourquoi il m'est impos-

sible de venir avec lui ; je ne fais même si je viendrois du tout, quand Miss Fermor m'accompagneroit.

Un moment d'attention vous convaincra, Madame, de la nécessité de mon séjour ici jusqu'à ce qu'il plaise à la mere de Sir George d'approuver de nouveau son choix, ou jusqu'à ce que le public fache que nos engagemens sont rompus. Mistress Clayton est une femme du monde, une femme prudente & à réflexions ; la fortune de son fils ayant changé depuis qu'elle a donné son consentement, elle peut bien avoir à présent d'autres vues.

Sans être capricieuse, je vous avouerai que mon estime pour Sir George a diminué depuis son retour de la Nouvelle-York. Il se trompe extrêmement à mon sujet, s'il suppose que l'augmentation de sa fortune soit un nouveau mérite à mes yeux. Au contraire, je vois dans lui des défauts que son état de médiocrité m'avoit cachés auparavant, & qui ne sont rien moins que propres à rendre heureux un cœur comme le mien, un cœur qui ne se sent point de goût pour un vain éclat, mais qui réserve toute sa sensibilité pour les pures délices de l'amitié, & le calme de la félicité domestique.

Agréez mes félicitations sinceres sur votre

convalescence , & croyez que je suis pour la  
vie,

Madame,

Votre obligée & affectionnée

EMILIE MONTAGUE.

### LETTRE XLV.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Silleri, le 23 Novembre.*

J'AI vu le dernier navire sortir du port, ma  
chère Lucie ; triste spectacle, en vérité !  
Nous voilà abandonnées à nous mêmes, & sé-  
questrées du reste du monde pour tout l'hyver ;  
l'idée en est insupportable : il me semble que  
l'Angleterre est perdue pour moi , avec ce que  
j'y ai de plus cher : mille soupirs ; mille ten-  
dres vœux pour ma chère patrie que je n'ai-  
mai jamais tant qu'à cette heure.

Croiriez-vous, ma bonne amie, que je pleu-  
rerois comme un enfant, si la honte ne rete-  
noit mes larmes prêtes à couler ? Isabelle ne  
fera pas gaie de toute la semaine.

Voilà le premier chagrin que j'aie eu depuis  
que je suis en Canada ; mes yeux ont suivi le

navire jusqu'à la pointe de Levi où je l'ai perdu de vue: on eût dit qu'il emportoit ce que j'ai de plus précieux au monde. Cette situation d'esprit ne m'est point particulière; j'ai vu la même tristesse peinte sur tous les visages. Je suis allée à l'église, toutes les figures sembloient sortir du tombeau, tant elles étoient mornes & mélancoliques.

Adieu! au moins pour quelque temps; je ne pourrai vous envoyer cette lettre avant quinze jours: autre circonstance qui me désole! Plût au ciel que je fusse en Angleterre, dussé-je changer le beau soleil du Canada pour un brouillard!

Le 1 Décembre.

Une semaine de neiges sans interruption! Heureusement pour nous, Rivers & Fitzgerald sont ici: ils hiverneront à Silleri, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin par le temps qu'il fait.

Nous nous sommes amusés dans la maison, car il est impossible de faire un pas dehors. Nous avons joué aux cartes, à collin-maillard: nous avons fait les fous, les amoureux, les moralistes; cela nous a fait passer agréablement le temps: chaque saison a ses plaisirs.

La neige couvre nos fenêtres quand nous

nous éveillons ; nous sommes exactement enfouis sous la neige chaque matin.

Pour Quebec, je desespere de le revoir ; ce qui me console c'est que personne n'y peut aller voir même ses voisins ; & je me flatte qu'il y a peu de maisons où l'on s'amuse aussi bien que nous.

Nous nous ferons des affaires sérieuses , j'en suis sûre , pour retenir ainsi l'élite des beaux garçons toute une semaine & celle qui suivra ; c'est la faute du temps. Toutes les femmes nous en veulent pour leur avoir enlevé Rivers & Fitzgérald, & nombre d'élégans qui composent notre cour : nous ne sortons jamais sans un cortège d'une douzaine au moins. Aucune autre femme n'en a le quart, j'en excepte pourtant une jolie Françoisse ; vive comme le salpêtre, & tendre comme l'amour, la bonne amie de mon pere, que j'appellerai certainement maman.

Quand nous sommes à l'assemblée des Jeudis chez le Gouverneur, nous y avons un cercle d'admirateurs , qui fixe tous les regards sur nous. Le reste est derriere, les Misses tournent la tête, rougissent, jouent de l'éventail ; & votre petite Isabelle est assise d'un air triomphant comme une reine d'Orient au milieu de ses esclaves : je crois même avoir le regard

plus fin & plus assuré, les femmes en crevent de dépit. Emilie n'a pas cet air coquet : sa contenance douce & sans prétention semble les supplier décemment de lui pardonner d'avoir plus de charmes qu'elles, comme si c'étoit un crime. Je ne fais ce que son petit cœur pense; pour moi je ne me sens point disposée à rougir d'être aimable.

L'idée que vous vous êtes formée de Quebec est très-juste : c'est à-peu-près comme une ville de la troisième ou quatrième classe en Angleterre; beaucoup d'hospitalité, petite société, du jeu, des intrigues, de la danse, & de la bonne-chère : toutes choses excellentes pour passer une soirée d'hiver, & justement instituées, m'a-t-on dit, à dessein de tempérer les rigueurs du climat qui commencent à se faire sentir d'une manière assez dure.

Les femmes me détestent cordialement, suivant ce qui m'est revenu de plusieurs endroits. Je le crois bien, je dois leur paraître une petite impertinente qui les nargue. Que me font leurs propos, pourvu que je sois contente de moi-même? du reste, elles ont beau crier, le son n'en vient pas jusqu'à Silleri.

J'apprends qu'il y a beaucoup de fermentation dans les esprits à Quebec; je ne vous en dirai rien, parce que j'en ignore le sujet: peut-

être quelque reste des anciennes disputes, qui n'est pas encore entièrement réglé. Les nouveaux venus n'ont rien à démêler dans ces affaires, & nous sommes heureux d'être tranquilles à Silléri dans ce temps de trouble.

Mon pere dit que la politique du Canada est aussi compliquée & aussi difficile à comprendre que le système germanique.

Moi, qui n'entends que la politique de la petite république des femmes, je m'y borne, & tant que je conserverai mon empire sur les cœurs, les hommes peuvent se disputer tout le reste, je les laisserai faire.

J'observe la plus exacte neutralité, pour avoir des admirateurs dans les deux partis. Adieu! le paquet bot va partir.

Votre fidele

ISABELLE FERMOR

~~\_\_\_\_\_~~  
L E T T R E XLVI.

A Mifs MONTAGUE, à Silléri.

Montréal, le 18 Décembre.

IL y a du vrai, ma chere Emilie, dans ce que vous dites de la délicatesse de votre sis



tuation; mais n'en mettez-vous pas trop d'un côté, & trop peu de l'autre?

Sans vouloir vous rien dire de désobligeant, je pense entre nous que Miss Fermor est trop jeune & trop gaie pour vous servir de surveillante —. S'il est une maison en Canada qui vous convienne jusqu'à la conclusion entière de votre mariage, c'est assurément celle de Mr. Melmoth; vous avez trop de jugement pour ne le pas sentir.

Vous faites tort à Sir George Clayton en le supposant capable de manquer à ses engagemens, & je vois avec peine que vous êtes plus clairvoyante sur de légers manquemens, de pures bagatelles, qu'il ne convient à la tendresse qu'il a droit (passez-moi le terme) d'attendre de vous. Il est comme les autres hommes de son âge qui aiment à se faire honneur de leur bien: il est celui qui vous parut si aimable, & dont vous ne pouvez soupçonner les sentimens à votre égard, sans la plus noire injustice.

Quoique j'approuve votre mépris pour le faste & le vain éclat du monde, je le trouve pourtant un peu étrange à votre âge; si je ne vous connoissois pas, tant de philosophie dans une jeune fille me paroîtroit aussi suspecte que déplacée. Les plaisirs de l'opulence sont trop grands, & trop vifs, pour ne pas flatter la jeu-

nessé, à moins que le cœur ne soit dominé par une passion plus vive.

Prenez garde, ma chere Emilie; je connois la bonté de votre cœur, je connois aussi son extrême sensibilité. Si votre situation exige beaucoup de circonspection dans votre conduite à l'égard de Sir George, elle en demande beaucoup plus envers tout autre. C'est un point plus délicat que le mariage.

Je vous attends, vous & Miss Fermor, dès que le temps vous permettra de voyager commodément; puisque vous avez quelque peine à permettre que Sir George vous accompagne, j'engagerai le Capitaine Fermor à prendre sa place.

Je suis, ma chere,

Votre très-affectionnée

E. MELMOTH.

## LETTRE XLVII.

A MISTRES MELMOTH, à Montréal.

*Sillery, le 26 Décembre.*

**S**OYEZ persuadée, Madame, que je vois mes engagemens avec Sir George, dans le jour le plus avantageux qu'il m'est possible; je  
ne

ne cherche point à m'aveugler, rendez-moi cette justice. Mon changement à son égard vient de celui que j'ai cru remarquer dans sa conduite, dont je puis seule juger convenablement. Quant au mépris que je fais du faste & de l'éclat, qu'il soit commun à tout mon sexe ou non, il est dans mon caractère.

Si vos soupçons cruels avoient quelque fondement, Sir George seroit le premier à qui je confierois le secret de mon cœur; je puis d'ailleurs estimer le mérite, sans violer le plus sacré des engagements.

La personne qui doit vous remettre cette lettre, attend & m'empêche de la faire plus longue. Je n'ai que le temps de vous dire que Miss Fermor, très sensible à votre invitation obligeante, promet de m'accompagner aussi-tôt que les glaces pourront nous porter à Montréal, la route de terre étant trop incommode & dangereuse dans cette saison.

Je suis, Madame,

Votre fidèle & obligée

EMILIE MONTAGUE.

## L E T T R E XLVIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Silleri, le 27 Décembre.*

**A**PRÈS quinze jours de neiges nous jouissons d'un rayon de soleil avec un ciel clair & azuré. Il y a six pieds de neige sur la terre, de sorte que nous marchons réellement sur notre tête; c'est-à-dire, pour parler en philosophe, que nous occupons l'espace que nous eussions occupé en été si nous avions marché sur notre tête; ou bien, pour vous expliquer plus clairement notre situation, nous avons les pieds où nous devrions avoir la tête. Vous arrangerez cela, car je ne suis pas une grande physicienne.

La scène est un peu changée; le beau paysage n'est plus qu'une vaste plaine couverte de neiges; seulement quelques bouquets d'arbres toujours verts s'élevent sur ce tapis blanc pour fixer la vue, encore leurs branches sont-elles chargées de glace. Le joli sentier qui tourne la montagne voisine de notre ferme, où nous avons le plaisir de voir nos amoureux roder & soupirer en attendant l'honneur d'être admis à nous faire la cour, est devenu un précé-

pice affreux, glissant, escarpé, dont l'idée a de quoi faire frémir.

Il n'y a de plaisant que la rapidité des traîneaux qui font vingt milles dans une heure. Il faut avoir la tête aussi bonne que je l'ai pour n'être pas suffoquée de cette vitesse inconcevable.

On porte envie à notre petite coterie. Nous vivons à notre guise, sans songer aux autres. S'il n'y a pas de prudence dans notre conduite, il y a de l'agrément, & le plaisir vaut mieux que la sagesse.

Emilie, qui est la politesse même, veut sacrifier son plaisir à la crainte de choquer les autres; elle me presse, toutes les fois que nous faisons des parties de traîneau, d'y inviter les demoiselles de Quebec; elle est fâchée que nous soyons heureuses sans elles. Moi, qui ne suis point contrariante, je persiste dans le plan que je me suis formé, persuadée avec raison que, si nous devons des égards aux autres, nous en devons aussi à nous-mêmes, & que dans la concurrence nous méritons la préférence.

Il faut aller voir ses connoissances; mais ne seroit-il pas absurde de ne pouvoir faire une partie sans demander à mille gens que l'on connoît à peine, s'ils veulent en être? C'est

pourtant le ton de ce pays; tant pis pour le pays : mauvais ton, que celui de ne vouloir point être heureux, ni permettre que les autres le soient. Adieu!

*Le 29. Décembre.*

Je ne croirai jamais plus aux présages des castors; le froid n'est pas supportable; les Canadiens disent eux-mêmes que depuis dix-sept ans on n'a point eu de saison aussi rude. Messieurs les Castors, je vous croyois des gens d'honneur & de parole; je vois bien que vous ressemblez aux astrologues humains.

Adieu! ma chère; je n'en puis plus; l'encre gele, quoiqu'auprès d'un poêle ardent & dans une chambre bien close. N'attendez pas que je vous écrive avant le mois de Mai: tous nos sens vont être gelés cet hyver. Adieu, pour long-tems!

ISABELLE FERMOR.

---

LETTRE XLIX.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Sillery, le 1. Janvier 1767.*

**J**E respire à peine, ma chère; le froid est excessivement rude qu'il arrête presque tous

talement la respiration. J'ai des affaires à Québec, des affaires de plaisir; mais je n'ai pas le courage de quitter le poêle.

Nous avons eu cinq jours d'un froid si terrible que personne d'ici ne se souvient d'avoir jamais rien senti de pareil: on assure qu'il est au delà de tous les degrés des thermomètres faits pour ce climat.

Le vin le plus fort gele dans les chambres où il y a un poêle; l'eau de vie prend la consistance de l'huile; & le plus grand feu de bois dans les cheminées ouvertes, ne répand pas sa chaleur au delà d'un pied.

Il faut pourtant ou que j'aille demain à Québec, ou que j'aie compagnie à Sillery; les amusemens sont ici nécessaires à la vie; il faut être gai, autrement le sang géleroit dans les veines.

Je ne suis plus étonnée que les arts élégans soient inconnus à ce pays. La rigueur du climat suspend les facultés de l'entendement, comme il arrête le cours du fleuve. Que doit devenir l'imagination? Il faudroit n'avoir pas la moindre expérience pour espérer de trouver une nouvelle Athènes si près du pôle. Le génie peut-il s'élever, lorsque les ames sont engourdies pendant la moitié de l'année?

Tout ce que peut faire l'esprit le plus vif, c'est de songer aux moyens de conserver son

existence; encore y a-t-il des momens où on ne la sent guere: le froid nous rend quelquefois semblables à des statues.

Malgré les glaces & les frimats, nous eûmes hier un million de petits-mâtres. Le style canadien veut qu'au nouvel an on aille voir toutes les dames de sa connoissance, qui font ce jour-là une grande toilette pour recevoir des baisers. C'est bien choisir son temps, comme vous voyez. Ces baisers ne les ont point réchauffés: un petit doigt de liqueur a eu plus d'effet.

Vous mourriez de peur en voyant les hommes dans leurs carioles ouvertes; ce sont de vrais ours, fourrés depuis les pieds jusqu'à la tête, & vous ne voyez de toute la forme humaine, que le bout du nez.

Ils ont des habits de peau de castor, tel que celui de Robinson Crusoë, & portent des casques semblables à ceux des chevaliers errans; rien n'est plus horrible que ces figures. Sans cet habillement, il ne seroit pas possible de faire un pas hors de chez soi.

Les femmes se couvrent avec un soin pareil; quoique plus décentement: elles ont un long manteau à chaperon détaché, doublé d'une fourrure telle qu'on la juge convenable; c'est une sorte de cape telle qu'en portent les femmes qui fréquentent les marchés dans le nord de l'An-



gleterre. J'en ai un couleur de rose, le chape-  
ron est doublé de martre; c'est le plus joli qu'il  
y ait ici; je suis persuadée que je vous plairois  
dans cet ajustement. Les hommes me trouvent  
charmante à croquer: on m'appelle, le *petit*  
*chaperon rose*, nom qui me va aussi bien que le  
chaperon même.

Les Canadiennes portent en été des robes de  
soie des Indes, flottantes au gré du vent, ce qui  
leur donne une grace infinie.

Outre nos longues pelisses de traîneau nous  
avons sous nos pieds, quand nous sortons, une  
vaste peau de buffle qui nous enveloppe le  
corps presque jusqu'aux épaules, de sorte que,  
dans cet état, nous sommes aussi bien gardées  
des attaques du vent que des entreprises des  
hommes.

Nos traîneaux couverts ont au lieu de glaces  
qui ne sont pas de mise, parce qu'on est sujet  
à verser, non seulement des rideaux de gaze  
ou de taffetas, en dehors, mais de bonnes  
couvertures de drap en dedans, qui ne laissent  
pas entrer le moindre vent; & de plus la rapidi-  
té de ces chars qui égale celle de l'éclair, sert  
à nous réchauffer en excitant la circulation du  
sang.

Fitzgerald me fait pitié; j'ai le cœur plus dur  
qu'un tigre par ce temps-ci; le petit Dieu a pris-

la fuite comme une hirondelle; je ne dis pas que la cruauté ne devienne une vertu en Canada, au moins dans cette saison: j'en amenerai la mode.

Je suppose que la statue de Pygmalion étoit une Canadienne gelée qu'un rayon de soleil ranima. J'aime à expliquer les anciennes fables; & l'explication de celle-ci me paroît assez naturelle.

Voulez-vous savoir ce qui me rend si babilarde ce matin? Papa m'a fait prendre une goutte d'une excellente liqueur: c'est le reveil-matin des dames en Canada; voilà ce qui nous rend coquettes & enjouées. Certainement, la liqueur donne de l'esprit, un esprit d'ange. Adieu!

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

---

L E T T R E L.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Sillery, le 4 Janvier.*

**V**ous me permettrez, ma chere, de n'être pas tout-à-fait de votre sentiment au sujet du Colonel Rivers; je ne lui trouve pas la  
 moins

moindre nuance de cette fausse & sotté modestie qui sied toujours mal à un homme.

Il est d'une discrétion extrême, réservé, honnête, modeste; c'est-à-dire qu'il n'est ni fat ni avantageux; mais il a toute la confiance nécessaire pour faire briller ses bonnes qualités; une bonne preuve de cela c'est que, par-tout où il paroît, il fixe l'attention sans la solliciter.

Je suis très prévenue en sa faveur, folle de lui; si vous voulez, quoique jamais il ne m'ait dit un mot de tendresse, en quoi il y a peut-être quelque chose d'étrange vu l'intimité de notre connoissance: notre amitié est toute platonique, au moins de son côté, j'en suis sûre, quand même je n'en pourrois pas dire autant de moi. Je me souviens qu'un jour d'été nous nous promenions tête-à-tête sur le chemin du Cap Rouge; nous primes un sentier détourné & il m'entraînoit pour ainsi dire dans un petit bosquet agréable propre aux mystères de l'amour. „ Vraiment, Colonel, lui dis-je, vous „plaisantez, je n'oserois jamais m'égarer dans „ce bois avec vous ” — „ Avez-vous peur de „moi, belle Belle? ” — Non, Rivers, je me „défie plutôt de moi-même. ” Nous rentrâmes tranquillement dans le grand chemin.

Je l'aime surtout depuis une petite scène qui se passa il y a trois ou quatre mois. On vint

nous raconter un malheur arrivé à une pauvre famille de notre voisinage : le Colonel Rivers & Sir George étoient présens. Celui-ci conserva son flegme philosophique, & avec un ton de dignité qui lui est naturel, il dit froidement *cela est malheureux*, & changea de conversation. Le Colonel changea de couleur ; ses yeux annonçoient ce qui se passoit dans son ame ; au bout de quelques minutes, il trouva un prétexte de fortir : il alla directement trouver ces pauvres gens, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avoit sur lui, & revint sans que l'on pût se douter de rien. Je n'ai appris ce trait que plus d'un mois après ; il avoit recommandé le secret.

Le temps, quoique plus froid que vous ne pouvez vous l'imaginer en Angleterre, est pourtant radouci. Nous en profitons pour aller à l'Eglise à Quebec.

*A deux heures après midi.*

Nous avons parlé religion, Emilie & moi, tout le long du chemin. Nous sommes deux bonnes filles, d'excellentes filles, aussi bonnes qu'il puisse y en avoir dans ces jours de corruption ; furement, nos grand' meres — mais c'est une sottise que de parler du temps passé.

Nous disions donc, ma chère Lucie, que les

disputes en fait de religion étoient la chose du monde la plus étrange, la plus absurde, puisque nous entendons tous la même chose par ce mot. N'est-il pas vrai que tous les bons esprits cherchent à plaire à l'Etre Suprême, & qu'ils ne diffèrent que dans les moyens qu'ils prennent pour parvenir à ce but, chacun suivant les coutumes du pays où il est né, & les préjugés dont il a été imbu? Cette réflexion est bien propre à nous inspirer de la douceur & de l'indulgence les uns pour les autres.

Si nous examinons avec candeur les sentimens de chaque contrée, de chaque société, de chaque individu, nous trouverons qu'ils diffèrent moins qu'on ne pense, dans les points essentiels, tel que l'existence d'une Divinité, puisque tous reconnoissent plus ou moins explicitement, un grand Etre, sage, puissant, infiniment bon, qui a tout créé & qui gouverne tout. Lucie, voilà, je crois, un dimanche bien employé, dans la prière & de pieux entretiens.

Sachez, ma bonne amie, que je suis extrêmement dévote, par la raison entr'autres que l'incrédulité me semble un vice contraire à la douceur naturelle des femmes; je douterois presque du sexe d'une incrédule en cornette.

Les femmes ont de la religion à proportion de leur vertu, moins par des principes raison-

nés & une conviction éclairée, que par délicatesse de tempérament, par un goût moral né avec elles, par une perception vive du beau & de l'honnête en toutes choses.

Cet instinct, car c'en est un, est au dessus de tous les raisonnemens des hommes; précieuse prérogative que vous devez reconnoître & cultiver avec moi.

*Le Lundi, 5 Janvier.*

J'ai couru aujourd'hui en traîneau ouvert, pour la première fois de ma vie; Emilie a eu le même courage. Elle étoit dans le char de Fitzgerald, & moi dans celui de votre frere. C'étoit une course dans les formes: la neige se déroboit sous les pas de nos coursiers rivaux l'un de l'autre. Nous avons remporté la palme, par la complaisance de Fitzgerald pour Emilie. J'aimerai supérieurement ces sortes de courses; pourvu que je sois bien enveloppée; j'avois mis un masque sur mon visage pour me garantir du froid, en trois minutes mon haleine avoit formé un glaçon autour de la bouche. Cependant cela s'appelle un jour passablement doux, & le soleil brille de tout son éclat.

*Le Jeudi, 8 Janvier,  
à minuit.*

Nous venons de l'assemblée du Gouverneur : grande compagnie, souper magnifique, danse jusqu'à ce moment; car je crois que nous n'avons pas mis une minute à faire ces quatre milles.

Fitzgérald est un modèle de politesse; il ne se sert point de sa cariole pour lui-même, elle est consacrée au service des dames. Elle est à la porte de l'hôtel du gouvernement tout le temps de l'assemblée; & si par hasard quelque dame se retire avant que sa propre voiture soit venue, les laquais crient d'eux-mêmes. *Ici la cariole du Capitaine Fitzgérald pour une dame.* Le Colonel n'est pas moins galant, mais j'ai mis un embargo général sur la sienne. Outre leur cariole fermée, ils ont chacun un traîneau ouvert des plus élégans pour eux-mêmes, ou pour faire prendre l'air du matin à quelque beauté lorsque le temps le permet, & qu'elle veut bien leur accorder cette faveur.

Bon soir! J'ai sommeil.

Votre bonne amie

ISABELLE FERMOR.

## L E T T R E L I.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

*Quebec, le 9 Janvier.*

**V**ous vous trompez à mon égard, mon cher Temple; ce qui vous arrive presque toujours. Où avez-vous pris que je renonce au mariage, moi qui regarde cet état comme le seul propre au bonheur, quoique je sois convaincu qu'il y a plus de mariages malheureux que de fortunés? Tout pauvre que je suis, je n'hésiterois pas à en courir les risques dès demain, si je trouvois une personne de mon goût, sans engagement, dont les idées sur la vie domestique fussent conformes aux miennes, qui, je l'avoue, s'éloignent un peu des principes ordinaires; mais je voudrois être sûr que ces idées fussent à elle & non calquées sur les miennes par une vaine complaisance. Pour m'en assurer, je me garderois bien de faire connoître à mon amante ma façon de penser; je chercherois d'abord à pénétrer la sienne. Ce seroit par où je débuterois sans lui laisser pressentir mes vues.

Il faut aussi que je sois convaincu de sa ten-

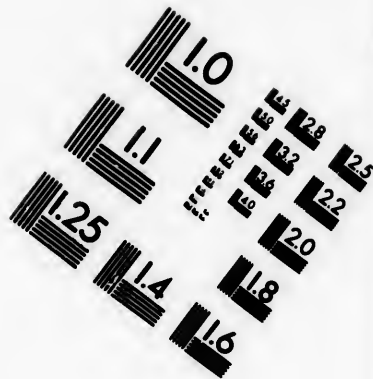
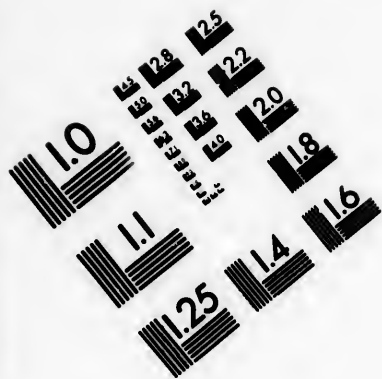


dresse avant que de lui déclarer la mienne: je veux qu'elle m'aime non par retour, mais par estime, parce qu'elle me croit digne de sa main; ces passions factices auxquelles la vanité donne l'apparence de l'amour ne suffisent point à mon cœur. Les yeux, l'air, la voix d'une femme que j'aime, mille petits riens, mille petites indiscretions qui échappent, des bagatelles que le cœur sent vivement doivent me faire croire que je suis aimé, avant que je me déclare.

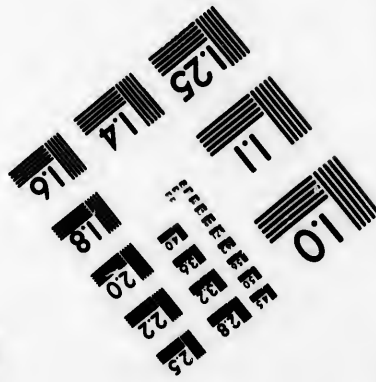
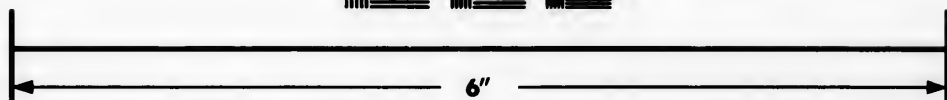
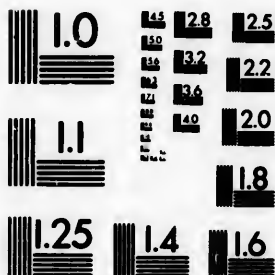
Sans méconnoître les avantages des richesses, je puis être heureux sans elles. Si j'étois assez riche pour vivre dans le monde, j'y vivrois avec goût; sinon, j'aurois autant de satisfaction à passer mes jours à la campagne, au fein de la médiocrité avec une compagne de mon choix: nous sommes malheureux, si nous ne savons pas nous contenter du sort que le ciel nous destine.

Vous me demandez ce que je pense de l'hyver dans ce climat: il n'est pas sans agrémens pour quiconque peut supporter un degré de froid dont on n'a point d'idée en Europe. C'est une gelée constante, & un azur toujours pur. La façon de voyager en hyver y est singulièrement agréable: les voitures sont légères & volent sur la glace avec une rapidité étonnante, quoique tirées par un seul cheval.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

La campagne couverte de neige fatigueroit l'œil & l'imagination par son uniformité, si elle n'étoit pas diversifiée par les bois qui forment d'agréables points de vue, & par les têtes vertes des avenues de pins qui en indiquant les routes d'un village à l'autre, contrastent merveilleusement avec la blancheur de la plaine, dont le soleil rend l'éclat insupportable aux yeux les plus forts.

Si les chemins n'étoient pas ainsi tracés par ces grands arbres, il seroit impossible qu'il y eût aucune sorte de communication d'une habitation à l'autre : il faut avouer aussi que l'uniformité de ces longues avenues a quelque chose d'ennuyant lorsqu'on va un peu loin.

Nous avons passé gaiement les deux derniers mois, dans une petite société que j'aime infiniment. Je suis si attaché à ce petit cercle d'amis, que je n'ai plus de plaisir dans aucune autre compagnie; je regarde comme perdu le temps que la politesse m'oblige de passer ailleurs. Cette société finira trop tôt. Puisse l'hiver durer toujours! je crains que le printemps ne nous disperse.

Adieu! Croyez-moi tout à vous, pour la vie.

ED. RIVERS.

## L E T T R E. LII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Sillery, le 9 Janvier.*

**J**E commence à me reconcilier avec l'hiver de ce climat; je m'accoutume au froid, je ne le sens plus si vivement. Comme cette saison suspend tout commerce, toute affaire, c'est un temps de dissipation générale; l'amusement est l'unique devoir, & les peines que l'on prend pour se divertir, contribuent au plaisir; je ne fais même si cette saison n'est pas plus agréable ici qu'en Angleterre.

Des maisons & des voitures où le froid ne pénètre point, un air pur, un temps sec, un ciel serein, étoilé quand le soleil a disparu, du jeu, de la danse, des tables bien servies, des courses de traîneaux sur la glace, une affluence de spectateurs, car chacun a sa cariole, la variété d'objets, la nouveauté de quelques-uns pour des yeux Européens, tiennent les esprits dans un enchantement continuel qui fait que le temps coule aussi rapidement & aussi agréablement que nos chars sur le fleuve.

Sir George a écrit une lettre tendre à son E-

milie; l'auriez-vous cru? Oui, une lettre très-tendre, passionnée, pleine de sentiment & d'impatience. Mistress Melmoth l'a dictée, je le gagerois; elle n'est point du tout dans le style doux & composé du Baronet. Il parle de venir dans peu de jours. J'ai une forte notion qu'il viendra, après deux ans d'un siège ennuyeux, enlever la place par une attaque brusque & précipitée; sûrement il prépare un coup de main. Il a raison, les femmes n'aiment point une attaque régulière.

Adieu pour le présent!

*Le Lundi, 12 Janvier.*

Nous soupons ce soir chez le Colonel Rivers, avec tout le beau monde de Quebec: nous serons superbement régales de toutes manières. Je suis assez méchante pour souhaiter que Sir George arrive au milieu de la fête, parce que cela le mortifieroit: je ne fais pas pourquoi je fais ce souhait. Adieu!

ISABELLE FERMOR.

## L E T T R E LIII.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Le 13 Janvier, à onze heures du matin.*

L'AGRÉABLE soirée que nous avons passée chez votre frere! quoique ce ne soit pas l'ordinaire dans une si nombreuse compagnie; un souper délicieux, du vin des dieux, un dessert élégant de fruits conservés, & une gaieté universelle dont le colonel étoit l'ame.

Que Rivers fait bien faire les honneurs d'une grande table! C'est un talent qu'il possède à un degré supérieur, & que je n'avois pas encore eu une aussi belle occasion d'admirer en lui. Il étoit enchanté de voir des convives si contents. On est resté jusqu'à quatre heures du matin; & tout le monde se plaignoit aujourd'hui de s'être retiré trop tôt.

Il est inutile de vous dire que nous avions des violons, car en Canada il n'y a point de grand souper sans bal; jamais je ne vis tant de danseurs.

*A une heure après midi.*

Le cher homme est arrivé dans un équipage



qui feroit honte aux traîneaux de l'Impératrice de Russie. L'Amérique n'a jamais rien vu d'aussi brillant. Tous les autres doivent baisser pavillon devant celui-ci : il brille comme la lune entre les moindres feux de la nuit ; les chars de Rivers & de Fitzgerald n'oseront plus se montrer.

*A sept heures.*

Emilie a passé l'après dinée en pleurs dans sa chambre : une lettre de Mistrès Melmoth, a eu ce bel effet ; quelques sages conseils , je le suppose. Ciel ! combien je déteste les donneurs d'avis ! Lucie , ne les détestez vous pas aussi ?

La présence de cet amant ne me plaît point ; il est déjà aussi maussade qu'un mari. Je crains qu'il ne vienne déranger notre coterie ; nous étions si contentes ! je ne le puis souffrir.

Bon soir, ma chère !

ISABELLE FERMOR.



## L E T T R E L I V.

A Miss RIVERS, Clarges-Street.

*Sillery, le 14 Janvier.*

Nous avons passé une triste journée ; Sir George est poli , attentif & point amusant ; Emilie pensive , rêveuse & silencieuse ; & mon petit individu plus acariâtre qu'une vieille fille : personne ne nous vient voir , pas même votre frere , parce qu'on nous suppose occupés à arranger les préliminaires ; car vous faurez que Sir George a changé de sentiment : la lettre de sa mere n'étant pas venue , il descend généreusement à épouser Miss Montague quand elle le voudra , sans attendre des avis ultérieurs , il l'a dit à vingt personnes à Quebec depuis son retour ; qu'il est obligeant ! Les Melmoth lui auront inspiré cet empressement.

*A une heure après-midi.*

Emilie est extrêmement réservée à mon égard ; elle évite de se trouver seule avec moi , & si nous formés une minute tête-à-tête elle parle du temps. Papa est dans la confidence ;

il est aussi porté que Mistress Melmoth, pour le baronet à blonde chevelure.

*A dix heures du soir.*

C'en est fait, Lucie ; c'est-à-dire que tout est réglé : l'on se marie lundi prochain à l'église des Recollets, & l'on part pour Montréal immédiatement après la bénédiction nuptiale. Mon pere m'a communiqué le plan d'opérations. Nous allons avec eux ; nous passerons quinze jours chez Mr. Melmoth, d'où nous reviendrons tous ici pour y rester jusqu'à l'été, & nos heureux époux s'embarqueront sur le premier vaisseau qui fera voile pour l'Angleterre.

Emilie est réellement ce qu'on appelle une fille prudente ; je ne l'en aurois pas soupçonnée ; elle a raison, on risque à différer, il faut battre le fer tant qu'il est chaud, elle a cent proverbes pour elle. Voilà où aboutit ordinairement cet appareil de beaux sentimens ; elle devoit attendre au moins le consentement de la maman : cette précipitation ne s'accorde pas avec l'extrême délicatesse dont elle se pique, & semble dire qu'elle a peur de le perdre. Je ne l'aime pas la moitié tant depuis trois jours ; je hais ces filles discrettes qui se marient

pour le bien. Fi donc! donnez-moi un homme agréable, un homme de mérite. Je ne demanderai pas combien il a.

Le pauvre Rivers! que deviendra-t-il quand nous serons parties? il a négligé tout le monde pour nous.

Comme elle aime le plaisir de la conversation, elle trouvera de quoi s'amuser supérieurement dans la compagnie du tendre objet dont son cœur a fait choix. La belle tranquillité! Lucie, il est amusant au possible! trois mots dans une heure.

Adieu! Je perds patience.

Toute à vous

ISABELLE FERMOR.

P. S. Après tout, je suis bien singulière; pourquoi trouver mauvais qu'Emilie fasse un mariage avantageux avec un homme pour qui elle ne se sent point une antipathie marquée, ce qui suffit au jugement des bonnes mamans? Est-ce parce que ce mariage va disperser une agréable société d'amis qui me rendoit heureuse? O amour-propre! Oui: je voudrois que notre petite coterie durât deux ou trois mois de plus, quand même Emilie devoit ris-

quer de perdre la brillante fortune & le  
 carrosse à six chevaux qui l'attendent: pour-  
 quoi aussi sacrifier ses amis à un vil métal?  
 Adieu! Je vous écrirai dès que nous se-  
 rons mariés. Ma première lettre sera da-  
 tée, je crois, de Montréal. Je meurs d'en-  
 vie de voir le Colonel & le petit Fitz.  
 C'est homme-là me donne des vapeurs.  
 Ciel! Lucie, qu'il y a de différence entre  
 les hommes!

*Fin de la première Partie.*



